





*John Quincy Adams.*

Accessions

*26566*

Shelf No.

~~*6687.89*~~





ADAMS





# DES TROPES

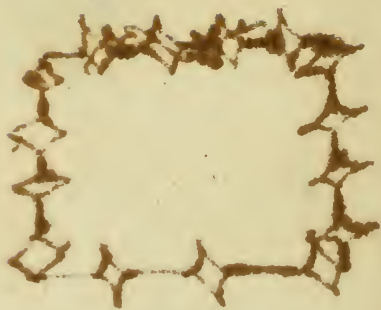
OU

## DES DIFFÉRENS SENS

Dans lesquels on peut prendre un  
même mot dans une même  
langue.



Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.



# DES TROPES

O U

## DES DIFFÉRENS SENS

Dans lesquels on peut prendre un  
même mot dans une même  
langue.

*Ouvrage utile pour l'intelligence des Au-  
teurs , & qui peut servir d'introduction à  
la Rhétorique & à la Logique.*

Par Monsieur DU MARSAIS.

TROISIÈME ÉDITION.



A PARIS,

Chez Paschal PRAULT, Libraire,  
rue de Tournon.

---

M. DCC. LXXV.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

X Adams

.775

D89D

noted

(26.566)

Hon. Chas. F. Adams,

July 2, 1891,

---

AVERTISSEMENT

*De la première Édition.*

**J**E suis persuadé par des expériences réitérées, que la méthode la plus facile & la plus sûre pour comencer à apprendre le latin, est de se servir d'abord d'une interprétation interlinéaire, où la construction soit toute faite; & où les mots sous-entendus soient suppléés. J'espère doner bientôt au public quelques-unes de ces traductions.

Mais, quand les jeunes gens sont devenus capables de réflexion, on doit leur montrer



les règles de la Grammaire , & faire avec eux les observations grammaticales qui sont nécessaires pour l'intelligence du texte qu'on explique. C'est dans cette vue que j'ai composé une Grammaire où j'ai rassemblé ces observations.

Je divise la Grammaire en sept parties , c'est-à-dire , que je pense que les observations que l'on peut faire sur les mots , en tant que signes de nos pensées , peuvent être réduites sous sept articles , qui sont :

I. La conoissance de la proposition & de la période , en tant qu'elles sont composées de

## AVERTISSEMENT. v

mots, dont les terminaisons & l'arrangement leur font signifier ce qu'on a dessein qu'ils signifient :

II. L'Orthographe.

III. La Prosodie, c'est-à-dire, la partie de la Grammaire, qui traite de la prononciation des mots, & de la quantité des syllabes :

IV. L'Étymologie.

V. Les préliminaires de la Syntaxe: j'appelle ainsi la partie qui traite de la nature des mots & de leurs propriétés grammaticales, c'est-à-dire, des nombres, des genres, des personnes, des terminaisons; elle contient

ce qu'on apèle les Rûdimens.

VI. La Syntaxe.

VII. Enfin la conoissance des diférens sens dans lesquels un même mot est employé dans une même langue. La conoissance de ces diférens sens est nécessaire, pour avoir une véritable intelligence des mots, en tant que signes de nos pensées : ainsi j'ai cru qu'un traité sur ce point apartenoit à la Grammaire ; & qu'il ne falloit pas attendre que les enfans eussent passé sept ou huit ans dans l'étude du latin, pour leur apprendre ce que c'est que le sens propre & le sens figuré, & ce qu'on

*AVERTISSEMENT. vij*

entend par Métaphore ou par Métonymie.

On ne peut faire aucune question sur les mots, qui ne puisse être réduite sous quelqu'un de ces sept articles. Tel est le plan que je me suis fait, il y a long-tems, de la Grammaire.

Mais, quoique ces différentes parties soient liées entre elles, de telle sorte qu'en les réunissant toutes ensemble, elles forment un tout qu'on apèle *Grammaire*; cependant chacune en particulier ne suppose nécessairement que les conoissances qu'on a acquises par l'usage de la vie.

Il n'y a guère que les préliminaires de la syntaxe qui doivent précéder nécessairement la syntaxe ; les autres parties peuvent aller assez indifféramment l'une avant l'autre : ainsi cette partie de Grammaire que je donne aujourd'hui, ne suposant point les autres parties, & pouvant facilement y être ajoutée, doit être regardée come un traité particulier sur les tropes & sur les différens sens dans lesquels on peut prendre un même mot.

Nous avons des traités particuliers sur l'ortographe, sur la profodie, ou quantité, sur la syntaxe, &c : en voici un sur les tropes.



Je rapèle quelquefois dans ce traité certains points , en disant que j'en ai parlé plus au long ou dans la syntaxe , ou dans quelque'autre partie de la Grammaire ; on doit me pardonner de renvoyer ainsi à des ouvrages qui ne sont point encore imprimés , parce qu'en ces occasions je ne dis rien qu'on ne puisse bien entendre fans avoir recours aux endroits que je rapèle ; j'ai cru que puisque les autres parties suivront celle-ci , il y auroit plus d'ordre & de liaison entre elles , à suposer pour quelque tems ce que j'espère qui arivera.

---

*AVERTISSEMENT.*

**P**EU de tems après que ce Livre parut pour la première fois, je rencontrai par hazard un homme riche qui sortoit d'une maison pour entrer dans son carrosse. Je viens, me dit-il, en passant d'entendre dire beaucoup de bien de votre *Histoire des Tropes*. Il crut que les Tropes étoient un peuple. Cette aventure me fit faire réflexion à ce que bien d'autres personnes m'avoient déjà dit, que le titre de ce Livre n'étoit pas entendu de tout le monde; mais après y

avoir bien pensé, j'ai vu qu'on en pouvoit dire autant d'un grand nombre d'autres ouvrages auxquels les Auteurs ont conservé le nom propre de la Science ou de l'Art dont ils ont traité.

D'ailleurs, le mot de Tropes n'est pas un terme que j'aie inventé, c'est un mot connu de toutes les personnes qui ont fait le cours ordinaire des études, & les autres qui étudient les belles-Lettres françoises trouvent ce mot dans toutes nos Rhétoriques.

Il n'y a point de Science ni d'Art qui ne soit désigné par un nom particulier, & qui n'ait

des termes consacrés, inconnus aux personnes à qui ces Sciences & ces Arts sont étrangers. Les termes servent à abrégé, à mettre de l'ordre & de la précision, quand une fois ils sont expliqués & entendus. Seulement la bienséance, & ce qu'on apèle l'*apropos*, exigent qu'on ne fasse usage de ces termes qu'avec des personnes qui sont en état de les entendre, ou qui veulent s'en instruire, ou enfin quand il s'agit de la doctrine à laquelle ils apartiènent.

J'ai ajouté dans cette nouvelle édition, l'explication des noms que les Grammairiens do-

nent aux autres figures , tant à celles qu'ils apèlent *figures de dictions* , *dictionum figuræ* , qu'à celles qu'ils noment figures de pensées , *figuræ sententiarum*.

Cette addition ne fera pas inutile , du moins à une sorte de perfonnes , & pour le prouver , je vais raconter en peu de mots ce qui y a doné lieu.

J'alai voir il y a quelque-tems un jeune home qui a bon esprit , & qui a aquis avec l'âge assez de lumières & d'expérience pour sentir qu'il lui seroit utile de revenir sur ses pas , & de relire les Auteurs classiques. Les jeunes gens qui comencent leurs



études , & qui en fournissent la carrière , n'ont pas encore assez de consistance , du moins communément , pour être touchés des beautés des Auteurs qu'on leur fait lire , ni même pour en saisir le sens. Il seroit à souhaiter que le goût des plaisirs & les occupations de leur état leur laissassent le loisir d'imiter le jeune home dont je parle.

Je le trouvai sur Horace. Il avoit sur son bureau l'Horace de M. Dacier , celui du P. Sanadon , & celui des *Variorum* avec les notes de Jean Bon. Il en étoit à l'Ode XIII. du V<sup>e</sup>.  
Livre *Horrida tempestas*. Horace

## AVERTISSEMENT. xv

au troisième vers *nunc mare*,  
*nunc sylvæ*, fait ce dernier mot  
de trois syllabes sy-lu-æ. M. Da-  
cier ne fait aucune remarque sur  
ce vers ; le P. Sanadon se con-  
tente de dire qu'*Horace a fait ici*  
*ce mot de trois syllabes*, & que ce  
*n'est pas la première fois que ce*  
*Poète l'a employé ainsi*. Jean Bon  
ajoute qu'*Horace a fait ce mot*  
*de trois syllabes par Diérèse* ;  
*per Diæresin*. Mais qu'est-ce que  
faire un mot de trois syllabes  
par Diérèse ? c'est ce que Jean  
Bon n'explique pas, me dit ce  
jeune home. Y a t-il là quelque  
mystère ? Ne vous en dit-il pas  
assez, lui répliquai je, quand il

vous dit que le mot est ici de trois syllabes. Oui , me répondit il , si le Comentateur en demeuroit là ; mais il ajoute que c'est par *Diérèse* , & voilà ce que je n'entends point. Dans un autre endroit il dit que c'est par *Aphérèse* , ailleurs par *Epenthèse* , &c.

Je voudrois bien , ajouta le jeune home , que puisque ces termes font en usage chez les Grammairiens , ils fussent expliqués dans quelque recueil où je puisse avoir recours au besoin. Ce fut ce qui me fit venir la pensée d'ajouter l'explication de ces termes à celles des Tropes.

Come les Géomètres ont donné des noms particuliers aux différentes sortes d'angles, de triangles & de figures géométriques, angle obtus, angle adjacent, angles verticaux, triangle *isoscèle*, triangle *oxigone*, triangle *scalène*, triangle *amblygone*, &c. de même les Grammairiens ont donné des noms particuliers aux divers changemens qui arivent aux lettres & aux syllabes des mots. Le mot ne paroît pas alors sous sa forme ordinaire, il prend, pour ainsi dire, une nouvelle figure à laquelle les Grammairiens donent un nom particulier. J'ai cru qu'il

ne seroit pas inutile d'expliquer ici ces différentes figures, en faveur des jeunes gens, qui en trouvent souvent les noms dans leurs lectures, sans y trouver l'explication de ces noms.

On me dira peut être que je m'arrête ici quelquefois à des choses trop aisées & trop communes. Mais les jeunes gens, pour qui principalement ce livre a été fait, ne viennent pas dans le monde avec la connoissance des choses communes, ils ont besoin de les apprendre, & l'on doit les leur montrer avec soin, si l'on veut les faire passer à la connoissance de celles qui



font plus difficiles & plus élevées, parce que celles-ci supposent nécessairement celles-là. C'est dans le discernement de la liaison, de la dépendance; de l'enchaînement & de la subordination des connoissances, que consiste le talent du maître.

D'autres au contraire trouveront que ce *Traité* contient des réflexions qui sont au-dessus de la portée des jeunes gens, mais je les supplie d'observer que je suppose toujours que les jeunes gens ont des maîtres. Mon objet est que les maîtres trouvent dans cet ouvrage les réflexions & les exemples dont ils peuvent

*XX* AVERTISSEMENT.

avoir besoin, si ce n'est pour eux-mêmes, au moins pour leurs élèves. C'est ensuite aux maîtres à régler l'usage de ces réflexions & de ces exemples, selon les lumières, les talens & la portée de l'esprit de leurs disciples. C'est cette conduite qui écarte les épines, qui donne le goût des lettres; de là l'amour de la lecture, d'où naît nécessairement l'instruction, & l'instruction fait le bon citoyen, quand un intérêt fordide & mal entendu n'y forme pas d'opposition.



---

## E R R A T A.

**J**E ne crois pas qu'il y ait de fautes typographiques dans cet ouvrage par l'attention des Imprimeurs, ou s'il y en a elles ne sont pas bien considérables. Cependant, come il n'y a point encore en France de manière uniforme d'orthographe, je ne doute pas que chacun, selon ses préjugés, ne trouve ici un grand nombre de fautes.

Mais, 1. mon cher Lecteur, avez-vous jamais médité sur l'Orthographe? Si vous n'avez point fait de réflexions sérieuses sur cette partie de la Grammaire, si vous n'avez qu'une orthographe de hazard & d'habitude, permettez-moi de vous prier de ne point vous arrêter à la manière dont ce livre est orthographié, vous vous y acoutumerez insensiblement.

2. Etes-vous partisan de ce qu'on apèle ancienne orthographe? Prenez donc la peine de mettre des lettres doubles qui ne se prononcent point, dans tous les mots que vous trouverez écrits sans ces doubles lettres. Ainsi, quoique selon vos principes il faille avoir égard à l'etymologie en écrivant, & que tous nos anciens auteurs, tels que Villehardouin, plus proches des sources que nous, écrivissent *home*, de *homo*, persone de *persona*, honneur de *honor*, donner de *donare*, naturel de *naturalis*, &c. cependant ajoutez une *m* à *home*, & doublez les autres consonnes, malgré l'etymologie & la prononciation, & donnez le nom de novateurs à ceux qui suivent l'ancienne pratique.

Ils vous diront peut-être que les lettres sont des signes, que tout signe doit signifier quelque chose, qu'ainsi une lettre double qui ne marque ni l'etymologie, ni la prononciation d'un mot,

## ERRATA.

est un signe qui ne signifie rien, n'importe: ajoutez-les toujours, satisfaites vos yeux, je ne veux rien qui vous blesse; & pourvu que vous vous doniez la peine d'entrer dans le sens de mes paroles, vous pouvez faire tout ce qu'il vous plaira des signes qui servent à l'exprimer.

Vous me direz peut-être que je me suis écarté de l'usage présent: mais je vous supplie d'observer. 1. Que je n'ai aucune manière d'écrire qui ne soit particulière, & qui ne soit autorisée par l'exemple de plusieurs auteurs de réputation.

2. Le P. Bufier prétend même que le grand nombre des Auteurs suit aujourd'hui la nouvelle orthographe, c'est à-dire qu'on ne suit plus exactement l'ancienne. *J'ai trouvé la nouvelle orthographe*, dit-il, (Gramm. Franç. pag 388.) *dans plus des deux tiers des Livres qui s'impriment depuis dix ans.* Le P. Bufier nome les Auteurs de ces livres. Le P. Sanadon ajoute que depuis la suputation du P. Bufier le nombre des partisans de la nouvelle orthographe *s'est beaucoup augmenté & s'augmente encore tous les jours.* (Poésies d'Horace. Préface, page xvii.) Ainsi, mon cher Lecteur, je conviens que je m'éloigne de votre usage; mais selon le P. Bufier & le P. Sanadon, je me conforme à l'usage le plus suivi.

3. Etes-vous partisans de la nouvelle orthographe? Vous trouverez ici à réformer.

Le parti de l'ancienne orthographe & celui de la nouvelle se subdivisent en bien des branches: de quelque côté que vous soyez, retranchez ou ajoutez toutes les lettres qu'il vous plaira, & ne me condânez qu'après que vous aurez vu mes raisons dans mon *Traité de l'Ortographie.*



# DES TROPES

OU

## DES DIFFÉRENS SENS

Dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue.

---

### PREMIERE PARTIE.

*Des Tropes en général.*

---

### ARTICLE PREMIER.

*Idées générales des Figures.*



VANT que de parler des Tropes en particulier, je dois dire un mot des figures en général; puisque les Tropes ne sont qu'une espèce de figures.

On dit comunément que *les figures*

A

*sont des manières de parler éloignées de celles qui sont naturelles & ordinaires : que ce sont de certains tours & de certaines façons de s'exprimer, qui s'éloignent en quelque chose de la manière commune & simple de parler : ce qui ne veut dire autre chose, sinon que les Figures sont des manières de parler éloignées de celles qui ne sont pas figurées, & qu'en un mot les Figures sont des Figures, & ne sont pas ce qui n'est pas Figures.*

D'ailleurs, bien loin que les Figures soient des manières de parler éloignées de celles qui sont naturelles & ordinaires, il n'y a rien de si naturel, de si ordinaire, & de si commun que les Figures dans le langage des homes. M. de Bretteville, après avoir dit que *les Figures ne sont autre chose que de certains tours d'expression & de pensée dont on ne se sert point communément*, ajoute » qu'il n'y a rien » de si aisé & de si naturel. J'ai pris » souvent plaisir, dit-il, à entendre » des payfans s'entretenir avec des » Figures de discours si variées, si » vives, si éloignées du vulgaire »

*Eloq. de la  
Chaire & du  
Barreau. L.  
III. ch. I.*

« que j'avois honte d'avoir si long-  
 « tems étudié l'éloquence, voyant  
 « en eux une certaine Rhétorique de  
 « nature beaucoup plus persuasive,  
 « & plus éloquente que toutes nos  
 « Rhétoriques artificielles. »

En éfet, je suis persuadé qu'il se fait plus de Figures un jour de marché à la Halle, qu'il ne s'en fait en plusieurs jours d'assemblées académiques. Ainsi, bien loin que les Figures s'éloignent du langage ordinaire des homes, ce seroient au contraire les façons de parler sans Figures qui s'en éloigneroient, s'il étoit possible de faire un discours où il n'y eût que des expressions non figurées. Ce sont encore les façons de parler recherchées, les Figures déplacées, & tirées de loin, qui s'écartent de la manière comune & simple de parler; come les parures affectées s'éloignent de la manière de s'habiller, qui est en usage parmi les honêtes gens.

Les Apôtres étoient persécutés; & ils souffroient patiemment les persécutions. Qu'y a-t-il de plus naturel & de moins éloigné du langage



ordinaire, que la peinture que fait S. Paul de cette situation & de cette conduite des Apôtres? \* » On nous » maudit , & nous benissons : on » nous persécute , & nous souffrons » la persécution : on prononce des » blasphèmes contre nous , & nous » répondons par des prières. « Quoiqu'il y ait dans ces paroles de la simplicité , de la naïveté , & qu'elles ne s'éloignent en rien du langage ordinaire ; cependant elles contiennent une fort belle Figure qu'on apèle *antithèse* , c'est-à-dire , opposition : *maudir* est opposé à *benir* , *persécuter* à *souffrir* , *blasphèmes* à *prières*.

Il n'y a rien de plus comun que d'adresser la parole à ceux à qui l'on parle , & de leur faire des reproches quand on n'est pas content de leur conduite. \*\* O Nation incrédule & méchante ! s'écrie Jesus-Christ , jus-

\* Maledicimur , & benedicimus : persecutionem patimur , & sustinemus : blasphemamur , & obsecramus. I. Cor. c. 4. v. 12.

\*\* O generatio incredula & perversa , quo usque ero vobiscum ! Quo usque patiar vos. Matt. c. 17. v. 16.



ques à quand serai-je avec vous ! jus-  
ques à quand aurai-je à vous souffrir !  
C'est une Figure très-simple qu'on  
apèle *apostrophe*.

M. Fléchier au commencement de  
son Oraison funèbre de M. de Tu-  
rène, voulant donner une idée gé-  
nérale des exploits de son Héros, dit  
» conduites d'armées, sièges de  
» places, prises de villes, passages de  
» rivières, attaques hardies, retraites  
» honorables, campemens bien or-  
» donnés, combats soutenus, ba-  
» tailles gagnées, ennemis vaincus par  
» la force, dissipés par l'adresse, las-  
» sés par une sage & noble patience :  
» Où peut on trouver tant & de si  
» puissans exemples, que dans les  
» actions d'un home, &c.

Il me semble qu'il n'y a rien dans  
ces paroles qui s'éloigne du langage  
militaire le plus simple ; c'est là ce-  
pendant une Figure qu'on apèle *con-  
geries*, amas, assemblage. M. Flé-  
chier la termine en cet exemple, par  
une autre Figure qu'on apèle *interro-  
gation*, qui est encore une façon de  
parler fort triviale dans le langage  
ordinaire.

Oraif. fu-  
nèb. de M.  
de Turène,  
*Exorde.*

*Andr. act.*  
*V. Sc. 3. v. 3.*

Dans l'Andriène de Térence, Simon se croyant trompé par son fils, lui dit, *Quid ais omnium . . .* Que dis-tu le plus . . . vous voyez que la proposition n'est point entière, mais le sens fait voir que ce père vouloit dire à son fils, *Que dis-tu le plus méchant de tous les homes?* Ces façons de parler dans lesquelles il est évident qu'il faut suplérer des mots, pour achever d'exprimer une pensée que la vivacité de la passion se contente de faire entendre, sont fort ordinaires dans le langage des homes. On apèle cette figure *Ellipse*, c'est à dire, *omission*.

Or il. fi-  
nèbre de M.  
de Montau-  
fier.

Il y a, à la vérité, quelques Figures qui ne sont usitées que dans le style sublime: telle est la *profopopée*, qui consiste à faire parler un mort, une personne absente, ou même les choses inanimées. » Ce tombeau s'ou-  
» vriroit, ces ossemens se rejoïn-  
» droient pour me dire: Pourquoi  
» viens-tu mentir pour moi, qui  
» ne mentis jamais pour personne?  
» Laisse moi reposer dans le sein de  
» la vérité, & ne viens pas troubler  
» ma paix, par la flaterie que j'ai

à haïe. « C'est ainsi que M. Fléchier prévient ses auditeurs, & les assure par cette *profopopée*, que la flaterie n'aura point de part dans l'éloge qu'il va faire de M. le Duc de Montausier.

Hors un petit nombre de figures semblables, réservées pour le style élevé, les autres se trouvent tous les jours dans le style le plus simple, & dans le langage le plus comun.

Qu'est-ce donc que les Figures? Ce mot se prend ici lui-même dans un sens figuré. C'est une métaphore. *Figure* dans le sens propre, est la forme extérieure d'un corps. Tous les corps sont étendus; mais outre cette propriété générale d'être étendus, ils ont encore chacun leur figure & leur forme particulière, qui fait que chaque corps paroît à nos yeux différent d'un autre corps; il en est de même des expressions figurées; elles font d'abord conoitre ce qu'on pense; elles ont d'abord cette propriété générale qui convient à toutes les phrases & à tous les assemblages de mot, & qui consiste

à signifier quelque chose , en vertu de la construction grammaticale ; mais de plus les expressions figurées ont encore une modification particulière qui leur est propre , & c'est en vertu de cette modification particulière , que l'on fait une espèce à part de chaque sorte de figure.

L'antithèse , par exemple , est distinguée des autres manières de parler , en ce que dans cet assemblage de mots qui forment l'antithèse , les mots sont opposés les uns aux autres ; ainsi quand on rencontre des exemples de ces sortes d'oppositions de mots , on les rapporte à l'antithèse.

L'apostrophe est différente des autres énonciations , parce que ce n'est que dans l'apostrophe qu'on adresse tout d'un coup la parole à quelque personne présente , ou absente , &c.

Ce n'est que dans la prosopopée que l'on fait parler les morts , les absens , ou les êtres inanimés : il en est de même des autres figures , elles ont chacune leur caractère particulier , qui les distingue des autres assemblages de mots , qui font un sens

dans le langage ordinaire des homes.

Les Grammairiens & les Rhéteurs ayant fait des observations sur les différentes manières de parler, ils ont fait des classes particulières de ces différentes manières, afin de mettre plus d'ordre & d'arangement dans leurs réflexions. Les manières de parler dans lesquelles ils n'ont remarqué d'autre propriété que celle de faire conoitre ce qu'on pense, sont apelées simplement *phrases*, *expressions*, *périodes*; mais celles qui expriment non seulement des pensées, mais encore des pensées énoncées d'une manière particulière qui leur donne un caractère propre, celles-là, dis-je, sont apelées *figures*, parce qu'elles paroissent, pour ainsi dire, sous une forme particulière, & avec ce caractère propre qui les distingue les unes des autres, & de tout ce qui n'est que phrase ou expression.

M. de la Bruyère dit » qu'il y a  
» de certaines choses dont la médiocrité est insupportable : la poésie,  
» la musique, la peinture, & le dis-

Caract. des  
ouvrages de  
l'esprit.

» cours public. « Il n'y a point là de figure; c'est-à-dire, que toute cette phrase ne fait autre chose qu'exprimer la pensée de M. de la Bruyère, sans avoir de plus un de ces tours qui ont un caractère particulier. Mais quand il ajoute, » Quel » suplice que d'entendre déclamer » pompeusement un froid discours, » ou prononcer de médiocres vers » avec emphase! « c'est la même pensée; mais de plus elle est exprimée sous la forme particulière de la surprise, de l'admiration, c'est une figure.

Imaginez-vous pour un moment une multitude de soldats, dont les uns n'ont que l'habit ordinaire qu'ils avoient avant leur engagement, & les autres ont l'habit uniforme de leur régiment: ceux-ci ont tous un habit qui les distingue, & qui fait conoitre de quel régiment ils sont; les uns sont habillés de rouge, les autres de bleu, de blanc, de jaune, &c. Il en est de même des assemblages de mots qui composent le discours; un lecteur instruit rapporte un

tel mot, une telle phrase à une telle espèce de figure, selon qu'il y reconoit la forme, le signe, le caractère de cette figure; les phrases & les mots, qui n'ont la marque d'aucune figure particulière, sont come les soldats qui n'ont l'habit d'aucun régiment: elles n'ont d'autres modifications que celles qui sont nécessaires pour faire conoitre ce qu'on pense.

Il ne faut point s'étonner si les figures, quand elles sont employées à propos, donent de la vivacité, de la force, ou de la grace au discours; car outre la propriété d'exprimer les pensées, come tous les autres assemblages de mots, elles ont encore, si j'ose parler ainsi, l'avantage de leur habit, je veux dire, de leur modification particulière, qui sert à réveiller l'attention, à plaire, ou à toucher.

Mais, quoique les figures bien placées embéllissent le discours, & qu'elles soient, pour ainsi dire, le langage de l'imagination & des passions; il ne faut pas croire que le discours



ne tire ses beautés que des figures. Nous avons plusieurs exemples en tout genre d'écrire, où toute la beauté consiste dans la pensée exprimée sans figure. Le père des trois Horaces ne sachant point encore le motif de la fuite de son fils, apprend avec douleur qu'il n'a pas résisté aux trois Curiaces.

\* Corneille.  
Horaces.  
*Act. III.*  
*sc. 3.*

\* *Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?* lui dit Julie, *Qu'il mourût,* répond le père.

\* Id. Ni-  
comède. *Act.*  
*IV. sc. 3.*

\* Dans une autre tragédie de Corneille, Prusias dit qu'en une occasion dont il s'agit, il veut se conduire en père, en mari. Ne foyez ni l'un ni l'autre, lui dit Nicomède :

PRUSIAS.

Et que dois-je être ?

NICOMEDE.

Roi.

Il n'y a point là de figure, & il y a cependant beaucoup de sublime dans ce seul mot : voici un exemple plus simple.

Malherbes  
*L. I. Para-*  
*phr. du Ps.*  
*CXLV.*

En vain pour satisfaire à nos lâches envies,  
Nous passons près des Rois tout le tems de nos  
vies,



A souffrir des mépris, à ployer les genoux :  
 Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont ce que  
 nous sommes ,  
 Véritablement homes ,  
 Et meurent come nous.

Je pourois rapporter un grand nombre d'exemples pareils , énoncés sans figure , & dont la pensée seule fait le prix. Ainsi , quand on dit que les figures embéllissent le discours , on veut dire seulement , que dans les occasions où les figures ne seroient point déplacées , le même fonds de pensée sera exprimé d'une manière ou plus vive ou plus noble , ou plus agréable par le secours des figures , que si on l'exprimoit sans figure.

De tout ce que je viens de dire , on peut former cette définition des figures : LES FIGURES sont des manières de parler distinctement des autres par une modification particulière , qui fait qu'on les réduit chacune à une espèce à part , & qui les rend , ou plus vives , ou plus nobles , ou plus agréables que les manières de parler , qui expriment le même fonds

de pensée, fans avoir d'autre modification particulière.

## ARTICLE II.

*Division des Figures.*

Σχῆμα,  
αρεῖς, forme,  
habit,  
attitude.

ON divise les figures en figures de pensées, *figuræ sententiârum*, *Schemata*; & en figures de mots, *figuræ verborum*. Il y a cette différence, dit Cicéron, \* entre les figures de pensées & les figures de mots, que les figures de pensées dépendent uniquement du tour de l'imagination; elles ne consistent que dans la manière particulière de penser ou de sentir, enforte que la figure demeure toujours la même, quoiqu'on vienne à changer les mots qui l'expriment. De quelque manière que M. Fléchier eût fait parler M.

\* Inter conformationem verborum & Sententiârum hoc interest, quod verborum tollitur, si verba mutâris, sententiârum permanet, quibuscûmque verbis uti velis. *Cic. de Orat. L. III. n. 202. aliter LII.*

de Montausier dans la prosopopée que j'ai rapportée ci-dessus, il auroit fait une prosopopée. Au contraire, les figures de mots sont telles que si vous changez les paroles, la figure s'évanouit; par exemple, lorsque parlant d'une armée navale, je dis qu'elle étoit composée de cent *voiles*; c'est une figure de mots dont nous parlerons dans la suite; *voiles* est là pour *vaisseaux*: que si je substitue le mot de *vaisseaux* à celui de *voiles*, j'exprime également ma pensée; mais il n'y a plus de figure.

## ARTICLE III.

### *Division des figures de mots.*

**I**L y a quatre différentes sortes de figures qui regardent les mots.

1°. Celles que les Grammairiens apèlent *figures de diction*: elles regardent les changemens qui arivent dans les lettres ou dans les syllabes des mots; telle est, par exemple, la syncope, c'est le retranchement

d'une lettre ou d'une syllabe au milieu d'un mot, *scuta virum* pour *virorum*.

L. 1. Od. 37.  
v. 21.

2°. Celles qui regardent uniquement la construction ; par exemple, lorsqu'Horace parlant de Cléopâtre, dit *monstrum, quæ...* nous disons en françois *la plupart des homes disent*, & non pas *dit*. On fait alors la construction selon le sens. Cette figure s'appèle *syllèpse*. J'ai traité ailleurs de ces sortes de figures, ainsi je n'en parlerai point ici.

3°. Il y a quelques figures de mots, dans lesquelles les mots conservent leur signification propre, telle est la répétition, &c. C'est aux Rhéteurs à parler de ces sortes de figures, aussi bien que des figures de pensées. Dans les unes & dans les autres, la figure ne consiste point dans le changement de signification des mots, ainsi elles ne sont point de mon sujet.

4°. Enfin il y a des figures de mots qu'on apèle *Tropes* ; les mots prennent par ces figures des significations différentes de leur signification propre.

Ce sont là les figures dont j'entreprends de parler dans cette partie de la Grammaire.

---

## ARTICLE IV.

### *Définition des Tropes.*

**L**ES Tropes sont des figures par lesquelles on fait prendre à un mot une signification, qui n'est pas précisément la signification propre de ce mot: ainsi pour entendre ce que c'est qu'un trope, il faut comencer par bien comprendre ce que c'est que la signification propre d'un mot; nous l'expliquerons bien tôt.

Ces figures sont apelées *tropes* du grec *tropos* *convérſio*, dont la racine est *trepo*, *verto*, *je tourne*. Elles sont ainsi apelées, parce que quand on prend un mot dans le sens figuré, on le tourne, pour ainsi dire, afin de lui faire signifier ce qu'il ne signifie point dans le sens propre: *voiles* dans le sens propre ne signifie point *vaiſſeaux*, les voiles ne ſont qu'une

✕ ✕

τρόπος ✕ ✕  
τρέπω.

partie du vaisseau : cependant *voiles* se dit quelquefois pour *vaisseaux*, come nous l'avons déjà remarqué.

Les tropes sont des figures, puisque ce sont des manières de parler, qui, outre la propriété de faire connoître ce qu'on pense, sont encore distinguées par quelque différence particulière, qui fait qu'on les rapporte chacune à une espèce à part.

Il y a dans les tropes une modification ou différence générale qui les rend tropes, & qui les distingue des autres figures : elle consiste en ce qu'un mot est pris dans une signification qui n'est pas précisément sa signification propre, mais de plus chaque trope difère d'un autre trope, & cette différence particulière consiste dans la manière dont un mot s'écarte de sa signification propre : par exemple, *Il n'y a plus de Pyrénées*, dit Louis XIV. d'immortèle mémoire, lorsque son petit-fils le Duc d'Anjou, aujourd'hui Philippe V. fut apelé à la Couronne d'Espagne. Louis XIV. vouloit-il dire que les Pyrénées avoient été abimées ou

anéanties ? nullement : personne n'entendit cette expression à la lettre, & dans le sens propre ; elle avoit un sens figuré. Boileau faisant allusion, à ce qu'en 1664. le Roi envoya au secours de l'Empereur des troupes qui défirent les Turcs, & encore à ce que Sa Majesté établit la compagnie des Indes, dit :

Quand je vois ta sagesse.....

Rendre à l'*Aigle* éperdu sa première vigueur,      Discours au  
 La France sous tes loix maîtriser la Fortune,      Roi.  
 Et nos vaisseaux domtant l'un & l'autre *Neptune*.....

Ni l'*Aigle* ni *Neptune* ne se prennent point là dans le sens propre. Telle est la modification ou différence générale, qui fait que ces façons de parler sont des tropes.

Mais quelle espèce particulière de trope ? cela dépend de la manière dont un mot s'écarte de sa signification propre pour en prendre une autre. Les Pyrénées dans le sens propre, sont de hautes montagnes qui séparent la France & l'Espagne. *Il n'y a plus de Pyrénées*, c'est-à-dire,

plus de séparation, plus de division; plus de guerre: il n'y aura plus à l'avenir qu'une bone intelligence entre la France & l'Espagne: c'est une métonymie du signe, ou une métalepse: les Pyrénées ne seront plus un signe de séparation.

L'Aigle est le symbole de l'Empire; l'Empereur porte un aigle à deux têtes dans ses armoiries: ainsi, dans l'exemple que je viens de rapporter, l'aigle signifie l'Allemagne. C'est le signe pour la chose signifiée: c'est une métonymie.

Neptune étoit le Dieu de la mer, il est pris dans le même exemple pour l'Océan, pour la mer des Indes orientales & occidentales: c'est encore une métonymie. Nous remarquerons dans la suite ces différences particulières qui font les différentes espèces de tropes.

Il y a autant de tropes qu'il y a de manières différentes, par lesquelles on donne à un mot une signification qui n'est pas précisément la signification propre de ce mot. *Aveugle* dans le sens propre, signifie une per-



sonne qui est privée de l'usage de la vue : si je me sers de ce mot pour marquer ceux qui ont été guéris de leur aveuglement , come quand Jesus-Christ a dit , *les aveugles voient* , alors *aveugles* n'est plus dans le sens propre , il est dans un sens que les Philosophes apèlent *sens divisé* : ce sens divisé est un trope , puisqu'alors *aveugles* signifie ceux qui ont été aveugles , & non pas ceux qui le sont. Ainsi outre les tropes dont on parle ordinairement , j'ai cru qu'il ne seroit pas inutile ni étranger à mon sujet , d'expliquer encore ici les autres sens dans lesquels un même mot peut être pris dans le discours.

*Matt. c. XII  
v. 50*



## ARTICLE V.

*Le traité des Tropes est du ressort de la Grammaire. On doit conôître les Tropes pour bien entendre les Auteurs, & pour avoir des conoissances exactes dans l'art de parler & d'écrire.*

**A**U reste ce traité me paroît être une partie essentielle de la Grammaire ; puisqu'il est du ressort de la Grammaire de faire entendre la véritable signification des mots, & en quel sens ils sont employés dans le discours.

Il n'est pas possible de bien expliquer l'Auteur même le plus facile, sans avoir recours aux conoissances dont je parle ici. Les livres que l'on met d'abord entre les mains des commençans, aussi-bien que les autres livres, sont pleins de mots pris dans des sens détournés & éloignés de la première signification de ces mots ; par exemple :

Tityre, tu pátulæ, récubans sub tégmine  
fagi,

Virg. Ecl.  
I. V. I.

Sylvéstrem, ténuï, musam meditáris,  
avénâ.

*Vous méditez une Muse, c'est-à-dire, une chanson, vous vous exercez à chanter.* Les Muses étoient regardées dans le Paganisme come les Déessees qui inspiroient les Poëtes & les Musiciens: ainsi *Muse* se prend ici pour la chanson même, c'est la cause pour l'effet; c'est une métonymie particulière, qui étoit en usage en latin; nous l'expliquerons dans la suite.

*Avéna* dans le sens propre, veut dire de l'*Aveine*: mais parce que les Bergers se servirent de petits tuyaux de blé ou d'aveine pour en faire une sorte de flute, come font encore les enfans à la campagne; de là par extension on a apelé *avéna* un chalumeau, une flute de Berger.

On trouve un grand nombre de ces sortes de figures dans le Nouveau Testament, dans l'Imitation de J. C. dans les fables de Phèdre, en un mot, dans les livres mêmes qui sont

écrits le plus simplement, & par lesquels on comence : ainsi je demeure toujours convaincu que cette partie n'est point étrangère à la Grammaire, & qu'un Grammairien doit avoir une conoissance détaillée des tropes.

Réponse à  
une objec-  
tion.

Je conviens, si l'on veut, qu'on peut bien parler sans jamais avoir appris les noms particuliers de ces figures. Combien de personnes se servent d'expression métaphoriques, sans savoir précisément ce que c'est que métaphore? C'est ainsi qu'il y avoit plus de 40. ans que le Bourgeois-Gentilhomme *disoit de la Prose, sans qu'il en fût rien.* Ces conoissances ne sont d'aucun usage pour faire un compte, ni pour *bien conduire une maison*, come dit M<sup>e</sup>. Jourdain, mais elles sont utiles & nécessaires à ceux qui ont besoin de l'art de parler & d'écrire; elles mettent de l'ordre dans les idées qu'on se forme des mots; elles servent à démêler le vrai sens des paroles, à rendre raison du discours, & donent de la précision & de la justesse.

Molière  
Bourg.  
Gentil. act.  
II. sc. 4.

Ibid. act.  
III. sc. 3.

Les Sciences & les Arts ne sont  
que

que des observations sur la pratique : l'usage & la pratique ont précédé toutes les sciences & tous les arts ; mais les sciences & les arts ont ensuite perfectionné la pratique. Si Molière n'avoit pas étudié lui-même les observations détaillées de l'art de parler & d'écrire, ses pièces n'auroient été que des pièces informes, où le génie, à la vérité, auroit paru quelquefois ; mais qu'on auroit renvoyées à l'enfance de la Comédie : ses talens ont été perfectionnés par les observations, & c'est l'art même qui lui a appris à saisir le ridicule d'un art déplacé.

On voit tous les jours des personnes qui chantent agréablement, sans connoître les notes, les clés, ni les règles de la Musique, eiles ont chanté pendant bien des années des *sol* & des *fa*, sans le savoir ; faut il pour cela qu'elles rejettent les secours qu'elles peuvent tirer de la Musique, pour perfectionner leur talent ?

Nos pères ont vécu sans connoître la circulation du sang ; faut il négliger la connoissance de l'Anatomie ? & ne faut-il plus étudier la Physique,

parce qu'on a respiré pendant plusieurs siècles sans savoir que l'air eût de la pesanteur & de l'élasticité ? Tout a son tems & ses usages, & Molière nous déclare dans ses préfaces, qu'il ne se moque que des abus & du ridicule.

---

## ARTICLE VI.

*Sens Propre , Sens Figuré.*

**A**VANT que d'entrer dans le détail de chaque Trope, il est nécessaire de bien comprendre la différence qu'il y a entre le sens propre & le sens figuré.

Un mot est employé dans le discours, ou dans le sens propre, ou en général dans un sens figuré, quel que puisse être le nom que les Rhéteurs donnent ensuite à ce sens figuré.

Le sens propre d'un mot, c'est la première signification du mot. Un mot est pris dans le sens propre, lorsqu'il signifie ce pourquoi il a été premièrement établi ; par exemple : *Le*

*feu brûle , la lumière nous éclaire ,* tous ces mots là sont dans le sens propre.

Mais quand un mot est pris dans un autre sens , il paroît alors , pour ainsi dire , sous une forme empruntée , sous une figure qui n'est pas sa figure naturelle , c'est-à-dire , celle qu'il a eue d'abord ; alors on dit que ce mot est au figuré ; par exemple : *Le feu de vos yeux , le feu de l'imagination , la lumière de l'esprit , la clarté d'un discours.*

*Masque* dans le sens propre , signifie une sorte de couverture de toile cirée ou de quelque autre matière , qu'on se met sur le visage pour se déguiser ou pour se garantir des injures de l'air. Ce n'est point dans ce sens propre que Malherbe prenoit le mot de *masque* , lorsqu'il disoit qu'à la Cour il y avoit plus de masques que de visages : *masques* est là dans un sens figuré , & se prend pour *personnes dissimulées* , pour ceux qui cachent leurs véritables sentimens , qui se démontent , pour ainsi dire , le visage , & prènent des mines propres à mar-



quer une situation d'esprit & de cœur toute autre que celle où ils sont éfectivement.

Ce mot *voix*, (*vox*) a été d'abord établi pour signifier le son qui sort de la bouche des animaux, & sur-tout de la bouche des homes. On dit d'un home, qu'il a la voix mâle ou féminine, douce ou rude, claire ou enrouée, foible ou forte, enfin aigue, flexible, grêle, cassée, &c. En toutes ces occasions, *voix* est pris dans le sens propre, c'est-à-dire, dans le sens pour lequel ce mot a été d'abord établi: mais quand on dit que *le mensonge ne sauroit étouffer la voix de la vérité dans le fond de nos cœurs*, alors *voix* est au figuré, il se prend pour *inspiration intérieure*, *remords*, &c. On dit aussi que *tant que le Peuple Juif écouta la voix de Dieu*, c'est-à-dire, tant qu'il obeit à ses commandemens, *il en fut assisté*. *Les brebis entendent la voix du Pasteur*, on ne veut pas dire seulement qu'elles reconnoissent sa voix, & la distinguent de la voix d'un autre home, ce qui seroit le sens propre; on veut marquer prin-



cipalement qu'elles lui obéissent , ce qui est le sens figuré. *La voix du sang*, *la voix de la nature*, c'est-à-dire, les mouvemens intérieurs que nous ressentons à l'occasion de quelque accident arrivé à un parent, &c. *La voix du peuple est la voix de Dieu*, c'est-à-dire, que le sentiment du peuple, dans les matières qui sont de son ressort, est le véritable sentiment.

C'est par la voix qu'on dit son avis dans les délibérations, dans les élections, dans les assemblées où il s'agit de juger; ensuite, par extension, on a apelé *voix*, le sentiment d'un particulier, d'un Juge; ainsi en ce sens, *voix* signifie *avis*, *opinion*, *suffrage*, *il a eu toutes les voix*, c'est-à-dire, tous les suffrages; *briguer les voix*, *la pluralité des voix*; *il vaudroit mieux*, s'il étoit possible, *peser les voix que de les compter*, c'est-à-dire, qu'il vaudroit mieux suivre l'avis de ceux qui sont les plus savans & les plus sensés, que de se laisser entraîner au sentiment aveugle du plus grand nombre.

*Voix* signifie aussi dans un sens éten-

du, *gémissement, prière. Dieu a écouté la voix de son peuple, &c.*

Tous ces diférens sens du mot *voix*, qui ne sont pas précifément le premier sens, qui seul est le sens propre, sont autant de sens figurés.

## ARTICLE VII.

*Réflexions générales sur le Sens Figuré.*

### I.

*Origine du Sens Figuré.*

**L**A liaison qu'il y a entre les idées accessoires, je veux dire, entre les idées qui ont raport les unes aux autres, est la source & le principe des divers sens figurés que l'on done aux mots. Les objets qui sont sur nous des impressions, sont toujours accompagnés de diférentes circonstances qui nous frappent, & par lesquelles nous désignons souvent, ou les objets mêmes qu'elles n'ont fait qu'accompagner, ou ceux dont elle nous réveillent le souvenir. Le nom pro-

pre de l'idée accessoire est souvent plus présent à l'imagination que le nom de l'idée principale, & souvent aussi ces idées accessoires, désignant les objets avec plus de circonstances que ne feroient les noms propres de ces objets, les peignent ou avec plus d'énergie, ou avec plus d'agrément. De là le signe pour la chose signifiée, la cause pour l'effet, la partie pour le tout, l'antécédent pour le conséquent, & les autres tropes dont je parlerai dans la suite. Comme l'une de ces idées ne sauroit être réveillée sans exciter l'autre, il arrive que l'expression figurée est aussi facilement entendue que si l'on se servoit du mot propre; elle est même ordinairement plus vive & plus agréable quand elle est employée à propos, parce qu'elle réveille plus d'une image; elle atache ou amuse l'imagination & done aisément à deviner à l'esprit.

## I I.

*Usages ou effets des Tropes.*

- I. Un des plus fréquens usages des  
Biv

tropes , c'est de réveiller une idée principale , par le moyen de quelque idée accessoire : c'est ainsi qu'on dit cent voiles pour cent vaisseaux ; cent feux pour cent maisons ; il aime la bouteille , c'est à-dire , il aime le vin ; le fer pour l'épée ; la plume ou le style pour la manière d'écrire , &c.

2. Les tropes donent plus d'énergie à nos expressions. Quand nous sommes vivement frappés de quelque pensée , nous nous exprimons rarement avec simplicité ; l'objet qui nous occupe se présente à nous , avec les idées accessoires qui l'accompagnent , nous prononçons les noms de ces images qui nous frappent , ainsi nous avons naturellement recours aux tropes , d'où il arrive que nous faisons mieux sentir aux autres ce que nous sentons nous-même : de là viennent ces façons de parler , *il est enflamé de colère* , *il est tombé dans une erreur grossière* , *flétrir la réputation* , *s'enivrer de plaisir* , &c.

3. Les Tropes ornent le discours. M. Fléchier voulant parler de l'instruction qui disposa M. le Duc de

Montausier à faire abjuration de l'hérésie, au lieu de dire simplement qu'il se fit instruire, que les ministres de J. C. lui aprirent les dogmes de la Religion Catholique, & lui découvrirent les erreurs de l'hérésie, s'exprime en ces termes : » tombez, » tombez, voiles importuns qui lui » couvrez la vérité de nos mystères : » & vous, Prêtres de Jesus-Christ, » prenez le glaive de la parole, & » coupez sagement jusqu'aux racines » de l'erreur, que la naissance & l'é- » ducation avoient fait croître dans » son ame. Mais par combien de liens » étoit-il retenu ?

Outre l'Apoptrophe, figure de pensée, qui se trouve dans ces paroles, les Tropes en font le principal ornement : *Tombez voiles, couvrez, prenez le glaive, coupez jusqu'aux racines, croître, liens, retenu* ; toutes ces expressions sont autant de tropes qui forment des images, dont l'imagination est agréablement occupée.

4. Les Tropes rendent le discours plus noble : les idées communes auxquelles nous sommes acoutumés, n'ex-

citent point en nous ce sentiment d'admiration & de surprise, qui élève l'ame : en ces occasions on a recours aux idées accessoires, qui prêtent, pour ainsi dire, des habits plus nobles à ces idées communes. *Tous les homes meurent également* ; voilà une pensée commune : Horace a dit :

Lib. I. Od. Pállida mors, æquo pulsat pede páuperum  
 4. tabérnas

Regùmque turres.

On fait la paraphrase simple & naturelle que Malherbe a faite de ces vers.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles,

Malherb.

On a beau la prier ;

VI.

La cruèle qu'elle est se bouche les oreilles

Et nous laisse crier.



Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,

Est sujet à ses loix,

Et la garde qui veille aux barières du Louvre,

N'en défend pas nos Rois.

Au lieu de dire que c'est un Phé-

nicien , qui a inventé les caractères de l'écriture , ce qui seroit une expression trop simple pour la Poësie , Brébeuf a dit :

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux ,  
De peindre la parole & de parler aux yeux ,  
Et par les traits divers de figures tracées ,  
Doñer de la couleur & du corps aux pensées . \*

Pharfale,  
Lib. III.

5. Les tropes sont d'un grand usage pour déguiser des idées dures , désagréables , tristes , ou contraires à la modestie ; on en trouvera des exemples dans l'article de l'euphémisme , & dans celui de la périphrase.

\*\*\*

6. Enfin les tropes enrichissent une langue en multipliant l'usage d'un même mot , ils donent à un mot une signification nouvelle , soit parce qu'on l'unit avec d'autres mots , auxquels souvent il ne se peut joindre dans le sens propre , soit parce qu'on s'en sert par extension & par ressem-

\* Phœnices primi , famæ si créditur , ausi  
Mansúram , rúribus , vocem signáre , figúris.  
*Lil.* , III. v. 220. *Lucan.*



blance, pour supléer aux termes qui manquent dans la langue.

Mais il ne faut pas croire avec quelques Savans, que les tropes n'aient *d'abord été inventés que par nécessité, à cause du défaut & de la disette des mots propres, & qu'ils aient contribué depuis à la beauté & à l'ornement du discours, de même à peu près que les vêtemens ont été employés dans le comencement pour couvrir le corps & le défendre contre le froid, & ensuite ont servi à l'embélir & à l'orner.* Je ne crois pas qu'il y ait un assez grand nombre de mots qui supléent à ceux qui manquent, pour pouvoir dire que tel ait été le premier & le principal usage des tropes. D'ailleurs ce n'est point là, ce me semble, la marche, pour ainsi dire, de la nature, l'imagination a trop de part dans le langage & dans la conduite des homes, pour avoir été précédée en ce point par la nécessité. Si nous disons d'un home qui marche avec trop de lenteur, qu'il *va plus lentement qu'une tortue*; d'un autre, qu'il *va plus vite que le vent*, d'un passionné, qu'il *se laisse emporter au ter-*

Manière  
d'enseigner  
& d'étudier  
les belles let-  
tres, par M.  
Rolin, tom.  
II. p. 246. &  
Cic. de Ora-  
tore, n. 155.

aliter  
XXXVIII:  
Voff. inf.  
orat. L. IV.  
c. VI. n. 14.

rent de ses passions, &c. c'est que la vivacité avec laquelle nous ressentons ce que nous voulons exprimer, excite en nous ces images, nous en sommes occupés les premiers, & nous nous en servons ensuite pour mettre en quelque sorte devant les yeux des autres ce que nous voulons leur faire entendre. Les hommes n'ont point consulté, s'ils avoient ou s'ils n'avoient pas des termes propres pour exprimer ces idées, ni si l'expression figurée seroit plus agréable que l'expression propre, ils ont suivi les mouvemens de leur imagination, & ce que leur inspiroit le desir de faire sentir vivement aux autres ce qu'ils sentoient eux-mêmes vivement. Les Rhéteurs ont ensuite remarqué que telle expression étoit plus noble, telle autre plus énergique, celle-là plus agréable, celle-ci moins dure; en un mot, ils ont fait leurs observations sur le langage des hommes.

Je prendrai la liberté à ce sujet, de m'arrêter un moment sur une remarque de peu d'importance: c'est que pour faire voir que l'on *substitue quel-*

M. Rollin,  
Tome II. p.  
246.

*que fois des termes figurés à la place des mots propres qui manquent*, ce qui est très véritable, Cicéron, Quintilien & M. Rollin, qui pense & qui parle come ces grands homes, disent que c'est par empruut & par métaphore qu'on a apelé *gemma* le bourgeon de la vigne : parce, disent-ils, qu'il n'y avoit point de mot propre pour l'exprimer. Mais si nous en croyons les Étymologistes, *gemma* est le mot propre pour signifier le bourgeon de la vigne, & ç'a été ensuite par figure que les Latins ont doné ce nom aux perles & aux pierres précieuses. En efet, c'est toujours le plus comun & le plus conu qui est le propre, & qui se prête ensuite au sens figuré. Les laboureurs du pays Latin conoissoient les bourgeons des vignes & des arbres, & leur avoient doné un nom avant que d'avoir vu des perles & des pierres précieuses : mais come on dona ensuite par figure & par imitation ce même nom aux perles & aux pierres précieuses, & qu'aparement Cicé-

Verbi translátio institùta est inòpiæ causâ,

ron, Quintilien & M. Rollin ont vu plus de perles que de bourgeons de vignes, ils ont cru que le nom de ce qui leur étoit plus connu, étoit le nom propre, & que le figuré étoit celui de ce qu'ils conoissoient moins.

## III.

*Ce qu'on doit observer, & ce qu'on doit éviter dans l'usage des Tropes, & pourquoi ils plaisent.*

Les Tropes qui ne produisent pas les effets que je viens de remarquer,

frequentata delectationis. Nam *gemmare vitas, luxuriam esse in herbis, latus segetes*, etiam rustici dicunt. *Cic. de Orator. L. III. n. 155. aliter xxxviii.*

Necessitate rustici dicunt *gemmam in vitibus*. Quid enim dicerent aliud? *Quintil. instit. orat. lib. VIII. cap. 6. Metaph.*

*Gemma* est id quod in arboribus tumescit cum parere incipiunt, à *geno*, id est, gigno: hinc Margarita & deinceps omnis lapis pretiosus dicitur *gemma* . . . . quod habet quoque Perottus, cujus hæc sunt verba, » lapillos » gemmas vocavere à similitudine gemmarum quas in vitibus sive arboribus cernimus; gemmæ enim propriè sunt púpuli quos

sont défectueux. Ils doivent sur-tout être clairs, faciles, se présenter naturellement, & n'être mis en œuvre qu'en tems & lieu. Il n'y a rien de plus ridicule en tout genre, que l'affectation & le défaut de convenance. Molière dans ses *Précieuses*, nous fournit un grand nombre d'exemples de ces expressions recherchées & déplacées. La convenance demande qu'on dise simplement à un laquais, *donnez des sièges*, sans aller chercher le détour de lui dire; *voiturez-nous ici les comodités de la conversation*. De plus, les idées accessoiress ne jouent point, si j'ose parler ainsi, dans le langage des *Précieuses* de Molière, ou ne jouent point come elles jouent dans l'imagination d'un homme sensé: *Le conseiller des graces*, pour dire le miroir: *contentez l'envie qu'a ce fauteuil de vous embrasser*, pour dire asséyez-vous.

Les Préc.  
Rid. Sc. IX.

Ibid. Sc. VI.

Ibid. Sc. IX.

» primo vites emittunt; & gemmæ vites dicuntur, dum gemmas emittunt. « *Martini Lexicon*, voce *gemma*.

*Gemma* oculus vitis propriè. 2. *gemma* deinde generale nomen est lapidum pretiosorum. *Bas. Fabri Thesaur.* v. *gemma*.

Toutes ces expressions tirées de loin & hors de leur place , marquent une trop grande contention d'esprit , & font sentir toute la peine qu'on a eue à les rechercher : elles ne font pas , s'il est permis de parler ainsi , à l'unisson du bon sens , je veux dire qu'elles sont trop éloignées de la manière de penser , de ceux qui ont l'esprit droit & juste , & qui sentent les convenances. Ceux qui cherchent trop l'ornement dans le discours , tombent souvent dans ce défaut , sans s'en apercevoir ; ils se savent bon gré d'une expression qui leur paroît brillante & qui leur a coûté , & se persuadent que les autres en doivent être aussi satisfaits qu'ils le sont eux mêmes.

On ne doit donc se servir de Tropes que lorsqu'ils se présentent naturellement à l'esprit ; qu'ils sont tirés du sujet ; que les idées accessoires les font naître ; ou que les bienséances les inspirent : ils plaisent alors , mais il ne faut point les aller chercher dans la vue de plaire.

Je ne crois donc pas que ces for-

Manière  
d'enseigner.  
T. II. p. 247.

tes de figures plaisent extrêmement ,  
par l'ingénieuse hardiesse qu'il y a d'a-  
ler au loin chercher des expressions étran-  
gères à la place des naturelles , qui sont  
sous la main , si l'on peut parler ainsi.  
Quoique ce soit là une pensée de Ci-  
céron , adoptée par M. Rollin , je  
crois plutôt que les expressions figu-  
rées donent de la grace au discours ,  
parce que , come ces deux grands  
homes le remarquent , elles donent du  
corps , pour ainsi dire , aux choses les plus  
spirituèles , & les font presque toucher au  
doigt & à l'œil par les images qu'elles en  
tracent à l'imagination ; en un mot ,  
par les idées sensibles & accessaires.

Ib. p. 248.

## I V.

*Suite des Réflexions générales sur le  
Sens figuré.*

I. Il n'y a peut-être point de mot  
qui ne se prène en quelque sens figu-  
ré , c'est-à dire , éloigné de sa signi-  
fication propre & primitive.

Les mots les plus comuns & qui  
reviennent souvent dans le discours ,  
sont ceux qui sont pris le plus fré-



quemment dans un sens figuré, & qui ont un plus grand nombre de ces sortes de sens : tels sont *corps*, *ame*, *tête*, *couleur*, *avoir*, *faire*, &c.

II. Un mot ne conserve pas dans la traduction tous les sens figurés qu'il a dans la langue originale : chaque langue a des expressions figurées qui lui sont particulières, soit parce que ces expressions sont tirées de certains usages établis dans un pays, & inconnus dans un autre ; soit par quelque autre raison purement arbitraire. Les différens sens figurés du mot *voix*, que nous avons remarqués, ne sont pas tous en usage en latin, on ne dit point *vox* pour *sufrage*. Nous disons *porter envie*, ce qui ne seroit pas entendu en latin par *ferre invidiam* : au contraire, *morem gerere alicui*, est une façon de parler latine, qui ne seroit pas entendue en françois, si on se contentoit de la rendre mot à mot, & que l'on traduisît, *porter la coutume à quelqu'un*, au lieu de dire, *faire voir à quelqu'un qu'on se conforme à son goût, à la manière de vivre, être complaisant, lui obéir*. Il en est de

même de *vicem gerere*, *verba dare*, & d'un grand nombre d'autres façons de parler que j'ai remarquées ailleurs, & que la pratique de la version interlinéaire apprendra.

Ainsi, quand il s'agit de traduire en une autre langue quelque expression figurée, le traducteur trouve souvent que sa langue n'adopte point la figure de la langue originale, alors il doit avoir recours à quelque autre expression figurée de sa propre langue, qui réponde, s'il est possible, à celle de son auteur.

Le but de ces sortes de traductions, n'est que de faire entendre la pensée d'un auteur; ainsi on doit alors s'attacher à la pensée & non à la lettre, & parler come l'auteur lui-même auroit parlé, si la langue dans laquelle on le traduit avoit été sa langue naturelle. Mais quand il s'agit de faire entendre une langue étrangère, on doit alors traduire littéralement, afin de faire comprendre le tour original de cette langue.



## V.

*Observations sur les Dictionnaires  
Latins-François.*

Nos Dictionnaires n'ont point assés remarqué ces différences ; je veux dire , les divers sens que l'on donne par figure à un même mot dans une même langue ; & les différentes significations que celui qui traduit est obligé de donner à un même mot ou à une même expression , pour faire entendre la pensée de son auteur. Ce sont deux idées fort différentes que nos Dictionnaires confondent ; ce qui les rend moins utiles & souvent nuisibles aux començans. Je vais faire entendre ma pensée par cet exemple.

*Porter* , se rend en latin dans le sens propre par *ferre* : mais quand nous disons *porter envie* , *porter la parole* , *se porter bien ou mal* , &c , on ne se sert plus de *ferre* pour rendre ces façons de parler en latin : la langue latine a ses expressions particulières pour les exprimer ; *porter* ou *ferre* ne sont plus alors dans l'imagination de

celui qui parle latin : ainsi , quand on considère *porter* , tout seul & séparé des autres mots qui lui donnent un sens figuré , on manqueroit d'exaëtitude dans les Dictionnaires françois - latins , si l'on disoit d'abord simplement que *porter* se rend en latin par *ferre* , *invidère* , *alloqui* , *valère* , &c.

Pourquoi donc tombe-t-on dans la même faute dans les Dictionnaires latins-françois , quand il s'agit de traduire un mot latin ? Pourquoi joint-on à la signification propre d'un mot , quelqu'autre signification figurée qu'il n'a jamais tout seul en latin ? La figure n'est que dans notre françois , parce que nous nous servons d'une autre image , & par conséquent de mots tout différens ; par exemple :  
 \* *Mittere* signifie , dit-on , envoyer , retenir , arrêter , écrire , n'est-ce pas come si l'on disoit dans le Dictionnaire françois-latin , que *porter* se rend en latin par *ferre* , *invidère* , *alloqui* , *valère* ? Jamais *mittere* n'a eu la signification de *retenir* , *d'arrêter* , *d'écrire* dans l'imagination d'un home qui

\* Voyez le Dictionnaire latin-françois , imprimé sous le nom du R. P. Tachart , en 1727 , & quelques autres Dictionnaires nouveaux.

parloit latin. Quand Térence a dit : \* *lacrymas mitte*, & \*\* *missam iram faciet* ; *mittere* avoit toujours dans son esprit la signification d'*envoyer* : envoyez loin de vous vos larmes, votre colère, come on renvoye tout ce dont on veut se défaire. Que si en ces occasions nous disons plutôt, *retenez vos larmes*, *retenez votre colère*, c'est que pour exprimer ce sens, nous avons recours à une métaphore prise de l'action que l'on fait quand on retient un cheval avec le frein, ou quand on empêche qu'une chose ne tombe ou ne s'échape. Ainsi il faut toujours distinguer les deux sortes de traductions dont j'ai parlé ailleurs. Quand on ne traduit que pour faire entendre la pensée d'un auteur, on doit rendre, s'il est possible, figure par figure, sans s'atacher à traduire littéralement ; mais quand il s'agit de doner l'intelligence d'une langue, ce qui est le but des dictionnaires, on doit traduire littéralement, afin de faire entendre le sens figuré qui est en usage en cette langue à l'égard d'un certain mot ; autrement c'est

\* Adelp.  
Act. 3. sc. 2.  
v. 37.  
\*\* Hec.  
Act. 5. sc. 2.  
v. 14.

tout confondre : les Dictionnaires nous diront que *aqua* signifie le feu , de la même manière qu'ils nous disent que *mittere* veut dire *arrêter* , *retenir* ; car enfin les Latins crioient *aquas* , *aquas* , \* c'est-à dire , *afférte aquas* , quand le feu avoit pris à la maison , & nous crions alors *au feu* , c'est-à-dire , accourez au feu pour aider à l'éteindre. Ainsi quand il s'agit d'apprendre la langue d'un auteur , il faut d'abord doner à un mot sa signification propre , c'est-à-dire , celle qu'il avoit dans l'imagination de l'auteur qui s'en est servi , & ensuite on le traduit , si l'on veut , selon la traduction des pensées , c'est-à-dire , à la manière dont on rend le même fonds de pensée , selon l'usage d'une autre langue.

\* Territa vicina , Téia clamat aquas. Prop. L. 4. El. 9. v. 32. *ad extinguendum incendium* , inquit Beroaldus. Ibid.

*Mittere* ne signifie donc point en latin *retenir* , non plus que *péllere* , qui veut dire *chasser*. Si Térence a dit *lácrymas mitte* , Virgile a dit dans le même sens , *lácrymas dilécta pelle Créúfæ*. Chassez les larmes de Créüse , c'est-à-dire , les larmes que vous répandez pour l'amour de Créüse, cessez

En. 2. v. 785.

fez

sez de pleurer votre chère Créüse ; retenez les larmes que vous répandez pour l'amour d'elle , consolez-vous.

*Mittere* ne veut pas dire non plus en latin *écrire* : & quand on trouve *mittere epistolam alicui* , cela veut dire dans le latin , *envoyer une lettre à quelqu'un* , & nous disons plus ordinairement , *écrire une lettre à quelqu'un*. Je ne finirois point si je voulois rapporter ici un plus grand nombre d'exemples du peu d'exactitude de nos meilleurs Dictionnaires ; *merces* punition , *nox* la mort , *pulvis* le barreau , &c.

Je voudrois donc que nos Dictionnaires donassent d'abord à un mot latin la signification propre que ce mot avoit dans l'imagination des auteurs latins : qu'ensuite ils ajoutassent les divers sens figurés que les Latins donoient à ce mot. Mais quand il arrive qu'un mot joint à un autre , forme une expression figurée , un sens , une pensée que nous rendons en notre langue , par une image différente de celle qui étoit en



usage en latin ; alors je voudrois distinguer :

I. Si l'explication littéraire qu'on a déjà donnée du mot latin , suffit pour faire entendre à la lettre l'expression figurée , ou la pensée littéraire du latin ; en ce cas , je me contenterois de rendre la pensée à notre manière ; par exemple : *mittere* envoyer , *mitteram* , retenez votre colère , *mittere epistolam alicui* , écrire une lettre à quelqu'un.

*Provincia* , Province , de *pro* ou *procul* , & de *vincire* lier , obliger , ou selon d'autres , de *vincere* , vaincre : c'étoit le nom générique que les Romains donnoient aux pays dont ils s'étoient rendus maîtres hors de l'Italie. On dit dans le sens propre , *provinciam capere* , *suscipere* , prendre le gouvernement d'une province , en être fait gouverneur ; & on dit par métaphore , *provinciam suscipere* , être dans un emploi , dans une fonction , faire quelque entreprise. *Provinciam cepisti duram* , tu t'es chargé d'une mauvaise comission , d'un emploi difficile.

2. Mais lorsque la façon de parler latine est trop éloignée de la françoise, & que la lettre n'en peut pas être aisément entendue, les Dictionnaires devroient l'expliquer d'abord littéralement, & ensuite ajouter la phrase françoise qui répond à la latine; par exemple: *laterem crudum lavare*, laver une brique crue, c'est-à-dire, perdre son tems & sa peine, perdre son latin. Qui laverait une brique avant qu'elle fût cuite, ne ferait que de la boue, & perdrait la brique. On ne doit pas conclure de cet exemple, que jamais *lavare* ait signifié en latin perdre, ni *later* tems ou peine.

Au reste, il est évident que ces diverses significations qu'une langue donne à un même mot d'une autre langue, sont étrangères à ce mot dans la langue originale; ainsi elles ne sont point de mon sujet: je traite seulement ici des différens sens que l'on donne à un même mot dans une même langue, & non pas des différentes images dont on peut se servir en traduisant, pour exprimer le même fonds de pensée.

---

# DES TROPES.

## SECONDE PARTIE.

*Des Tropes en particulier.*

---

### I.

#### LA CATACHRESE,

*Abus, Extension, ou Imitation.*

**L**ES langues les plus riches n'ont point un assez grand nombre de mots pour exprimer chaque idée particulière, par un terme qui ne soit que le signe propre de cette idée; ainsi l'on est souvent obligé d'emprunter le mot propre de quelqu'autre idée, qui a le plus de rapport à celle qu'on veut exprimer; par exemple: l'usage ordinaire est de clouer des fers sous les piés des chevaux, ce qui s'apèle *ferrer un cheval*; que s'il arive qu'au lieu de fer on se serve d'argent, on dit alors que les chevaux *sont ferrés*

Κατάχρησις  
Abúsio.

d'argent, plutôt que d'inventer un nouveau mot qui ne seroit pas entendu : on ferre aussi d'argent une cassette, &c. alors *ferrer* signifie par extension, garnir d'argent au lieu de fer. On dit de même *aler à cheval sur un bâton*, c'est-à-dire, se mettre sur un bâton de la même manière qu'on se place à cheval.

Lúdere par impar ; equitäre in arúndine longá.

Hor. 2. sat.  
3. v. 24.

Dans les ports de mer on dit *bâtir un vaisseau*, quoique le mot de *bâtir* ne se dise proprement que des maisons ou autres édifices : Virgile s'est servi d'*ædificäre*, bâtir, en parlant du cheval de Troie ; & Cicéron a dit, *ædificäre classem*, bâtir une flote.

Æn. 2. v. 16.

Cic. pro lege Maniliã.  
n. 4.

Dieu dit à Moïse, *je ferai pleuvoir pour vous des pains du Ciel*, & ces pains c'étoit la mâne : Moïse en la montrant dit aux Juifs, *voilà le pain que Dieu vous a donné pour vivre*. Ainsi la mâne fut apelée *pain* par extension.

Exod. ch.  
xvi. v. 4. &  
5.

*Parricida*. parricide, se dit en latin & en françois, non seulement de celui qui tue son père, ce qui est le premier usage de ce mot ; mais il se

dit encore par extension de celui qui fait mourir sa mère, ou quelqu'un de ses parens, ou enfin quelque personne sacrée.

Ainsi la Catachrèse est un écart que certains mots font de leur première signification, pour en prendre un autre qui y a quelque rapport, & c'est aussi ce qu'on apèle *extension*: par exemple; *feuille* se dit par extension ou imitation des choses qui sont plates & minces, come les feuilles des plantes; on dit *une feuille de papier*, *une feuille de fer blanc*, *une feuille d'or*, *une feuille d'étain*, qu'on met derrière les miroirs: *une feuille de carton*; *le talc se lève par feuilles*; *les feuilles d'un paravent*, &c.

La langue, qui est le principal organe de la parole, a donné son nom par métonymie & par extension au mot générique dont on se sert pour marquer les idiomes, le langage des différentes nations: *langue latine*, *langue françoise*.

*Glace*; dans le sens propre, c'est de l'eau gelée: ce mot signifie ensuite par imitation, par extension,

un verre poli , une glace de miroir ,  
une glace de carosse.

*Glace* signifie encore une sorte de composition de sucre & de blanc d'œuf , que l'on coule sur les biscuits , ou que l'on met sur les fruits confits.

Enfin , *glace* se dit encore au pluriel , d'une sorte de liqueur congelée.

Il y a même des mots qui ont perdu leur première signification , & n'ont retenu que celle qu'ils ont eue par extension : *florir* , *florissant* , se disoient autrefois des arbres & des plantes qui sont en fleurs ; aujourd'hui on dit plus ordinairement *fleurir* au propre , & *florir* au figuré : si ce n'est à l'infinitif , c'est au moins dans les autres modes de ce verbe ; alors il signifie être en crédit , en honneur , en réputation : *Petrarque florissoit* vers le milieu du XIV. siècle : *une armée florissante* , *un empire florissant*. » La langue grèque , dit Madame Dacier , se maintint encore » assez *florissante* jusqu'à la prise de » Constantinople , en 1453.



*Prince*, en latin *princeps*, signifioit seulement autrefois, premier, principal; mais aujourd'hui en françois il signifie, un souverain, ou une personne de maison souveraine.

Le mot *Imperátor*, Empereur, ne fut d'abord qu'un titre d'honneur que les soldats donoient dans le camp à leur Général, quand il s'étoit distingué par quelque expédition mémorable: on n'avoit ataché à ce mot aucune idée de souveraineté, du tems même de Jules César, qui avoit bien la réalité de souverain, mais qui gouvernoit sous la forme de l'ancienne République. Ce mot perdit son ancienne signification vers la fin du règne d'Auguste, ou peut-être même plus tard.

Le mot latin *succurrere*, que nous traduisons par *secourir*, veut dire proprement *courir sous* ou *sur*. Cicéron s'en est servi plusieurs fois en ce sens; *succurram atque subibo. Quidquid \* succurrit libet scribere*, & Sénèque dit, *obvios, si nomen non succurrit, Dominos salutamus*; » lorsque nous ren-

» controns quelqu'un, & que son nom

\* Cic. ad Art.  
L. 14. Epist.  
1. sub. finem.  
Senec. Ep.  
111.



» ne nous vient pas dans l'esprit ,  
 » nous l'apelons Monsieur. « Cepen-  
 dant come il faut souvent se hâter &  
 courir pour venir au secours de quel-  
 qu'un , on a doné insensiblement à  
 ce mot par extension , le sens d'*aider*  
 ou *secourir*.

Pétere , selon Perifonius , vient du  
 grec *peto* & *petomai* , dont le premier  
 signifie *tomber* , & l'autre *voler* ; en-  
 sorte que ces verbes marquent une  
 action qui se fait avec éfort & mou-  
 vement vers quelque objet ; ainsi :

1. Le premier sens de *pétere* , c'est  
*aler vers* , *se porter avec ardeur* vers un  
 objet ; ensuite on done à ce mot par  
 extension plusieurs autres sens , qui  
 sont une suite du premier.

2. Il signifie *souhaiter d'avoir* , *br-*  
*guer* , *demande* ; *pétere consulatum* ,  
*briguer le consulat* ; *pétere núptias ali-*  
*cújus* , *rechercher une personne en ma-*  
*riage*.

3. *Aler prendre* ; unde mihi petam  
 cibum.

4. *Aler vers quelqu'un* ; & en con-  
 séquence *le fraper* , *l'ataquer*. Virgile  
 a dit : malo me Galatéea petit , &

πέτω πέτομαι  
 Periz. in  
 Sanct. min.  
 lib. 4. c. 4. no  
 46o

Ter. Heaut  
 5. 2. 25o

Ecl. 3. v. 64o

Eleg. de  
puce. v. 2.

Ovide, à *pópulo faxis prætereunte pe-  
tor.*

5. Enfin *pétere* veut dire par ex-  
tension, *aler en quelque lieu*, enforte  
que ce lieu soit l'objet de nos de-  
demandes & de nos mouvemens.  
Les compagnons d'Enée, après leur  
naufnage, demandent à Didon qu'il  
leur soit permis de se mètré en état  
d'aler en Italie, dans le Latium,  
ou du moins d'aler trouver le Roi  
Acesté.

Virg. Æn.  
3. v. 558.

— *Itáliam læti Latiumque petámus.*

.....  
At freta Sicániæ saltem sedesque parátas,  
Unde huc advécti, regémque petámus  
Acéstén.

La réponse de Didon est digne de  
remarque :

Seu vós Hespériam magnam Saturniáque  
arva,

Sive Erycis fines, regémque optátis Acéstén.

où vous voyez qu'*optátis* explique *pe-  
támus*.

Virg. Æn.  
3. v. 555.

*Advértere* signifie *tourner vers* : *ad-  
vértere agmen urbi*, tourner son ar-

mée vers la ville; *navem advértere*, tourner son vaisseau vers quelque endroit, y aborder: ensuite on l'a dit par métaphore de l'esprit; *advértere ánimum*, *advértere mentem*; tourner l'esprit vers quelque objet, faire attention, faire réflexion, considérer: on a même fait un mot composé de *ánimium* & d'*advértere*; *anim-advértere*, considérer, remarquer, examiner.

Mais parce qu'on tourne son esprit, son sentiment, vers ceux qui nous ont ofensés, & qu'on veut punir; on a doné ensuite par extension le sens de punir à *animadvértere*; *verbéribus animadvertébant in cives*; \* ils tournoient leur ressentiment, leur colère, avec des verges contre les citoyens, c'est-à-dire, qu'ils condamnoient au fouet les citoyens. Remarquez qu'*ánimus* se prend alors dans le sens de colère. \* *Animus*, dit Faber, se prend souvent pour cette partie de l'ame, *quæ ímpetus habet & motus*.

\* Saluste  
Catil. 51.

\* Basil. Fab.  
Thes. v.  
*ánimus*.

*Ira furor brevis est; ánimium rege, qui nisi paret*

Hor. lib. 1.  
Epist. 2, v.  
62.

Imperat; hunc frenis, hunc tu compésce  
caténâ.

Ces fortes d'extensions doivent être autorisées par l'usage d'une langue, & ne sont pas toujours réciproques dans une autre langue; c'est-à-dire, que le mot françois ou allemand, qui répond au mot latin, selon le sens propre, ne se prend pas toujours en françois ou en allemand dans le même sens figuré que l'on donne au mot latin: *demandar* répond à *pétere*; cependant nous ne disons point *demandar* pour *ataquer*, ni pour *aler à*.

*Oppidò* dans son origine est le datif d'*óppidum*, ville; *óppido* pour *la ville*, au datif. Les laboureurs en s'entretenant ensemble, dit Festus, se demandoient l'un à l'autre, avez-vous fait bone récolte? *S pè respondebátur, quantùm vel ópido satis esset*, j'en aurois pour nourir toute la ville; & de là est venu qu'on a dit *óppido* adverbialement, pour beaucoup; *hinc in consuetudinem venit ut dicerétur, oppido pro valdè, multùm. Festus. v. Oppido.*

*Dont* vient de *undè*, ou plutôt de *de undè*, come nous difons *delà*, *dedans*. *Aliquid dederis undè utatur*, donnez-lui un peu d'argent dont il puiffe vivre en le metant à profit: ce mot ne se prend plus aujourd'hui dans fa signification primitive; on ne dit pas la ville *dont je viens*, mais *d'où je viens*.

Terence  
Adelph Act.  
5. sc. 9. v. 243

*Propinâre*; boire à la fanté de quelqu'un, est un mot purement grec, qui veut dire à la lettre *boire le premier*. Quand les anciens vouloient exciter quelqu'un à boire, & faire à peu près à son égard ce que nous ape-lons *boire à la fanté*; ils prenoient une coupe pleine de vin, ils en buvoient un peu les premiers, & ensuite ils présentoient la coupe à celui qu'ils vouloient exciter à boire. \* Cet

\* *Hic Regina gravem gemmis auróque propóscit,*

*Implevítque mero páteram.....*  
— & *in mensa láticum libávit honórem;*  
*Primáque libáto summo tenuis áttigit ore:*  
*Tum Bítix dedit incrépitans; ille ímpiger*  
*hausit*

*Spumántem páteram; & pleno se próluit auró.*  
Æn. I. 732.

usage s'est conservé en Flandre, en Hollande, & dans le Nord : on fait l'essai, c'est-à-dire, qu'avant que de vous présenter le vase, on en boit un peu, pour vous marquer que vous pouvez en boire sans rien craindre. De là, par extension, par imitation, on s'est servi de *propinâre* pour *livrer quelqu'un, le trahir pour faire plaisir à un autre ; le livrer, le donner* come on donne la coupe à boire après avoir fait l'essai. *Je vous le livre*, dit Térence, en se servant par extension du mot *propino*, *moquez-vous de lui tant qu'il vous plaira*, hunc vobis deridendum propino.

Ter. Eun.  
Act. 5. scène  
dern.

Nous avons vu dans la cinquième partie de cette Grammaire, que la préposition suppléoit aux rapports qu'on ne sauroit marquer par les terminaisons des mots ; qu'elle marquoit un rapport général ou une circonstance générale, qui étoit ensuite déterminée par le mot qui suit la préposition.

Or, ces rapports ou circonstances générales sont presque infinies ; & le nombre des prépositions est extrê-

mement borné ; mais pour suplée à celles qui manquent , on donne divers usages à la même préposition.

Chaque préposition a sa première signification , elle a sa destination principale , son premier sens propre ; & ensuite par extension , par imitation , par abus , en un mot par catachrèse , on la fait servir à marquer d'autres rapports qui ont quelque analogie avec la destination principale de la préposition , & qui sont suffisamment indiqués par le sens du mot qui est lié à cette préposition ; par exemple :

La préposition *in* est une préposition de lieu , c'est-à-dire , que son premier usage est de marquer la circonstance générale d'être dans un lieu. *César fut tué dans le sénat , entrer dans une maison , ferrer dans une cassette.*

Ensuite on considère par métaphore les différentes situations de l'esprit & du corps , les différents états de la fortune , en un mot les différentes manières d'être , come autant de lieux où l'homme peut se trouver ; &



alors on dit par extension , être dans la joie , dans la crainte , dans le dessein , dans la bene ou dans la mauvaise fortune , dans une parfaite santé , dans le désordre , dans l'épée , dans la robe , dans le doute , &c.

On se sert aussi de cette préposition pour marquer le tems : c'est encore par extension , par imitation ; on considère le tems come un lieu , *nolo me in tempore hoc videat senex* , c'est le dernier vers du quatrième acte de l'Andrienne de Térence.

*Ubi* & *ibi* sont des adverbes de lieu ; on les fait servir aussi par imitation pour marquer le tems , *hæc ubi dicta* , après que ces mots furent dits , après ces paroles. *Non tu ibi natum ? (objurgasti)* n'alâtes-vous pas sur le champ gronder votre fils ? ne lui dites vous rien alors ?

On peut faire de pareilles observations sur les autres prépositions , & sur un grand nombre d'autres mots.

» La préposition *après* , dit M.  
 » l'Abé de Dangeau , \* marque pre-  
 » mièrement postériorité de lieu en-  
 » tre des personnes ou des choses :

Ving. Æn. 1.  
 v. 85. Téren-  
 ce , And  
 Act. 1 sc. 1.  
 v. 122.

\* Feuille vo-  
 lante sur la  
 préposition  
*après*.

» marcher après quelqu'un ; le valet court  
 » après son maître ; les Conseillers sont  
 » assis après les Présidens.

Ensuite, considérant les honeurs, les richesses, &c. come des étres réels, on a dit par imitation, *courir après les honeurs, soupirer après sa liberté.*

» Après, marque aussi postériorité  
 » de tems, par une espèce d'extension de la quantité de lieu à celle du tems. *Pierre est arrivé après Jaques.*  
 » Quand un home marche après un autre, il arive ordinairement plus tard ; *après demain, après dîné, &c.*

» *Ce Tableau est fait d'après le Titien. Ce paysage est fait d'après nature :* ces façons de parler ont rapport à la postériorité de tems. Le Titien avoit fait le tableau avant que le peintre le copiât ; la nature avoit formé le paysage avant que le peintre le représentât.

C'est ainsi que les prépositions latines à & *sub* marquent aussi le tems, come je l'ai fait voir en parlant des prépositions.

« Il me semble, dit M. l'Abé de

» Dangeau , qu'il seroit fort utile de  
 » faire voir coment on est venu à do-  
 » ner tous ces divers usages à un mê-  
 » me mot ; ce qui est comun à la plû-  
 » part des langues.

Le mot d'*heures* ὥρæ , n'a signifié d'abord que le tems ; ensuite par extension il a signifié les quatre saisons de l'année. Lorsqu'Homère dit que depuis le commencement des tems les heures veillent à la garde du haut Olympe , & que le soin des portes du ciel leur est confié ; Madame Dacier remarque qu'Homère apèle les heures ce que nous apelons les saisons.

Iliad. L. V.  
 Trad. pag.  
 224.

Rem. p.  
 278.

Herod. L. 2.

Pline , L.  
 7. c. 60.

Hérodote dit que les Grecs ont pris des Babyloniens l'usage de diviser le jour en douze parties. Les Romains prirent ensuite cet usage des Grecs , il ne fut introduit chez les Romains qu'après la première guerre punique : ce fut vers ce tems là que par une autre extension l'on donna le nom d'*heures* aux douze parties du jour , & aux douze parties de la nuit ; celles-ci étoient divisées en quatre veilles , dont chacune comprenoit trois heures.

Dans le langage de l'Eglise, les jours de la semaine qui suivent le dimanche, sont apelés *féries* par extension.

Il y avoit parmi les anciens des fêtes & des *féries*: les fêtes étoient des jours solempnels où l'on faisoit des jeux & des sacrifices avec pompe; les *féries* étoient seulement des jours de repos où l'on s'abstenoit du travail. Festus prétend que ce mot vient à *feriendis victimis*.

L'année chrétienne començoit autrefois au jour de Pâques; ce qui étoit fondé sur ce passage de S. Paul: *Quomodo Christus resurrexit à mortuis, ita & nos in novitate vitæ ambulémus.*

Rom. c. 6;

V. 4.

L'Empereur Constantin ordona que l'on s'abstiendroit de toute œuvre servile pendant la quinzaine de Pâques, & que ces quinze jours seroient *féries*: cela fut exécuté du moins pour la première semaine; ainsi tous les jours de cette première semaine furent *féries*. Le lendemain du dimanche d'après Pâques fut la seconde *férie*, ainsi des autres. L'on donna ensuite par extension, par

imitation, le nom de *férie seconde*; *troisième*, *quatrième*, &c. aux autres jours des semaines suivantes, pour éviter de leur donner les noms profanes des Dieux des payens.

C'est ainsi que chez les Juifs le nom de *sabat* (*sabatium*) qui signifie *repos*, fut donné au septième jour de la semaine, en mémoire de ce qu'en ce jour Dieu se reposa, pour ainsi dire, en cessant de créer de nouveaux êtres; ensuite par extension on donna le même nom à tous les jours de la semaine, en ajoutant *premier*, *second*, *troisième*, &c. *prima*, *secunda*, &c. *sabbatorum*. *Sabatium* se dit aussi de la semaine. On donna encore ce nom à chaque septième année, qu'on apela *année sabatique*, & enfin à l'année qui arrivoit après sept fois sept ans, c'étoit le jubilé des Juifs; tems de rémission, de restitution, où chaque particulier rentroit dans ses anciens héritages aliénés, & où les esclaves devenoient libres.

Notre verbe *aler*, signifie dans le sens propre; *se transporter d'un lieu*

à un autre ; mais ensuite dans combien de sens figurés n'est-il pas employé par extension ! Tout mouvement qui aboutit à quelque fin ; toute manière de procéder , de se conduire , d'atteindre à quelque but ; enfin tout ce qui peut être comparé à des voyageurs qui vont ensemble , s'exprime par le verbe *aler* ; *je vais* , ou *je vas* ; *aler à ses fins* , *aler droit au but* : *il ira loin* , c'est-à-dire , il fera de grands progrès , *aler étudier* , *aler lire* , &c.

*Devoir* , veut dire dans le sens propre , être obligé par les loix à payer ou à faire quelque chose : on le dit ensuite par extension de tout ce qu'on doit faire par bienfaisance , par politesse , nous devons apprendre ce que nous devons aux autres , & ce que les autres nous doivent.

*Devoir* se dit encore par extension de ce qui arrivera , come si c'étoit une dette qui dût être payée : *je dois sortir* : *instruisez-vous de ce que vous êtes* , *de ce que vous n'êtes pas* , & *de ce que vous devez être* , c'est à-dire , de ce que vous serez , de ce à quoi vous êtes destiné.



*Cæsar præmi-  
fit equitatum  
omnem, quem  
ex omni pro-  
vinciâ coac-  
tum habebat.*

Cæsar de  
bello Galli-  
co. L. 1.

*Vectigalia  
parvo pretio  
redempta ha-  
bère.*

Idem ibid.  
Nostram ado-  
lescèntiam  
habent despi-  
cátam. Ter.  
Eun. Act. 2.  
sc. 3. v. 92.

Notre verbe auxiliaire *avoir*, que nous avons pris des Italiens, vient dans son origine du verbe *habère*, avoir, posséder. César a dit qu'il envoya au devant toute la cavalerie qu'il avoit assemblée de toute la province, *quem coactum habebat*. Il dit encore dans le même sens, *avoir les fermes tenues à bon marché*, c'est-à-dire, *avoir pris les fermes à bon marché*, les tenir à bas prix. Dans la suite on s'est écarté de cette signification propre d'*avoir*, & on a joint ce verbe par métaphore & par abus, à un supin, à un participe ou adjectif; ce sont des termes abstraits dont on parle come de choses réelles: *amâvi*, j'ai aimé, *hábeo amatum*; aimé est alors un supin, un nom qui marque le sentiment que le verbe signifie; je possède le sentiment d'aimer, come un autre possède sa montre. On est si fort acoutumé à ces façons de parler, qu'on ne fait plus attention à l'ancienne signification propre d'*avoir*; on lui en done une autre qui ne signifie *avoir* que par figure, & qui



marque en deux mots le même sens que les Latins exprimoient en un seul mot. Nos Grammairiens qui ont toujours rapporté notre Grammaire à la Grammaire latine, disent qu'alors *avoir* est un verbe auxiliaire, parce qu'il aide le supin ou le participe du verbe à marquer le même tems que le verbe latin signifie en un seul mot.

*Etre, avoir, faire*, sont les idées les plus simples, les plus communes, & les plus intéressantes pour l'homme: or les hommes parlent toujours de tout par comparaison à eux-mêmes; de là vient que ces mots ont été le plus détournés à des usages différens: *être assis, être aimé, &c. avoir de l'argent, avoir peur, avoir honte, avoir quelque chose faite, & en moins de mots avoir fait.*

De plus, les hommes réalisent leurs abstractions; ils en parlent par imitation, come ils parlent des objets réels: ainsi ils se sont servis du mot *avoir* en parlant de choses inanimées & de choses abstraites. On dit *cette ville a deux lieues de tour, cet ouvrage*

*a des défauts ; les passions ont leur usage ; il a de l'esprit , il a de la vertu : & ensuite par imitation & par abus , il a aimé , il a lu , &c.*

Remarquez en passant que le verbe *a* est alors au présent , & que la signification du prétérit n'est que dans le supin ou participe.

On a fait aussi du mot *il* un terme abstrait , qui représente une idée générale , l'être en général ; il y a des homes qui disent , *illud quod est , ibi habet homines qui dicunt* : dans la bone latinité on prend un autre tour , come nous l'avons remarqué ailleurs.

Notre *il* dans ces façons de parler , répond au *res* des Latins : *Propius metum res fuerat* , la chose avoit été proche de la crainte : c'est-à-dire , il y avoit eu sujet de craindre. *Res ita se habet* , il est ainsi. *Res tua agitur* : il s'agit de vos intérêts , &c.

Ce n'est pas seulement la propriété d'*avoir* , qu'on a attribuée à des êtres inanimés & à des idées abstraites , on leur a aussi attribué celle de

*de vouloir* : on dit *cela veut dire*, au lieu de *cela signifie* ; un tel verbe *veut un tel cas* ; ce bois *ne veut pas brûler* ; cette clé *ne veut pas tourner*, &c. Ces façons de parler figurées sont si ordinaires, qu'on ne s'aperçoit pas même de la figure.

La signification des mots ne leur a pas été donnée dans une assemblée générale de chaque peuple, dont le résultat ait été signifiée à chaque particulier qui est venu dans le monde ; cela s'est fait insensiblement & par l'éducation : les enfans ont lié la signification des mots aux idées que l'usage leur a fait conoître que ces mots signifioient.

1. A mesure qu'on nous a donné du pain, & qu'on nous a prononcé le mot de *pain* ; d'un côté le pain a gravé par les yeux son image dans notre cerveau, & en a excité l'idée : d'un autre côté, le son du mot *pain* a fait aussi son impression par les oreilles, de sorte que ces deux idées accessoires, c'est à dire, excitées en nous en même tems, ne sauroient se réveiller séparément, sans que l'une excite l'autre.

2. Mais parce que la conoissance des autres mots qui signifient des abstractions ou des opérations de l'esprit , ne nous a pas été donnée d'une manière aussi sensible ; que d'ailleurs la vie des homes est courte , & qu'ils sont plus ocupés de leurs betoins & de leur bien être , que de cultiver leur esprit , & de perfectioner leur langage ; come il y a tant de variété & d'inconstance dans leur situation , dans leur état , dans leur imagination , dans les différentes relations qu'ils ont les uns avec les autres ; que par la difficulté que les homes trouvent à prendre les idées précises de ceux qui parlent , ils retranchent ou ajoutent presque toujours à ce qu'on leur dit ; que d'ailleurs la mémoire n'est ni assez fidèle , ni assez scrupuleuse pour retenir & rendre exactement les memes mots & les memes sons , & que les organes de la parole n'ont pas dans tous les homes une conformation assez uniforme pour exprimer les sons précisément de la meme manière ; enfin come les langues ne sont point assez

fécondes pour fournir à chaque idée un mot précis qui y réponde: de tout cela il est arivé que les enfans se sont insensiblement écartés de la manière de parler de leurs pères, come ils se sont écartés de leur manière de vivre & de s'habiller; ils ont lié au même mot des idées diférentes & éloignées, ils ont doné à ce même mot des significations empruntées, & y ont ataché un tour ditérent d'imagination: ainsi les mots n'ont pu garder long tems une simplicité qui les restreignit à un seul usage; c'est ce qui a causé plusieurs irrégularités aparentes dans la Grammaire & dans le régime des mots; on n'en peut rendre raison que par la conoissance de leur première origine, & de l'écart, pour ainsi dire, qu'un mot a fait de sa première signification & de son premier usage: ainsi cette figure mérite une attention particulière, elle règne en quelque sorte sur toutes les autres figures.

Avant que de finir cet article, je crois qu'il n'est pas inutile d'observer que la catachrèse n'est pas tou-

jours de la même espèce.

I. il y a la catachrèse qui se fait lorsqu'on donne à un mot une signification éloignée, qui n'est qu'une suite de la signification primitive: c'est ainsi que *succurrere* signifie aider, secourir: *Pétere*, attaquer: *Animadvértere*, punir: ce qui peut souvent être rapporté à la métalepse, dont nous parlerons dans la suite.

II. La seconde espèce de catachrèse n'est proprement qu'une sorte de métaphore, c'est lorsqu'il y a imitation & comparaison, come quand on dit *ferrer d'argent*, *feuille de papier*, &c.

## I I.

## LA MÉTONYMIE.

Μετωνυμία.  
Changement  
de nom de  
μετά, qui  
dan. la com-  
position mar-  
que change-  
ment, & de  
ὄνομα, nom.

**L**E mot de *Métonymie* signifie transposition, ou changement de nom, un nom pour un autre.

En ce sens cette figure comprend tous les autres tropes; car dans tous

les tropes, un mot n'étant pas pris dans le sens qui lui est propre, il réveille une idée qui pouroit être exprimée par un autre mot. Nous remarquerons dans la suite ce qui distingue proprement la métonymie des autres tropes.

Les maîtres de l'art restraignent la métonymie aux usages suivans.

I. LA CAUSE POUR L'ÉFET; par exemple : vivre de son travail, c'est à dire, vivre de ce qu'on gagne en travaillant.

Les Païens regardoient Cérès comme la Déesse qui avoit fait sortir le blé de la terre, & qui avoit appris aux homes la manière d'en faire du pain : ils croyoient que Bacchus étoit le Dieu qui avoit trouvé l'usage du vin ; ainsi ils donoient au blé le nom de Cérès, & au vin le nom de Bacchus ; on en trouve un grand nombre d'exemples dans les Poëtes : Virgile a dit, *un vieux Bacchus*, pour dire du vin vieux. *Impléntur veteris Bacchi*. Madame des Houlières a fait une balade dont le refrain est,

L'amour languit sans Bacchus & Cérès.



78 LA MÉTONYMIE:

Ter. Eun.  
Act. 4. sc. 5.

C'est la traduction de ce passage de Térence, *sine Cérere & Libero friget Venus*. C'est à-dire, qu'on ne songe guère à faire l'amour quand on n'a pas de quoi vivre. Virgile a dit :

Æn. I. v.  
381.

Tum Cérerem corrúptam úndis cerealiáque  
arma

Expédiunt fessi rerum.

Scarron, dans sa traduction burlesque, se sert d'abord de la même figure ; mais voyant bien que cette façon de parler ne feroit point entendue en notre langue, il en ajoute l'explication :

Scarron,  
Virgile tra-  
vesti. L. I.

Lors fut des vaisseaux descendue  
Toute la Cérés corompue ;  
En langage un peu plus humain ;  
C'est ce de quoi l'on fait du pain.

Ovide a dit, qu'une lampe prête à s'éteindre se ralume quand on y verse Pallas, \* c'est-à dire, de l'huile : ce fut Pallas, selon la fable, qui la pre-

\* Cujus ab allóquiis ánima hæc moribúnda re-  
vixit,

Ut vigil infusâ Pállade flamma solet. Ovid:  
Trist. L. IV. El. 5. v. 4.

mière fit sortir l'olivier de la terre , & enseigna aux homes l'art de faire de l'huile ; ainsi Pallas se prend pour l'huile , come Bacchus pour le vin.

On raporte à la même espèce de figure les façons de parler , où le nom des Dieux du Paganisme se prend pour la chose à quoi ils présidoient , quoiqu'ils n'en fussent pas les inventeurs. Jupiter se prend pour l'air , Vulcain pour le feu : ainsi pour dire , où vas-tu avec ta lanterne ? Plaute a dit , *Quo ámbulas tu , qui Vulcánum in cornu conclusum geris ?* Où vas-tu toi qui portes Vulcain enfermé dans une corne ? Et Virgile , *furit Vulcánus* ; & encore au premier livre des Géorgiques , voulant parler du vin cuit ou du résiné que fait une ménagère de la campagne , il dit qu'elle se sert de Vulcain pour dissiper l'humidité du vin doux.

Plaut.  
Amph. Act.  
1. sc. 1. v.  
185.

Æn. 5. v. 662.

Aut dulcis musti Vulcàno décoquit humórem.

Georg. 1. v.  
295.

Neptune se prend pour la mer ;  
Div

Mars le Dieu de la guerre se prend souvent pour la guerre même, ou pour la fortune de la guerre, pour l'évènement des combats, l'ardeur, l'avantage des combatans. Les historiens disent souvent qu'on a combattu avec un Mars égal, *æquo Marte pugnatum est*, c'est-à-dire, avec un avantage égal; *ancipiti Marte*, avec un succès douteux: *vario Marte*, quand l'avantage est tantôt d'un côté, & tantôt de l'autre.

C'est encore prendre la cause pour l'effet, que de dire d'un Général ce qui, à la lettre, ne doit être entendu que de son armée; il en est de même lorsqu'on donne le nom de l'auteur à ses ouvrages: il a lu Cicéron, Horace, Virgile; c'est-à-dire, les ouvrages de Cicéron, &c.

Jésus-Christ lui-même s'est servi de la métonymie en ce sens, lorsqu'il a dit, parlant des Juifs: ils ont Moïse & les Prophètes, c'est-à-dire, ils ont les livres de Moïse & ceux des Prophètes.

LUC. C. XVI.  
v. 29.

On donne souvent le nom de l'ouvrier à l'ouvrage; on dit d'un drap

que c'est un *Van-Robais*, un *Roufseau*, un *Pagnon*, c'est à-dire, un drap de la manufacture de Van-Robais, ou de celle de Roufseau, &c. C'est ainsi qu'on donne le nom du peintre au tableau: on dit j'ai vu un beau *Rembrant*, pour dire un beau tableau fait par le Rembrant. On dit d'un curieux en estampes, qu'il a un grand nombre de *Callots*, c'est-à-dire, un grand nombre d'estampes gravées par Callot.

On trouve souvent dans l'Écriture Sainte *Jacob*, *Israël*, *Juda*, qui sont des noms de Patriarches, pris dans un sens étendu pour marquer tout le Peuple Juif. M. Fléchier, parlant du sage & vaillant Machabée, auquel il compare M. de Turène, a dit » cet home qui réjouit » soit *Jacob* par ses vertus & par ses » exploits. « *Jacob*, c'est-à-dire, le Peuple Juif.

Oraison funèbre de M. de Turène.

Au lieu du nom de l'effet, on se sert souvent du nom de la cause instrumentale qui sert à le produire: ainsi pour dire que quelqu'un écrit bien, c'est-à-dire, qu'il forme bien

les caractères de l'écriture, on dit qu'il a une belle main.

La plume est aussi une cause instrumentale de l'écriture, & par conséquent de la composition; ainsi plume se dit par métonymie, de la manière de former les caractères de l'écriture, & de la manière de composer.

Plume se prend aussi pour l'auteur même, c'est une bone plume, c'est-à-dire, c'est un auteur qui écrit bien: c'est une de nos meilleures plumes, c'est-à-dire, un de nos meilleurs auteurs.

Style, signifie aussi par figure la manière d'exprimer les pensées.

Les anciens avoient deux manières de former les caractères de l'écriture; l'une étoit *pingendo*, en peignant les lettres, ou sur des feuilles d'arbres, ou sur des peaux préparées, ou sur la petite membrane intérieure de l'écorce de certains arbres; cette membrane s'appèle en latin *liber*, d'où vient *livre*; ou sur de petites tablettes faites de l'arbrisseau *papyrus*, ou sur de la toile, &c. Ils

écrivirent alors avec de petits roseaux, & dans la suite ils se servirent aussi de plumes come nous.

L'autre manière d'écrire des anciens, étoit *incidendo*, en gravant les lettres sur des lames de plomb ou de cuivre; ou bien sur des tablètes de bois, enduites de cire. Or pour graver les lettres sur ces lames, ou sur ces tablètes, ils se servoient d'un poinçon, qui étoit pointu par un bout, & aplati par l'autre: la pointe servoit à graver, & l'extrémité aplatie servoit à éfacer; & c'est pour cela qu'Horace a dit *stylum vertere*, tourner le style, pour dire, éfacer, corriger, retoucher à un ouvrage. Ce poinçon s'apeloit *Stylus*, \* *Style*, tel est le sens propre de ce mot; dans le sens figuré, il signifie la manière d'exprimer les pensées. C'est en ce sens que l'on dit, le style sublime, le style simple, le style médiocre, le style soutenu, le style grave, le style comique, le style poétique, le style de la conversation, &c.

Outre toutes ces manières différentes d'exprimer les pensées, ma-

Lib. 1. sat.  
X. V. 72.

\* De στυλος  
Columna,  
columella,  
petite colonne.

nières qui doivent convenir aux sujets dont on parle, & que pour cela on apèle style de convenance ; il y a encore le style personel : c'est la manière particulière dont chacun exprime ses pensées. On dit d'un auteur que son style est clair & facile, ou au contraire, que son style est obscur, embarrassé, &c. on reconnoît un auteur à son style, c'est à dire, à sa manière d'écrire, come on reconnoît un home à sa voix, à ses gestes, & à sa démarche.

*Style* se prend encore pour les différentes manières de faire les procédures selon les différents usages établis en chaque juridiction : le style du Palais, le style du Conseil, le style des Notaires, &c. Ce mot a encore plusieurs autres usages qui viennent par extension de ceux dont nous venons de parler.

*Pinceau*, outre son sens propre ; se dit aussi quelquefois par métonymie, come *plume* & *style* : on dit d'un habile peintre, que c'est un savant *pinceau*

Voici encore quelques exemples



tirés de l'Écriture Sainte, où la cause est prise pour l'effet. Si \* *peccáverit ánima, portábit iniquitátem suam*, elle portera son iniquité, c'est à dire, la peine de son iniquité. *Iram Dómini portábo quóniam peccávi*, où vous voyez que par la colère du Seigneur, il faut entendre la peine qui est une suite de la colère. *Non morabitur opus mercenárii tui apud te usque manè*, opus, l'ouvrage, c'est à dire, le salaire, la récompense qui est due à l'ouvrier à cause de son travail. Tobie a dit la même chose à son fils tout simplement: *Quicumque tibi ali- quid operátus fuerit, statim ei mercedem restitue, & merces mercenárii tui apud te omninò non remáneat*. Le Prophète Osée dit, que les Prêtres mangeront les péchés du peuple, *peccáta pópuli mei cómedent*, c'est à dire, les victimes ofertes pour les péchés.

\* Levit. 6.  
V. v. 1.

Mich. c. VII.  
v. 9.

Levit. 6.  
XIX. v. 13.

Tob. c. IV.  
v. 15.

Osée, c. IV.  
v. 8.

II. L'ÉFET POUR LA CAUSE: come lorsqu'Ovide dit que le mont Pélion n'a point d'ombres, *nec habet Pélion ombras*; c'est à dire, qu'il n'a point d'arbres, qui sont la cause de l'ombre; l'ombre, qui est l'effet des

Metam. LI  
XII. v. 513.

arbres, est prise ici pour les arbres mêmes.

Dans la Genèse, il est dit de Rebecca, que deux nations étoient en elle; \* c'est à-dire, Esaü & Jacob, les pères de deux nations; Jacob des Juifs, Esaü des Iduméens.

Les Poëtes disent *la pâle mort*, *les pâles maladies*, la mort & les maladies rendent pâle. *Pallidámque Pyrénéen*, la pâle fontaine de Pyrène: c'étoit une fontaine consacrée aux Muses. L'aplication à la poësie rend pâle, come toute autre aplication violente. Par la même raison Virgile a dit la triste vieillesse.

Æn. L. VI. Pallentes hábitant morbi trístisque Senectus;

v. 275.

Lib. I. Od. Et Horace, *Pállida mors*. La mort, la maladie, & les fontaines consacrées aux Muses ne sont point pâles; mais elles produisent la pâleur: ainsi on donne à la cause une épithète qui ne convient qu'à l'effet.

### III. LE CONTENANT POUR LE

\* *Dux gentes sunt in útero tuo, & duo populi ex ventre tuo dividéntur.* Gen. c. xxv. v. 23.

CONTENU : come quand on dit ,  
*il aime la bouteille* , c'est-à-dire , *il*  
*aime le vin*. Virgile dit que Didon  
 ayant présenté à Bitias une coupe  
 d'or pleine de vin , Bitias la prit &  
*se lava* , *s'arosa de cet or plein* ; c'est à-  
 dire , de la liqueur contenue dans  
 cette coupe d'or.

..... ille impiger hausit Æn. 1. v. 3  
 Spumantem pateram , & pleno se prouit 743.  
 auro.

*Auro* est pris pour la coupe , c'est  
 la matière pour la chose qui en est  
 faite , nous parlerons bien-tôt de  
 cette espèce de figure , ensuite la  
 coupe est prise pour le vin.

Le ciel , où les anges & les saints  
 jouissent de la présence de Dieu , se  
 prend souvent pour Dieu même :  
*Implorer le secours du ciel ; grace au ciel :*  
*j'ai péché contre le ciel & contre vous* ,  
 dit l'enfant prodigue à son père. *Le*  
*ciel* se prend aussi pour les Dieux du  
 Paganisme.

Pater peccā-  
 vi in cœlum  
 & coram te.  
 Luc. c. xv. v.  
 18.  
 Siluit terra  
 in conspectu  
 ejus. Macab.  
 L. x. c. i. v.  
 3.

*La terre se tut devant Alexandre ;*  
 c'est à-dire , les peuples de la terre  
 se soumirent à lui : *Rome désaprouva*

la conduite d'*Appius*, c'est à-dire, les Romains désapprouverent : Toute l'*Europe* s'est réjouie à la naissance du Dauphin; c'est-à-dire, tous les souverains, tous les peuples de l'*Europe* se sont réjouis.

*Lucrèce* a dit que les chiens de chasse mettoient *une forêt* en mouvement; \* où l'on voit qu'il prend la forêt pour les animaux qui sont dans la forêt.

Un *nid* se prend aussi pour les petits oiseaux qui sont encore au nid.

*Carcer*, prison, se dit en latin d'un homme qui mérite la prison.

IV. LE NOM DU LIEU, où une chose se fait, se prend POUR LA CHOSE MESME : on dit un *Caudebec*, au lieu de dire, un chapeau fait à *Caudebec*, ville de Normandie.

On dit de certaines étofes, *c'est une Marseille*, c'est-à-dire, une étofe de la manufacture de Marseille : *c'est une Perse*, c'est-à-dire, une toile peinte qui vient de Perse.

\* *Sepire plagis saltum canibusque ciere;*  
*Lucr. L. V. v. 1250.*

A propos de ces sortes de noms ; j'observerai ici une méprise de M. Ménage , qui a été suivie par les auteurs du Dictionnaire Universel , appelé comunément Dictionnaire de Trévoux ; c'est au sujet d'une sorte de lame d'épée qu'on apèle *Olinde* : les *olindes* nous viennent d'Alemagne , & sur-tout de la ville de *Solingen* , dans le cercle de Westphalie : on prononce *Solengue*. Il y a aparence que c'est du nom de cette ville que les épées dont je parle , ont été apelées des *olindes* par abus. Le nom d'*olinde* , nom romanesque , étoit déjà connu , come le nom de *Silvie* ; ces sortes d'abus sont assez ordinaires en fait d'étymologie. Quoi qu'il en soit , M. Ménage & les auteurs du Dictionnaire de Trévoux n'ont point rencontré heureusement , quand ils ont dit que les *olindes* ont été ainsi apelées de la ville d'*Olinde* dans le Brésil , d'où ils nous disent que ces sortes de lames sont venues. Les ouvrages de fer ne viennent point de ce pays-là : il nous vient du Brésil une sorte de bois que nous apelons *brésil* , il en

vient aussi du sucre, du tabac, du baume, de l'or, de l'argent, &c: mais on y porte le fer de l'Europe, & sur-tout le fer travaillé.

La ville de Damas en Syrie, au pié du mont Liban, a donné son nom à une sorte de sabres ou de couteaux qu'on y fait: *il a un vrai Damas*, c'est-à-dire, un sabre ou un couteau qui a été fait à Damas.

On donne aussi le nom de *Damas* à une sorte d'étoffe de soie, qui a été fabriquée originairement dans la ville de Damas; on a depuis imité cette sorte d'étoffe à Venise, à Gènes, à Lyon, &c. ainsi on dit *Damas de Venise*, *de Lyon*, &c. On donne encore ce nom à une sorte de prune, dont la peau est fleurie de façon qu'elle imite l'étoffe dont nous venons de parler.

*Fayence* est une ville d'Italie dans la Romagne: on y a trouvé la manière de faire une sorte de vaisseau de terre vernissée, qu'on apèle *de la fayence*; on a dit ensuite par métonymie, qu'on fait de fort belles *fayences* en Hollande, à Nevers, à Rouen, &c.

C'est ainsi que le *Lycée* se prend pour les disciples d'Aristote, ou pour la doctrine qu'Aristote enseignoit dans le Lycée. Le *Portique* se prend pour la Philosophie que Zénon enseignoit à ses disciples dans le Portique.

Le Lycée étoit un lieu près d'Athènes, où Aristote enseignoit la Philosophie en se promenant avec ses disciples; ils furent apelés *Péripatéticiens* du grec *peripateo*, je me promène: on ne pense point ainsi dans le Lycée, c'est-à dire, que les disciples d'Aristote ne sont point de ce sentiment.

*περιπατέω,*  
*ambulo animi*  
*causa.*

Les anciens avoient de magnifiques portiques publics où ils aloient se promener; c'étoient des galeries basses, soutenues par des colones ou par des arcades, à peu près come la Place Royale de Paris, & come les cloîtres de certaines grandes maisons religieuses. Il y en avoit un entr'autres fort célèbre à Athènes, où le philosophe Zénon tenoit son école: ainsi par le *Portique* on entend souvent la philosophie de Zénon, la



e.à.

doctrine des Stoïciens ; car les disciples de Zénon furent apelés *Stoïciens* du grec *stoa*, qui signifie *portique*. Le *Portique* n'est pas toujours d'accord avec le *Lycée*, c'est-à-dire, que les sentimens de Zénon ne sont pas toujours conformes à ceux d'Aristote.

Roufféau, pour dire que Cicéron dans sa maison de campagne méditoit la philosophie d'Aristote & celle de Zénon, s'explique en ces termes :

Roufféau,  
Liv. 2. ode 3.

C'est là que ce Romain, dont l'éloquente  
voix,

D'un joug presque certain, sauva sa République,

Fortifioit son cœur dans l'étude des loix,

Et du Lycée, & du Portique.

Académus laissa près d'Athènes un héritage où Platon enseigna la philosophie. Ce lieu fut apelé *Académie*, du nom de son ancien possesseur ; de là la doctrine de Platon fut apelée *l'Académie*. On done aussi par extension le nom d'*Académie* à différentes assemblées de savans qui

s'appliquent à cultiver les langues, les sciences, ou les beaux arts.

Robert Sorbon, confesseur & aumônier de S. Louis, institua dans l'Université de Paris cette fameuse école de Théologie, qui du nom de son fondateur est apelee *Sorbone*: le nom de *Sorbone* se prend aussi par figure pour les Docteurs de *Sorbone*, ou pour les sentimens qu'on y enseigne: *La Sorbone enseigne que la puissance Ecclesiastique ne peut ôter aux Rois les courones que Dieu a mises sur leurs têtes, ni dispenser leurs sujets du serment de fidélité.* Regnum meum non est de hoc mundo.

Joan. c.  
XVIII. v. 36.

V. LE SIGNE POUR LA CHOSE SIGNIFIÉE,

Dans ma vieillesse languissante,  
Le Sceptre que je tiens pèse à ma main tremblante.

Quinault  
Phaéton, act.  
II. sc. 5.

C'est à-dire, je ne suis plus dans un âge convenable pour me bien acquitter des soins que demande la Royauté. Ainsi le *Sceptre* se prend pour l'autorité royale; le *bâton de Maréchal de France*, pour la dignité de

Maréchal de France ; le *chapeau de Cardinal* , & même simplement le *chapeau* se dit pour le Cardinalat.

L'*épée* se prend pour la profession militaire ; la *Robe* pour la Magistrature , & pour l'état de ceux qui suivent le barreau.

A la fin j'ai quitté la Robe pour l'Épée.

Corn. le  
Menteur, act.  
I. sc. I. v. I.

Cicéron a dit que les armes doivent céder à la robe.

*Cédant arma togæ ; concedat laurea linguæ.*

C'est-à-dire , comme il l'explique lui-même , \* que la paix l'emporte sur la guerre , & que les vertus civiles & pacifiques sont préférables aux vertus militaires.

Mezerai.  
Histoire de  
France, in fol.  
tom. 3. P.  
900.

» La lance , dit Mézerai , étoit au-  
» trefois la plus noble de toutes les  
» armes dont se servissent les Gen-  
» tilshommes françois : « la que-  
» nouille étoit aussi plus souvent qu'au-

\* More Poetarum locutus hoc intelligi vólui , bellum ac tumúltum paci atque ótio concessúrum. Cic. Orat. in Pison. n. 73. aliter xxx.

jourd'hui entre les mains des femmes : de là on dit en plusieurs occasions *lance*, pour signifier un homme, & *quenouille* pour marquer une femme : *fief qui tombe de lance en quenouille*, c'est à dire, fief qui passe des mâles aux femmes *Le Royaume de France ne tombe point en quenouille*, c'est à dire, qu'en France les femmes ne succèdent point à la courone : mais les Royaumes d'Espagne, d'Angleterre, & de Suède, tombent en quenouille : les femmes peuvent aussi succéder à l'Empire de Moscovie.

C'est ainsi que du tems des Romains les *faisceaux* se prenoient pour l'autorité consulaire ; les aigles romaines, pour les armées des Romains qui avoient des aigles pour enseignes L'Aigle qui est le plus fort des oiseaux de proie, étoit le symbole de la victoire chez les Egyptiens.

Saluste a dit que Catilina, après avoir rangé son armée en bataille, fit un corps de réserve des autres enseignes, c'est à-dire, des autres troupes qui lui restoient, *reliqua*

Salust. Catil.

*signa in subsidiis arctius collocat.*

On trouve souvent dans les auteurs latins *Pubes*, poil folet, pour dire la jeunesse, les jeunes gens; c'est ainsi que nous disons familièrement à un jeune homme, *vous êtes une jeune barbe*; c'est-à-dire, vous n'avez pas encore assez d'expérience. *Canities*, les cheveux blancs, se prend aussi pour la vieillesse. \* *Non deduces canitiem ejus ad inferos.* \*\* *Deducetis canos meos cum dolore ad inferos.*

\* 3. Reg. c.  
2. v. 6.  
\*\* Gen. c.  
42. v. 38.

Les divers symboles dont les anciens se sont servis, & dont nous nous servons encore quelquefois pour marquer ou certaines Divinités, ou certaines nations, ou enfin les vices & les vertus, ces symboles, dis je, sont souvent employés pour marquer la chose dont ils sont le symbole.

Boileau,  
Ode sur la  
prise de Namur.

En vain au *Lion* belge  
Il voit l'*Aigle* germanique  
Uni sous les *Léopards*.

Par le *Lion* belge, le Poëte entend les Provinces unies des pays-bas: par l'*Aigle* germanique, il entend l'Allemagne;

mague ; & par les *Léopards* , il désigne l'Angleterre , qui a des léopards dans ses armoiries.

Mais qui fait enfler la Sambre ,  
Sous les *Jumeaux* effrayés ?

Id. *ibid.*

Sous les *Jumeaux* , c'est-à-dire , à la fin du mois de mai & au commencement du mois de Juin. Le roi assiégea Namur le 26 de Mai 1692. & la ville fut prise au mois de Juin suivant. Chaque mois de l'année est désigné par un signe vis-à-vis duquel le soleil se trouve depuis le 21. d'un mois ou environ , jusqu'au 21. du mois suivant.

Sunt Aries , Taurus , Gémini , Cancer , Leo ,  
Virgo ,  
Libraque , Scorpion , Arcitenens , Capre ,  
Amphora , Pisces.

*Aries* , le Bélier comence vers le 11. du mois de Mars , ainsi de suite.

» Les villes , les fleuves , les régions & même les trois parties du monde avoient autrefois leurs symboles , qui étoient come les armoi-

Montf. Antiq. expliq.  
tom. III. p.  
183.

» ries par lesquelles on les distinguoit  
 » les unes des autres.

Le trident est le symbole de Neptune; le pan est le symbole de Junon; l'olive ou l'olivier est le symbole de la paix & de Minerve, Déesse des beaux arts; le laurier étoit le symbole de la victoire; les vainqueurs étoient couronnés de laurier, même les vainqueurs dans les arts & dans les sciences, c'est à-dire, ceux qui s'y distinguoient au-dessus des autres. Peut-être qu'on en usoit ainsi à l'égard de ces derniers, parce que le laurier étoit consacré à Apollon, Dieu de la poésie & des beaux arts. Les Poètes étoient sous la protection d'Apollon & de Bacchus; ainsi ils étoient couronnés, quelquefois de laurier, & quelquefois de lierre, *doctarum éderæ præmia fróntium.*

Hor. l. 1.  
 Od. 1. v. 29.  
 Voy. aussi le  
 prologue de  
 Perse.

La palme étoit aussi le symbole de la victoire. On dit d'un saint, qu'il a remporté la palme du martyre. Il y a dans cette expression une métonymie, *palme* se prend pour *victoire*, & de plus l'expression est métaphorique; la victoire dont on



veut parler, est une victoire spirituelle.

» A l'autel de Jupiter, dit le P. de  
 » Montfaucon, on mettoit des feuilles  
 » de hêtre: à celui d'Apollon, de  
 » laurier: à celui de Minerve, d'olivier:  
 » à l'autel de Vénus, de myrte:  
 » à celui d'Hercule, de peuplier: à  
 » celui de Bacchus, de lierre: à celui  
 » de Pan, des feuilles de pin.

Antiq. Expliq. tom. 2.  
 P. 129.

VI. LE NOM ABSTRAIT POUR LE CONCRET. J'explique dans un article exprès le sens abstrait & le sens concret, j'observerai seulement ici que *blancheur* est un terme abstrait; mais quand je dis que *ce papier est blanc*, *blanc* est alors un terme concret. *Un nouvel esclavage se forme tous les jours pour vous*, dit Horace, c'est à dire, vous avez tous les jours de nouveaux esclaves. *Tibi servitus crescit nova. Servitus* est un abstrait, au lieu de *servi*, ou *novi amatores qui tibi serviant. Invidiâ major*, au dessus de l'envie, c'est-à-dire, triomphant de mes envieux.

Hor. liv. 2.  
 Od. 8. v. 18.

Hor. liv. 2.  
 Od. 20.

*Custodia*, garde, conservation, se prend en latin pour ceux qui gar-

Æn. 1. IX.  
 v. 266.

dent, *noctem custodia ducit infomnem.*

*Spes*, l'espérance, se dit souvent pour ce qu'on espère. *Spes quæ differtur affligit animam.*

Prov. c.  
XIII. v. 12.

*Petitio*, demande, se dit aussi pour la chose demandée. *Dedit mihi dominus petitionem meam.*

I. Reg. c. I.  
v. 27.

C'est ainsi que Phèdre a dit, *tua calamitas non sentiret*, c'est-à-dire, *tu calamitosus non sentires*. *Tua calamitas* est un terme abstrait, au lieu que *tu calamitosus* est le concret. *Credens colli longitudinem* \* pour *collum longum* : & encore *corvi stupor* \*\* qui

Lib. I. fab.  
3.

\* Ibid. fab.

8.

\*\* Ibid. fab.

13.

\*\*\* Georg.

l. I. v. 143.

est le concret. Virgile a dit de même, *ferrum rigor* \*\*\* qui est l'abstrait, au lieu de *ferrum rigidum* qui est le concret.

VII. Les parties du corps qui sont regardées come le siège des passions & des sentimens intérieurs, se prennent pour les sentimens mêmes : c'est ainsi qu'on dit *il a du cœur*, c'est-à-dire, du courage.

Observez que les anciens regardoient le cœur comme le siège de la sagesse, de l'esprit, de l'adresse : ainsi

*habet cor* \* dans Plaute, ne veut pas dire come parmi nous, elle a du courage, mais elle a de l'esprit; *vir cordatus*, veut dire en latin un home de sens, qui a un bon discernement.

Cornutus, philosophe Stoïcien, qui fut le maître de Perse, & qui a été ensuite le comentateur de ce Poëte, fait cette remarque sur ces paroles de la première satyre: *sum petulantis splene cachinno.* » Physici dicunt hómnes splene ridere, felle irásci, » jécore amáre, corde sápere & pulmóne jactári. « Aujourd'hui on a d'autres lumières.

Perse dit que le ventre, c'est à dire, la faim, le besoin, a fait aprendre aux pies & aux corbeaux à parler.

La cervèle se prend aussi pour l'esprit, le jugement; O la belle tête! s'écrie le renard par Phèdre, quel dommage, elle n'a point de cervèle! On dit d'un étourdi, que c'est une tête sans cervèle: Ulysse dit à Euryale, selon la traduction de Madame Dacier, jeune home, vous avez tout l'air d'un écervelé: c'est à dire, come elle l'explique dans ses savantes remarques,

\* Cata est & cállida, habet cor. Plaut. Persa. act. 4. sc. 4. v. 71. Si est mihi cor. Si j'ai de l'esprit, de l'intelligence. Plaut. Mostel act. 1. sc. 2. v. 3.

Perse.  
prolog.

O quanta species! cerebrum non habet. Ph. 1. 1. fab. 7.

Odis. T. 2.  
p. 13.

*vous avez tout l'air d'un home peu sage.* Au contraire, quand on dit, *c'est un home de tête, c'est une bone tête*, on veut dire que celui dont on parle, est un habile home, un home de jugement. *La tête lui a tourné*, c'est-à-dire, qu'il a perdu le bon sens, la présence d'esprit. *Avoir de la tête*, se dit aussi figurément d'un opiniâtre: *Tête de fer*, se dit d'un home appliqué sans relâche, & encore d'un entêté.

*La langue*, qui est le principal organe de la parole, se prend pour la parole: *c'est une méchante langue*, c'est à dire, c'est un médifant; *avoir la langue bien pendue*, c'est avoir le talent de la parole, c'est parler facilement.

VIII. Le nom du maître de la maison se prend aussi pour la maison qu'il ocupe: Virgile a dit, *jam proximus ardet Ucalegon*, c'est à dire, le feu a déjà pris à la maison d'Ucalégon.

On done aussi aux pièces de monnoie le nom du Souverain dont elles portent l'empreinte. *Ducéntos Philippos reddat aureos*: qu'elle rende

*Æn. 2. v.*  
312.

*Plaut. Bac*  
*chid. act. IV.*  
*sc. 2. v. 8.*

deux cens *Philippe* d'or : nous dirions deux cens *Louis* d'or.

Voilà les principales espèces de métonymie. Quelques-uns y ajoutent la métonymie, par laquelle on nome ce qui précède pour ce qui suit, ou ce qui suit pour ce qui précède; c'est ce qu'on apèle L'ANTÉCÉDENT POUR LE CONSÉQUENT, ou LE CONSÉQUENT POUR L'ANTÉCÉDENT; on en trouvera des exemples dans la métalepse, qui n'est qu'une espèce de métonymie à laquelle on a doné un nom particulier: au lieu qu'à l'égard des autres espèces de métonymie, dont nous venons de parler, on se contente de dire métonymie de la cause pour l'effet, métonymie du contenant pour le contenu, métonymie du signe, &c.



## III.

## LA MÉTALEPSE.

Μεταλλεσι.  
 Transpositio:  
 μετα, trans.  
 λαμβάνω, capio.

Inst. orat. I.  
 VIII. c. 6.

**L**A Métalepse est une espèce de métonymie, par laquelle on explique ce qui suit pour faire entendre ce qui précède; ou ce qui précède pour faire entendre ce qui suit: elle ouvre, pour ainsi dire, la porte, dit Quintilien, afin que vous passiez d'une idée à une autre, *ex alio in aliud viam prestat*; c'est l'antécédent pour le conséquent, ou le conséquent pour l'antécédent, & c'est toujours le jeu des idées accessoires dont l'une réveille l'autre.

Le partage des biens se fesoit souvent & se fait encore aujourd'hui, en tirant au sort: Josué se servit de cette manière de partager. \*

\* Cumque surrexissent viri, ut pèrgerent ad describendam terram, præcepit eis Jósue dicens; circuite terram & describeite eam ac revertimini ad me; ut hic coram dómíno, in Silo mittam votis sortem. *Josué*, chap. XVIII. v. 8.

Le fort précède le partage ; de là vient que *sors* en latin se prend souvent pour le partage même, pour la portion qui est échue en partage ; c'est le nom de l'antécédent qui est donné au conséquent.

*Sors* signifie encore jugement, arrêt, c'étoit le fort qui décidoit chez les Romains, du rang dans lequel chaque cause devoit être plaidée : \* ainsi quand on a dit *sors* pour jugement, on a pris l'antécédent pour le conséquent.

*Sortes* en latin se prend encore pour un oracle, soit parce qu'il y avoit des oracles qui se rendoient par le fort, soit parce que les réponses des oracles étoient come autant de jugemens qui régloient la des-

\* Ex more romano non audiebantur cause, nisi per sortem ordinata. Tempore enim quo causa audiebantur, conveniebant omnes, unde & concilium: & ex sorte dierum ordinem accipiebant, quo post dies triginta suas causas exequerentur, unde est *urnam movere*. Servius in illud Virgilio.

Nec vero hæc sine sorte data, sine iudice sedes. *Æn.* l. v. v. 431.



tinée, le partage, l'état de ceux qui les consultoient.

On croit avant que de parler ; je crois , \* dit le Prophète, & c'est pour cela que je parle. Il n'y a point là de métalepse . mais il y a une métalepse quand on se sert de *parler* ou de *dire* pour signifier *croire* ; direz-vous après cela que je ne suis pas de vos amis ? c'est à-dire, croirez-vous ? aurez vous sujet de dire ?

*Cedo* veut dire dans le sens propre, *je cède, je me rends* : cependant par une métalepse de l'antécédent pour le conséquent, *cedo* signifie souvent dans les meilleurs auteurs *dites* ou *donnez* : cette signification vient de ce que quand quelqu'un veut nous parler, & que nous parlons toujours nous-mêmes, nous ne lui donnons pas le tems de s'expliquer : *écoutez moi*, nous dit il ; hé bien je vous cède, je vous écoute, parlez ; *cedo, dic.*

Quand on veut nous donner quelque chose, nous refusons souvent par civilité, on nous presse d'accepter, & enfin nous repondons *je vous*

\* Crédidi  
propter quod  
locutus sum.  
Ps. 115. v. 1.

*cede*, je vous obéis, je me rends, donnez, *cedo*, *da*; *cedo* qui est le plus poli de ces deux mots, est demeuré tout seul dans le langage ordinaire, sans être suivi de *dic* ou de *da* qu'on supprime par ellipse: *cedo* signifie alors ou l'un ou l'autre de ces deux mots, selon le sens; c'est ce qui précède pour ce qui suit; & voilà pourquoi on dit également *cedo*, soit qu'on parle à une seule personne, ou à plusieurs: car tout l'usage de ce mot, dit un ancien Grammairien, c'est de demander pour soi, *cedo sibi poscit & est immobile*.

Cornel.  
Fronto. apud  
auctores lin-  
guæ latinæ,  
P. 1335. v.  
cedò.

On raporte de même à la métalepse ces façons de parler, *il oublie les bienfaits*, c'est-à-dire, il n'est pas reconnoissant. *Souvenez-vous de notre convention*, c'est-à-dire, observez notre convention: *Seigneur, ne vous ressouvenez point de nos fautes*, c'est-à-dire, ne nous en punissez point, accordez-nous en le pardon: *Je ne vous conois pas*, c'est-à-dire, je ne fais aucun cas de vous, je vous méprise, vous êtes à mon égard come n'étant point.

Quem omnes  
mortales ig-  
norant & lu-  
tificant.

*Plante.*  
Amphi. act.  
IV. sc. 3. v.  
13.

*Il a été, il a vécu*, veut dire souvent *il est mort*; c'est l'antécédent pour le conséquent.

[Réc. Mi-  
thrid. act. v.  
sc. dern.

. . . . C'en est fait, Madame, & j'ai vécu, c'est à-dire, je me meurs.

Un mort est regreté par ses amis, ils voudroient qu'il fût encore en vie, ils souhaitent celui qu'ils ont perdu, ils le desirent: ce sentiment suppose la mort, ou du moins l'absence de la personne qu'on regrette. Ainsi la mort, la perte ou l'absence sont l'antécédent; & le desir, le regret sont le conséquent. Or, en latin *desiderari*, être souhaité, se prend pour être mort, être perdu, être absent, c'est le conséquent pour l'antécédent, c'est une métalepse. *Ex parte Alexandri triginta omnino & duo*, ou selon d'autres, *trecenti omnino*, *ex peditibus desiderati sunt*; du côté d'Alexandre il n'y eut en tout que trois cens fantassins de tués, Alexandre ne perdit que trois cens homes d'infanterie. *Nulla navis desiderabatur*: aucun vaisseau n'étoit désiré, c'est-à-dire, aucun vaisseau ne

Q Curt. 1.  
III. c. 11. fin.

César.

périt, il n'y eut aucun vaisseau de perdu.

» Je vous avois promis que je ne  
» ferois que cinq ou six jours à la  
» campagne, dit Horace à Mécénas,  
» & cependant j'y ai déjà passé tout  
» le mois d'Août.

Quinque dies tibi pollicitus me rure futurum,  
Sextilem totum, mendax, desideror.

Hor. l. 3.  
ep. 7.

Où vous voyez que *desideror* veut dire par métalepse, je suis absent de Rome, je me tiens à la campagne.

Par la même figure, *desiderari* signifie encore *manquer* (*deficere*) être tel que les autres aient besoin de nous. » Les Thébains, par des intrigues particulières, n'ayant point mis Epaminondas à la tête de leur armée, reconurent bien tôt le besoin qu'ils avoient de son habileté dans l'art militaire : « \* *desiderari cæpta est Epaminondæ diligentia*. Cornélius Népos dit encore que Ménélide jaloux de la gloire d'Epaminondas, exhortoit continuëment les Thébains à la paix, afin qu'ils ne sentissent point le besoin qu'ils

Corn. Nepo.  
Epam. c. 7.  
ib. c. 5.

## TIO LA MÉTALEPSE.

avoient de ce général. *Hortári solébat Thebános, ut pacem bello anteferrent, ne illius imperatóris opera desiderarétur.*

La métalepse se fait donc lorsqu'on passe come par degrés d'une signification à une autre : par exemple, quand Virgile a dit, après quelques épis, c'est à dire, après quelques années : les épis suposent le tems de la moisson, le tems de la moisson supose l'été, & l'été supose la révolution de l'année. Les Poëtes prennent les hivers, les étés, les moissons, les autones, & tout ce qui n'arrive qu'une fois en une année, pour l'année même. Nous disons dans le discours ordinaire, *c'est un vin de quatre feuilles*, pour dire, c'est un vin de quatre ans ; & dans les coutumes on trouve *bois de quatre feuilles*, c'est à-dire, bois de quatre années.

Ainsi le nom des différentes opérations de l'agriculture se prend pour le tems de ces opérations, c'est le conséquent pour l'antécédent, la moisson se prend pour le tems de la moisson, la vendange pour le tems

Post. aliquot  
mea regna vi-  
dens milabor  
aristas. *Virg.*  
Ecl. 1. v. 70.

Cout. de  
Loudun, tit.  
24. art. 3.

de la vendange ; il est mort pendant la moisson , c'est-à-dire , dans le tems de la moisson. La moisson se fait ordinairement dans le mois d'Août , ainsi par métonymie ou métalepse , on apèle la moisson l' *Août*  , qu'on prononce l' *ou*  , alors le tems dans lequel une chose se fait , se prend pour la chose même , & toujours à cause de la liaison que les idées accessoires ont entre elles.

On raporte aussi à cette figure ces façons de parler des Poëtes , par lesquelles ils prennent l'antécédent pour le conséquent , lorsqu'au lieu d'une description , ils nous mètent devant les yeux le fait que la description suppose.

» O Ménalque ! si nous vous per-  
 » dions , dit Virgile , \* qui émaille-  
 » roit la terre de fleurs ? qui feroit  
 » couler les fontaines sous une om-  
 » bre verdoyante ? « C'est à-dire ,  
 qui chanteroit la terre émaillée de  
 fleurs ? Qui nous en feroit des des-

\* Quis cæneret nymphas ? Quis humum  
 floréntibus herbis Spargeret , aut viridi fon-  
 tes induceret umbrâ ? *Virg. Ecl. IV. v. 19.*

criptions aussi vives & aussi riantes que celles que vous en faites? Qui nous peindroit come vous ces ruisseaux qui coulent sous une ombre verte?

Le même Poëte a dit, \* que » Si-  
» lène envelopa chacune des sœurs  
» de Phaéton avec une écorce amère,  
» & fit sortir de terre de grands peupliers; «. c'est-à-dire, que Silène chanta d'une manière si vive la métamorphose des sœurs de Phaéton en peuplier, qu'on croyoit voir ce changement. Ces façons de parler peuvent être rapportées à l'hypotypose dont nous parlerons dans la suite.

\* Tum Phaetontíadas musco circúmdat  
amáræ  
Córticis, atque solo procéras érigit alnos,  
*Virg. Ecl. VI. v. 62.*





I V.

LA SYNECDOQUE. \*

**L**E terme de *Synecdoque* signifie compréhension, conception : en effet dans la *Synecdoque* on fait concevoir à l'esprit plus ou moins que le

Συνεκδοχή  
Compréhension,  
sion.

\* On écrit ordinairement *Synecdoche*, voici les raisons qui me déterminent à écrire *Synecdoque*.

1°. Ce mot n'est point un mot vulgaire qui soit dans la bouche des gens du monde, en sorte qu'on puisse les consulter pour conoître l'usage qu'il faut suivre par raport à la prononciation de ce mot.

2°. Les gens de lettres que j'ai consultés le prononcent différemment, les uns disent *Synecdoche* à la françoise, come *Roche*, & les autres soutiennent avec Richelet, qu'on doit prononcer *Synecdoque*.

3°. Ce mot est tout grec *Συνεκδοχή* ; il faut donc le prononcer en conservant au *χ* sa prononciation originale, c'est ainsi qu'on prononce & qu'on écrit *ἑπιχὴ* ; *Monarque* *μοιάρχης* & *κύβερτης* ; *Pentateuque*, *πεντατευχίς* ; *Andromaque*, *Ἀνδρομάχη*, *Télémaque*, *Τηλέμαχος*, &c. On conserve la même prononciation dans *Echo*, *Ἠχώ* ; *Ecole*, *Schola* *Σχολή*, &c.

Je crois donc que *synecdoque* étant un mot

mot dont on se sert ne signifie dans le sens propre.

Quand au lieu de dire d'un home qu'il aime *le vin*, je dis qu'il aime la *bouteille*, c'est une simple métonymie, c'est un nom pour un autre: mais quand je dis *cent voiles* pour cent vaisseaux, non seulement je prens un nom pour un autre, mais je done au mot *voiles* une signification plus étendue que celle qu'il a dans le sens propre; je prens la partie pour le tout.

La Synecdoque est donc une es-

scientifique qui n'est point dans l'usage vulgaire, il faut l'écrire d'une manière qui n'induise pas à une prononciation peu convenable à son origine.

4°. L'usage de rendre par *ch* le  $\chi$  des Grecs, a introduit une prononciation françoise dans plusieurs mots que nous avons pris des Grecs. Ces mots étant devenus comuns, & l'usage ayant fixé la manière de les prononcer & de les écrire, respectons l'usage, prononçons *catéchisme*, *machine*, *chimere*, *Archidiacre*, *Architecte*, &c. come nous prononçons *chi* dans les mots françois: mais encore un coup *Synecdoque* n'est point un mot vulgaire, écrivons donc & prononçons *Synecdoque*.

pèce de métonymie, par laquelle on donne une signification particulière à un mot, qui dans le sens propre a une signification plus générale; ou au contraire, on donne une signification générale à un mot qui dans le sens propre n'a qu'une signification particulière. En un mot, dans la métonymie je prends un nom pour un autre, au lieu que dans la synecdoque, je prends le *plus* pour le *moins*, ou le *moins* pour le *plus*.

Voici les différentes sortes de Synecdoques que les Grammairiens ont remarquées.

I. SYNECDOQUE DU GENRE: come quand on dit *les mortels* pour les homes, le terme de *mortels* devroit pourtant comprendre aussi les animaux qui sont sujets à la mort aussi-bien que nous: ainsi, quand par les *mortels* on n'entend que les homes, c'est une synecdoque du genre: on dit le *plus* pour le *moins*.

Dans l'Écriture Sainte, *créature* ne signifie ordinairement que les homes; c'est encore ce qu'on apèle la synecdoque du genre, parce qu'alors un

Etútes in mundum universum prædicáte evangelium omni creatúræ.  
 Marc. c. 159  
 v. 16.

mot générique ne s'entend que d'une espèce particulière : *créature* est un mot générique , puisqu'il comprend toutes les espèces de choses créées , les arbres , les animaux , les métaux , &c. Ainsi lorsqu'il ne s'entend que des homes , c'est une synecdoque du genre , c'est-à-dire , que sous le nom du genre , on ne conçoit , on n'exprime qu'une espèce particulière ; on restreint le mot générique à la simple signification d'un mot qui ne marque qu'une espèce.

*Nombre* est un mot qui se dit de tout assemblage d'unités : les Latins se sont quelquefois servis de ce mot en le restreignant à une espèce particulière.

1. Pour marquer l'harmonie , le chant : il y a dans le chant une proportion qui se compte. Les Grecs apèlent aussi *rithmos* tout ce qui se fait avec une certaine proportion : *Quidquid certo modo & ratione fit.*

Virg. Ecl.  
IX. v. 45.

. . . . Números mémini , si verba tenérem.

» Je me souviens de la mesure ,  
» de l'harmonie , de la cadence , du

chant, de l'air; mais je n'ai pas retenu les paroles.

2. *Numerus* se prend encore en particulier pour les vers; parce qu'en éfet les vers sont composés d'un certain nombre de piés ou de syllabes: *Scribimus números*, nous faisons des vers.

Perfe fat. 1.  
v. 3.

3. En françois nous nous servons aussi de *nombre* ou de *nombreux*, pour marquer une certaine harmonie, certaines mesures, proportions ou cadences, qui rendent agréables à l'oreille un air, un vers, une période, un discours. Il y a un certain nombre qui rend les périodes harmonieuses. On dit d'une période qu'elle est fort nombreuse, *numerósa orátio*; c'est-à-dire, que le nombre des syllabes qui la composent est si bien distribué, que l'oreille en est frappée agréablement: *númerus* a aussi cette signification en latin. *In oratione número latinè, græcè πύβητος, inéssè dicitur. . . .*

Cic. Orat.  
n. LVIII. *aliter*  
198. &c.

. . . *Ad capiéndas aures*, ajoute Cicéron, *númeri ab oratore quæruntur*: & plus bas il s'exprime en ces termes: *Aristóteles versum in oratione vetat esse.*

Cic. Orat.  
n. LI. *aliter*  
170. 171. 172.

*numquam jubet.* Aristote ne veut point qu'il se trouve un vers dans la prose, c'est à dire, qu'il ne veut point que lorsqu'on écrit en prose, il se trouve dans le discours le même assemblage de piés, ou le même nombre de syllabes qui forment un vers. Il veut cependant que la prose ait de l'harmonie; mais une harmonie qui lui soit particulière, quoiqu'elle dépende également du nombre des syllabes & de l'arangement des mots.

II. Il y a au contraire la SYNECDOQUE DE L'ESPECE: c'est lorsqu'un mot, qui dans le sens propre ne signifie qu'une espèce particulière, se prend pour le genre; c'est ainsi qu'on apèle quelquefois *voleur* un méchant home. C'est alors prendre *le moins* pour marquer *le plus*.

Il y avoit dans la Tessalie, entre le mont Ossa & le mont Olympe, une fameuse plaine apelée *Tempé*, qui passoit pour un des plus beaux lieux de la Grèce; les Poëtes grecs & latins se sont servis de ce mot particulier pour marquer toutes sortes de belles campagnes.

» Le doux sommeil, dit Horace,  
 » n'aime point le trouble qui règne  
 » chez les grands, il se plaît dans les  
 » petites maisons de bergers, à l'om-  
 » bre d'un ruisseau, ou dans ces  
 » agréables campagnes, dont les ar-  
 » bres ne sont agités que par le zé-  
 » phire; « & pour marquer ces cam-  
 pagnes, il se sert de *Tempé* :

... Sommus agrētium

Lenis virórum, non hūmiles domos

Fassidit, umbrosamque ripam,

Non zéphyris agitata Tempe.

Hor. l. 3<sup>a</sup>  
 od. l. v. 22.

Le mot de *corps* & le mot d'*ame* se  
 prènent autli quelquefois séparément  
 pour tout l'home : on dit populaire-  
 ment, surtout dans les provinces, *ce*  
*corps-là*, pour cet home là; *voilà un*  
*plaisant corps*, pour dire un plaisant  
 personnage. On dit aussi qu'*il y a cent*  
*mille ames dans une ville*, c'est à dire,  
 cent mille habitans. *Omnes animæ do-*  
*mūs Jacob*, toutes les personnes de la  
 famille de Jacob. *Génuit sexdecim ani-*  
*mas*, il eut seize enfans.

Gen. c. 46.  
 v. 27.

Ibid. v. 18.

III. SYNECDOQUE DANS LE  
 NOMBRE, c'est lorsqu'on met un



singulier pour un pluriel, ou un pluriel pour un singulier.

1. *Le Germain révolté*, c'est-à-dire, les Germains, les Alemands, *l'ennemi vient à nous*, c'est-à-dire, *les ennemis*. Dans les historiens latins on trouve souvent *pedes* pour *pédites*; le *fantassin* pour les *fantassins*, l'*Infanterie*.

2. Le pluriel pour le singulier. Souvent dans le style sérieux on dit *nous*, au lieu de *je*, & de même, *Il est écrit dans les Prophètes*, c'est-à-dire, dans un livre de quelqu'un des Prophètes.

*Quod dictum est per Prophetas. Mat. c. 2, v. 23.*

3. Un nombre certain pour un nombre incertain. *Il me l'a dit, dix fois, vingt fois, cent fois, mille fois*, c'est-à-dire, plusieurs fois.

4. Souvent pour faire un compte rond, on ajoute ou l'on retranche ce qui empêche que le compte ne soit rond: ainsi on dit la *version des septante*, au lieu de dire la *version des soixante & douze interprètes*, qui, selon les Pères de l'Eglise, traduisirent l'Écriture Sainte en grec, à la prière de Ptolémée Philadelphe, Roi d'Égypte,

d'Égypte , environ trois cens ans avant J. C. Vous voyez que c'est toujours ou le *plus* pour le *moins* , ou au contraire le *moins* pour le *plus*.

IV. LA PARTIE POUR LE TOUT , & LE TOUT POUR LA PARTIE. Ainsi la tête se prend quelquefois pour tout l'homme : c'est ainsi qu'on dit communément, *on a payé tant par tête*, c'est-à-dire, tant pour chaque personne ; *une tête si chère*, c'est-à-dire, une personne si précieuse, si fort aimée.

Les Poètes disent *après quelques moissons, quelques étés, quelques hivers*, c'est-à-dire, après quelques années.

L'*onde*, dans le sens propre, signifie une vague, un flot, cependant les Poètes prennent ce mot pour la mer, ou pour l'eau d'une rivière, ou pour la rivière même.

Vous juriez autrefois que cette onde rebèle  
Se feroit vers sa source une route nouvelle,  
Plutôt qu'on ne verroit votre cœur dégagé :  
Voyez couler ces flots dans cette vaste plaine ;  
C'est le même penchant qui toujours les entraîne ;

Quinault:  
Iffs, act. 1.  
sc. 3.

Leur cours ne change point, & vous avez  
changé.

Dans les Poëtes latins, la poupe  
ou la proue d'un vaisseau, se prennent  
pour tout le vaisseau. On dit en fran-  
çois *cent voiles*, pour dire cent vais-  
seaux, *Tectum*, le toit, se prend en  
latin pour toute la maison: *Ænéan in*  
*régia ducit tecta*, elle mène Enée dans  
son palais.

Virg. Æn.  
I. v. 635.

La porte, & même le seuil de la porte,  
se prennent aussi en latin pour toute la  
maison, tout le palais, tout le tem-  
ple, C'est peut-être par cette espèce  
de synecdoque qu'on peut doner un  
sens raisonnable à ces vers de Vir-  
gile :

Æn. I. v.  
509.

Tum fóribus Divæ, médiâ testúdi-  
ne tem-  
pli,  
Septa armis, solióque alte subnixa refédit.

Si Didon étoit assise à la porte du  
temple, *fóribus Divæ*, coment pou-  
voit-elle être assise en même tems  
sous le milieu de la voûte, *mediâ*  
*testúdi-  
ne*? C'est que par *fóribus Divæ*;  
il faut entendre d'abord en général

le temple ; elle vint au temple , & se plaça sous la voûte.

Lorsqu'un citoyen romain étoit fait esclave , ses biens appartenoient à ses héritiers ; mais s'il revenoit dans sa patrie , il rentroit dans la possession & jouissance de tous ses biens : ce droit , qui est une espèce de droit de retour , s'apeloit en latin *jus post liminii* ; de *post* , après , & de *limen* , le seuil de la porte , l'entrée.

*Porte* , par synecdoque & par antonomase , signifie aussi la cour du Grand-Seigneur , de l'Empereur Turc. On dit *faire un traité avec la Porte* , c'est-à-dire , avec la Cour Ottomane. C'est une façon de parler qui nous vient des Turcs : ils nomment *Porte* par excellence la porte du sérail , c'est le palais du Sultan ou Empereur Turc , & ils entendent par ce mot , ce que nous apelons *la Cour*.

Nous disons *il y a cent feux dans le village* , c'est-à-dire , cent familles.

On trouve aussi des noms de vil-

les , de fleuves , ou de pays particuliers , pour des noms de provinces & de nations. \* Les Pélasgiens , les Argiens , les Doriens , peuples particuliers de la Grèce , se prennent pour tous les Grecs , dans Virgile & dans les autres Poètes anciens.

On voit souvent dans les Poètes *le Tibre* \*\* pour les Romains ; *le Nil* pour les Egyptiens ; *la Seine* pour les François.

Boileau.  
Ep. 1.

Chaque climat produit des favoris de Mars ;  
La Seine a des Bourbons , le Tibre a des Césars.

*Idem* ,  
Discours au  
Roi.

Fouler aux piés l'orgueil & du Tage & du  
Tibre.

*Par le Tage* il entend les Espagnols , le Tage est une des plus célèbres rivières d'Espagne.

v. On se sert souvent du nom de LA MATIERE pour marquer LA

\* Eurus ad auroram Nabathæaque regna recéssit. *Ovid. Metam.* l. 1. v. 61.

\*\* Cum Tiberi , Nilo grátia nulla fuit. *Prop.* l. 2. *Eleg.* 33. v. 20. Per Tiberim Romanos , per Nilum Ægyptios intelligito. *Beroald. in Propert.*

CHOSE QUI EN EST FAITE : le pin ou  
quelqu'autre arbre se prend dans les  
Poëtes pour un vaisseau ; on dit co-  
munément *de l'argent*, pour des pié-  
ces d'argent , de la monnoie. *Le fer* se  
prend pour l'épée : *périr par le fer*.  
Virgile s'est servi de ce mot pour le  
foc de la charue :

At prius ignotum ferro quam scindimus I. Georg;  
æquor. v. 50.

M. Boileau dans son ode sur la prise  
de Namur , a dit *l'airain* pour dire  
les canons.

Et par cent bouches horribles  
*L'airain* sur ces monts terribles  
Vomit le fer & la mort.

*L'airain* en latin *æs* , se prend aussi  
fréquemment pour la monnoie , les ri-  
chesses : la première monnoie des Ro-  
mains étoit de cuivre : *æs aliënum*, le  
cuivre d'autrui , c'est-à-dire , le bien  
d'autrui , qui est entre nos mains ,  
nos dettes , ce que nous devons.

Enfin *æra* se prend pour des va-  
ses de cuivre , pour des trompètes ,



des armes, en un mot pour tout ce qui se fait de cuivre.

Gen. c. 3. v. 29. Dieu dit à Adam, tu es poussière, & tu retourneras en poussière, *pulvis es & in pulverem revertéris*, c'est-à-dire, tu as été fait de poussière, tu as été formé d'un peu de terre.

Virgile s'est servi du nom de l'éléphant, pour marquer simplement de l'ivoire; \* c'est ainsi que nous disons tous les jours *un castor*, pour dire un chapeau fait de poil de castor, &c.

Le pieux Enée, dit Virgile, \*\* lança sa haste avec tant de force contre Mézence, qu'elle perça le bouclier fait de trois plaques de cuivre, & qu'elle traversa les piquures de toile, & l'ouvrage fait de trois

Haste, pique, lance.  
V. le P. de Montfaucon, tome 4. p. 65.

.... \* *Ex auro, solidóque elephánto. Georg. III. v. 26.*

*Dona dehinc auro grávia sectóque elephánto. Æn. III. v. 464.*

\*\* *Tum pius Ænéas hastam jácit: illa per orbem*

*Ære cavum tríplici per línea terga, tribúque*

*Tránssit intéxtum tauris opus. Æn. l. x. v. 783.*



*taureaux*, c'est-à-dire, de trois cuirs. Cette façon de parler ne seroit pas entendue en notre langue.

Mais il ne faut pas croire qu'il soit permis de prendre indifféremment un nom pour un autre, soit par métonymie, soit par synecdoque : il faut, encore un coup, que les expressions figurées soient autorisées par l'usage ; ou du moins que le sens littéral, qu'on veut faire entendre, se présente naturellement à l'esprit sans révolter la droite raison, & sans blesser les oreilles acoutumées à la pureté du langage. Si l'on disoit qu'une armée navale étoit composée de *cent mâts*, ou de *cent avirons*, au lieu de dire *cent voiles* pour cent vaisseaux, on se rendroit ridicule : chaque partie ne se prend pas pour le tout, & chaque nom générique ne se prend pas pour une espèce particulière, ni tout nom d'espèce pour le genre ; c'est l'usage seul qui donne à son gré ce privilège à un mot plutôt qu'à un autre.

Ainsi, quand Horace a dit que les combats sont en horreur aux mères,

Hor. l. 1. od.  
1. v. 24.

*bella mátribus detestáta* ; je suis persuadé que ce Poète n'a voulu parler précisément que des mères. Je vois une mère alarmée pour son fils , qu'elle fait être à la guerre , ou dans un combat , dont on vient de lui apprendre la nouvelle : Horace excite ma sensibilité en me faisant penser aux alarmes où les mères sont alors pour leurs enfans ; il me semble même que cette tendresse des mères est ici le seul sentiment qui ne soit pas susceptible de foiblesse ou de quelque autre interprétation peu favorable : les alarmes d'une maîtresse pour son amant , n'oseroient pas toujours se montrer avec la même liberté ; que la tendresse d'une mère pour son fils. Ainsi quelque déférence que j'aie pour le savant P. Sanadon , j'avoue que je ne saurois trouver une synecdoque de l'espèce dans *bella mátribus detestáta*. Le P. Sanadon croit que *mátribus* comprend ici , même les jeunes filles : voici sa traduction : *Les combats , qui sont pour les femmes un objet d'horreur*. Et dans les remarques il dit , que \* les mères re-

Poësies  
d'Horace ,  
t. 1. p. 7.

\* p. 12.

» doutent la guerre pour leurs époux  
 » & pour leurs enfans ; mais les jeunes  
 » filles , ajoute-t-il , ne doivent pas  
 » moins la redouter pour les objets  
 » d'une tendresse légitime que la gloi-  
 » re leur enlève , en les rangeant sous  
 » les drapeaux de Mars. Cette raison  
 » m'a fait prendre *matres* dans la  
 » signification la plus étendue , come  
 » les Poëtes l'ont souvent employé.  
 » Il me semble , ajoute t-il , que ce  
 » sens fait ici un plus bel éfet. «

Il ne s'agit pas de doner ici des  
 instructions aux jeunes filles , ni de  
 leur aprendre ce qu'elles doivent  
 faire , lorsque *la gloire leur enlève les*  
*objets de leur tendresse , en les ran-*  
*geant sous les drapeaux de Mars ;*  
 c'est à-dire , lorsque leurs amans sont  
 à la guerre ; il s'agit de ce qu'Ho-  
 race a pensé : or , il me semble que  
 le terme de *mères* n'est relatif qu'à  
*enfans* ; il ne l'est pas même à *époux* ,  
 encore moins aux *objets d'une ten-*  
*dresse légitime*. J'ajouterois volon-  
 tiers , que les jeunes filles s'oposent  
 à ce qu'on les confonde sous le nom  
 de *mères* ; mais pour parler plus sé-

rieusement, j'avoue que lorsque je lis dans la traduction du P. Sanadon, que *les combats sont pour les femmes un objet d'horreur*, je ne vois que des femmes épouvantées; au lieu que les paroles d'Horace me font voir une mère atendrie: ainsi je ne sens point que l'une de ces expressions puisse jamais être l'image de l'autre; & bien loin que la traduction du P. Sanadon fasse sur moi un plus bel effet, je regrète le sentiment tendre qu'elle me fait perdre. Mais revenons à la synecdoque.

Come il est facile de confondre cette figure avec la métonymie, je crois qu'il ne sera pas inutile d'observer ce qui distingue la synecdoque de la métonymie, c'est 1°. Que la synecdoque fait entendre le *plus* par un mot qui dans le sens propre signifie le *moins*, ou au contraire elle fait entendre le *moins* par un mot qui dans le sens propre marque le *plus*.

2°. Dans l'une & dans l'autre figure il y a une relation entre l'ob-

jet dont on veut parler, & celui dont on emprunte le nom; car s'il n'y avoit point de rapport entre ces objets, il n'y auroit aucune idée accessoire, & par conséquent point de trope: mais la relation qu'il y a entre les objets, dans la métonymie, est de telle sorte, que l'objet dont on emprunte le nom, subsiste indépendamment de celui dont il réveille l'idée, & ne forme point un ensemble avec lui. Tel est le rapport qui se trouve entre la *cause* & l'*effet*, entre l'auteur & son ouvrage, entre Cérès & le blé; entre le *contenant* & le *contenu*, come entre la bouteille & le vin: au lieu que la liaison qui se trouve entre les objets, dans la synecdoque, suppose que ces objets forment un ensemble come le *tout* & la *partie*; leur union n'est point un simple rapport, elle est plus intérieure & plus indépendante: c'est ce qu'on peut remarquer dans les exemples de l'une & de l'autre de ces figures.

## V.

## L'ANTONOMASE.

<sup>Αντωνομασία,</sup>  
*pronominis:*  
 nom pour un  
 autre, de ἀντί  
 pour contre,  
 & ὀνομάζω, je  
 nome.

**L'**Antonomase est une espèce de synecdoque, par laquelle on met un nom comun pour un nom propre, ou bien un nom propre pour un nom comun. Dans le premier cas, on veut faire entendre que la persone ou la chose dont on parle excèle sur toutes celles qui peuvent être comprises sous le nom comun; & dans le second cas, on fait entendre que celui dont on parle ressemble à ceux dont le nom propre est célèbre par quelque vice ou par quelque vertu.

1. *Philosophe, Orateur, Poëte, Roi, Ville, Monsieur,* sont des noms comuns; cependant l'antonomase en fait des noms particuliers qui équivalent à des noms propres.

Quand les anciens disent *le Philosophe*, ils entendent *Aristote*.

Quand les Latins disent *l'Orateur*, ils entendent *Cicéron*.



Quand ils disent *le Poëte*, ils entendent Virgile.

Les Grecs entendoient parler de Démofthène, quand ils disoient l'*Orateur*, & d'Homère quand ils disoient le *Poëte*.

Quand nos Théologiens disent le *Docteur angélique*, ou l'*Ange de l'École*, ils veulent parler de S. Thomas. Scot est apelé le *Docteur subtil*; S. Augustin le *Docteur de la grace*.

Ainsi on done par excèlence & par antonomase, le nom de la science ou de l'art à ceux qui s'y font le plus distingués.

Dans chaque royaume, quand on dit simplement *le Roi*, on entend le Roi du pays où l'on est; quand on dit *la ville*, on entend la capitale du royaume, de la province ou du pays dans lequel on demeure.

Quò te, Mœri, pedes? an quò via ducit in urbem? Virg. Ec. I. 104  
V. 1.

*Urbem* en cet endroit veut dire la ville de Mantoue: ces bergers parlent par rapport au territoire où ils demeurent. Mais quand les anciens par-



loient par rapport à l'Empire Romain, alors par *urbem* ils entendoient la ville de Rome.

Dans les comédies grèques, ou tirées du grec, la ville (*astu*) veut dire Athènes: *An \* in astu venit?* Est-il venu à la ville? Cornélius Népos parlant de Thémistocle & d'Alcibiade, s'est servi plus d'une fois de ce mot en ce sens. \* \*

Dans chaque famille, *Monsieur*, veut dire le maître de la maison.

Les adjectifs ou épithètes sont des noms comuns, que l'on peut appliquer aux différens objets auxquels ils conviennent, l'antonomase en fait des noms particuliers: *l'invincible, le conquérant, le grand, le juste, le sage*, se disent par antonomase, de certains Princes ou d'autres personnes particulières.

\* Téreus. Eun. act. v. sc. vi. selon Madame Dacier, & sc. 5. v. 17. selon les éditions vulgaires.

\*\* Xerxes protinus accessit astu. *Corn. Nep. Themist.* 4.

Alcibiades postquam astu venit. *Idem. Alcib.* 6.

ἄστυ, *urbis*, ville,  
de *ἀσάω* maneo.

Tite-Live apèle souvent Annibal Tit. Liv. l. 21. n. 8.  
 le Carthaginois ; le Carthaginois , dit-il , avoit un grand nombre d'hommes : *abundabat multitudine hominum Pænus*. Didon dit à sa sœur \* , *vous mettez sur le bûcher les armes que le perfide a laissées , & par ce perfide elle entend Énée.*

*Le Destructeur de Carthage & de Numance* , signifie par antonomase , Scipion Emilien.

Il en est de même des noms patronymiques dont j'ai parlé ailleurs , ce sont des noms tirés du nom du père ou d'un aïeul , & qu'on donne aux descendans ; par exemple , quand Virgile apèle Énée *Anchistades* , ce nom est donné à Énée par antonomase , il est tiré du nom de son père , qui s'apeloit Anchise. Diomède , héros célèbre dans l'antiquité fabuleuse , est souvent apelé *Tydides* , parce qu'il étoit fils de Tydée , Roi des Etoliens. Æn. l. 7. v. 407.

Nous avons un recueil ou abrégé

\* *Arma viri , thalamo quæ fixa reliquit  
 Impius . . . super imponas. Æn. l. IV.  
 N. 495.*

des loix des anciens François, qui a pour titre, *Lex Sállica* : parmi ces loix il y a un article \* qui exclut les femmes de la succession aux terres saliques, c'est à-dire, aux fiefs : c'est une loi qu'on n'a observée inviolablement dans la suite qu'à l'égard des femmes qu'on a toujours excluses de la succession à la courone. Cet usage toujours observé, est ce qu'on apèle aujourd'hui *loi salique* par antonomase, c'est-à-dire, que nous donons à la loi particulière d'exclure les femmes de la courone, un nom que nos pères donèrent autrefois à un recueil général de loix.

II. La seconde espèce d'antonomase, est lorsqu'on prend un nom propre pour un nom comun, ou pour un adjectif.

Sardanapale, dernier Roi des Assiriens, vivoit dans une extrême mollesse ; du moins tel est le sentiment comun : de là on dit d'un

\* De terrá verò sállicá, nulla pórtio hæreditátis mulieri véniat, sed ad virilem sexum tota terræ hæreditas pervéniat, *Lex Sállica*, art. 62, de Alode. §. 6.

voluptueux, c'est un Sardanapale.

L'Empereur Néron fut un prince de mauvaises mœurs, & barbare jusqu'à faire mourir sa propre mère; de là on a dit des Princes qui lui ont ressemblé, c'est un Néron.

Caton, au contraire, fut recommandable par l'austérité de ses mœurs: de là S. Jérôme a dit d'un hypocrite, c'est un Caton au dehors, un Néron au dedans, *intus Nero, foris Cato*.

Mécénas, favori de l'Empereur Auguste, protégeoit les gens de lettres: on dit aujourd'hui d'un seigneur qui leur accorde sa protection, c'est un Mécénas.

Mais sans un Mécénas, à quoi sert un Auguste?

c'est-à-dire, sans un protecteur.

Irus étoit un pauvre de l'île d'Ithaque, qui étoit à la suite des amans de Pénélope, il a donné lieu au proverbe des anciens, *plus pauvre qu'Irus*. Au contraire, Crésus, Roi de Lydie, fut un Prince extrêmement riche; de là on trouve dans les Poë-

Hier. l. 2.  
Ep. 13. Rufi  
Monach. sub.  
fin. Lugd. p.  
227. & Paris.  
edit. 1718. p.  
386.

Boileau  
Sat. 1. v. 80.

Homer:  
Odiss. l. 18.

tes *Irus* pour un pauvre, & *Créſus* pour un riche.

Ovi. *Trist.*  
III. Eleg. 7.  
v. 42.  
§ Propert.  
L. III. Eleg.  
4. v. 39.

*Irus* & est subito qui modo *Créſus* erat.

. . . . Non distat *Créſus* ab *Iro*. §

*Zoïle* fut un critique passionné & jaloux ; son nom se dit encore \* d'un home qui a les mêmes défauts ; *Aristarque*, au contraire, fut un critique judicieux ; l'un & l'autre ont critiqué *Homère* : *Zoïle* l'a censuré avec aigreur & avec passion ; mais *Aristarque* l'a critiqué avec un sage discernement, qui l'a fait regarder come le modèle des critiques : on a dit de ceux qui l'ont imité, qu'ils étoient des *Aristarques*.

Rouſſeau,  
Ep. I. aux  
Muses.

- Et de moi-même *Aristarque* incomode :

C'est-à-dire, *censeur*. Lisez vos ouvrages, dit *Horace* \*\*, à un ami ju-

\* *Ingénium magni detrectat livor Homéri :  
Quisquis es, ex illo, Zoïle, nomen habes.*  
*Ovid. Remed. amor. v. 365.*

\*\* *Vir bonus ac prudens versus reprehendit inertes,  
Culpabit duros, incómpertis ádlinet atram*

dicieux : il vous en fera sentir les défauts , il sera pour vous un *Aristarque*.

Thersite fut le plus mal fait , le plus lâche , le plus ridicule de tous les Grecs : Homère a rendu les défauts de ce grec si célèbres & si connus , que les anciens ont souvent dit un *Thersite* , pour un home diforme , pour un home méprisable. C'est dans ce dernier sens que M. de la Bruyère a dit , » jetez-moi dans les troupes » come un simple soldat , je suis » Thersite ; metez-moi à la tête d'une » armée dont j'aie à répondre à toute » l'Europe , je suis Achille. «

Edipe , célèbre dans les tems fabuleux pour avoir deviné l'énigme du Sphinx , a donné lieu à ce mot de Térence , *Davus sum, non Edipus*. Je suis Dave , Seigneur , & ne suis pas Edipe. C'est-à-dire , je ne sai point deviner

La Bruyère ;  
caract. des  
Grands.

Ter. And.  
act. I. sc. 2.

Transverso calamo signum ; ambitiosa recidet

Ornamenta , parum claris lucem dare coget ;

Arguet ambiguum dictum ; mutanda notabit ,

Fiet Aristarchus. *Horat. art. poet. v. 444.*



les discours énigmatiques. Dans notre Andriène françoise on a traduit,

And. act. 1.  
sc. 3.

Je suis Dave, Monsieur, & ne suis pas devin :

ce qui fait perdre l'agrément & la justesse de l'oposition entre Dave & Edipe : *je suis Dave, donc je ne suis pas Edipe*, la conclusion est juste ; au lieu que, *je suis Dave, donc je ne suis pas devin* ; la conséquence n'est pas bien tirée, car il pouroit être Dave & devin.

M. Saumaïse a été un fameux critique dans le dix septième siècle : c'est ce qui a donné lieu à ce vers de Boileau,

Boileau,  
Epit. à son  
esprit, c'est  
la IX.

Aux Saumaïses futurs préparer des tortures ;

c'est-à-dire, aux critiques, aux commentateurs à venir.

Xantippe, femme du philosophe Socrate, étoit d'une humeur fâcheuse & incomode : on a donné son nom à plusieurs femmes de ce caractère.

Pénélope & Lucrece se sont distinguées par leur vertu, telle est du moins leur comune réputation : on a



doné leur nom aux femmes qui leur ont ressemblé : au contraire, les femmes débauchées ont été apelées des Phrynés ou des Lais ; ce sont les noms de deux fameuses courtisanes de l'ancienne Grèce.

Aux tems les plus féconds en Phrynés, en Lais, Boileau, Sat. x.

Plus d'une Pénélope honora son pays.

Typhis fut le pilote des Argonautes ; Automédon fut l'écuyer d'Achille, c'étoit lui qui menoit son char : de là on a doné les noms de Typhis & d'Automédon à un home qui, par des préceptes, mène & conduit à quelque science ou à quelque art. C'est ainsi qu'Ovide a dit qu'il étoit le Typhis & l'Automédon de l'art d'aimer.

Typhis & Automédon dicar amóris ego. Ovid. de Art. Ama. l. 1. v. 8.

Sous le règne de Philippe de Valois le Dauphiné fut réuni à la couronne. \* *Humbert, Dauphin de Vien-*

\* Termes de la confirmation du dernier acte de transport du Dauphiné, en faveur de Charles fils de Jean, Duc de Normandie.

nois, qui se fit ensuite Religieux de l'Ordre de S. Dominique, se dessaisit & devesit du Dalphiné & de ses autres terres, & en saisit réellement, corporellement & de fait Charles petit-fils du Roi, présent & acceptant pour li & ses hoirs & successeurs, & plus bas, transporte audit Charles, ses hoirs & successeurs, & ceux qui auront cause deli perpé-

Cet acte est du 16 Juillet 1349. Voyez les preuves de l'histoire du Dauphiné de M. de Valbonnay, & ses Mémoires pour servir à l'histoire du Dauphiné. A Paris chez de Bats, 1711.

» On s'est persuadé que la condition en  
 » faveur du premier né de nos Rois, étoit  
 » tacitement renfermée dans ces paroles,  
 » quoiqu'elle n'y soit pas littéralement ex-  
 » primée, « come on le croit comuné-  
 ment. *Histoire du Dauphiné*, page 603.  
 édit. de 1722.

Dans le tems de cette donation faite à Charles, Jean père de Charles, étoit le fils aîné du Roi Philippe de Valois, & fut son successeur, c'est Jean II. Après la mort du Roi Jean II. Charles son fils, qui étoit déjà Dauphin, lui succéda au Royaume, c'est Charles V. dit le Sage. Ainsi ce ne fut pas le fils aîné du Roi qui fut le premier Dauphin, ce fut Charles fils de l'aîné.

*cuëlement & héritablement en saisine & en propriété pleine ledit Dauphiné.*

Charles devint Roi de France , cinquième du nom , & dans la suite il a été arêté que le fils aîné de France porteroit seul le titre de Dauphin.

Hist. de la Monarchie Franç. par G. Marcel , T. III. p. 52.

On fait allusion au Dauphin lorsque dans les familles des particuliers on apèle Dauphin le fils aîné de la maison , ou celui qui est le plus aimé : on dit que c'est le Dauphin par antonomase , par allusion , par métaphore , ou par ironie. On dit aussi un Benjamin , faisant allusion au fils bien aimé de Jacob.

## V I.

### LA COMMUNICATION DANS LES PAROLES.

LES Rhéteurs parlent d'une figure apelée simplement Communication ; c'est lorsque l'orateur s'adressant à ceux à qui il parle , paroît se communiquer , s'ouvrir à eux , les

Κοινωνία λόγου  
communitas,  
participatio  
sermōnis.

prendre eux-mêmes pour juges ; par exemple : *En quoi vous ai-je donné lieu de vous plaindre ? Répondez-moi , que pouvois-je faire de plus ? Qu'aurez vous fait à ma place ?* &c. En ce sens la communication est une figure de pensée , & par conséquent elle n'est pas de mon sujet.

La figure dont je veux parler est un trope , par lequel on fait tomber sur soi-même ou sur les autres , une partie de ce qu'on dit : par exemple , un maître dit quelquefois à ses disciples , *nous perdons tout notre tems , au lieu de dire , vous ne faites que vous amuser. Qu'avons nous fait ?* veut dire en ces occasions *qu'avez vous fait ?* ainsi nous dans ces exemples n'est pas le sens propre , il ne renferme point celui qui parle. On ménage par ces expressions l'amour propre de ceux à qui on adresse la parole , en paroissant partager avec eux le blâme de ce qu'on leur reproche ; la remontrance étant moins personnelle , & paroissant comprendre celui qui la fait , en est moins aigre , & devient souvent plus utile.

Les louanges qu'on se donne blessent toujours l'amour propre de ceux à qui l'on parle. Il y a plus de modestie à s'énoncer d'une manière qui fasse retomber sur d'autres une partie du bien qu'on veut dire de soi : ainsi un capitaine dit quelquefois que sa compagnie a fait telle ou telle action, plutôt que d'en faire retomber la gloire sur la seule personne.

On peut regarder cette figure comme une espèce particulière de synecdoque, puisqu'on dit *le plus* pour tourner l'attention *au moins*.

## V I I.

### LA LITOTE.

LA Litote ou diminution, est un trope par lequel on se sert de mots, qui, à la lettre, paroissent afoiblir une pensée dont on fait bien que les idées accessoires feront sentir toute la force : on dit le moins par modestie ou par égard ; mais on fait bien que ce moins réveillera l'idée du plus.

*Λιτότης à  
Λιτός sim-  
p' ex, nudus,  
vilis.*

Corn. 1e  
Cid. act. III.  
sc. 4.

Quand Chimène dit à Rodrigue ;  
*va, je ne te hais point*, elle lui fait entendre bien plus que ces mots là ne signifient dans leur sens propre.

Il en est de même de ces façons de parler, *je ne puis vous louer*, c'est-à-dire, je blâme votre conduite : *je ne méprise pas vos présens*, signifie que j'en fais beaucoup de cas : *il n'est pas sot*, veut dire, qu'il a plus d'esprit que vous ne croyez : *il n'est pas poltron*, fait entendre qu'il a du courage : *Pythagore n'est pas un auteur méprisable*, \* c'est-à-dire, que Pythagore est un auteur qui mérite d'être estimé. *Je ne suis pas difforme*, \*\* veut dire modestement qu'on est bien fait, ou du moins qu'on le croit ainsi.

On apèle aussi cette figure exténuation : elle est oposée à l'hyperbole.

\* Non sordidus autor naturæ verique. *Hor.*  
l. I. od. 28.

\*\* Nec sum adeò informis. *Virg. Ecl. 2.*  
v. 25.

## VIII.

## L'HYPÉROLE.

LORSQUE nous sommes vivement frappés de quelque idée que nous voulons représenter, & que les termes ordinaires nous paroissent trop foibles pour exprimer ce que nous voulons dire; nous nous servons de mots, qui, à les prendre à la lettre, vont au-delà de la vérité, & représentent le plus ou le moins pour faire entendre quelque excès en grand ou en petit. Ceux qui nous entendent rabattent de notre expression ce qu'il en faut rabatre, & il se forme dans leur esprit une idée plus conforme à celle que nous voulons y exciter, que si nous nous étions servis de mots propres: par exemple, si nous voulons dire comprendre la légèreté d'un cheval qui court extrêmement vite, nous disons qu'il va plus vite que le vent. Cette figure s'appelle *hyperbole*, mot grec qui signifie *excès*.

Ἰπερολί.  
hyperbole,  
excès.

Julius Solinus dit qu'un certain



Lada étoit d'une si grande légèreté, qu'il ne laissoit sur le sable aucun vestige de ses piés. \*

Virgile dit de la princesse Camille, qu'elle surpassoit les vents à la course; & qu'elle eût couru sur des épis de blé sans les faire plier, ou sur les flots de la mer sans y enfoncer, & même sans se mouiller la plante des piés. \*\*

Au contraire, si l'on veut faire entendre qu'une personne marche avec une extrême lenteur, on dit qu'elle marche plus lentement qu'une tortue.

Il y a plusieurs hyperboles dans l'Écriture Sainte; par exemple, Je

Éducam vos  
ad terram flu-  
entem lacte &  
melle *Ex. d.*  
c. 3. v. 17.

\* *Primam palmam velocitatis, Ladas quidam adeptus est, qui ita supra cavum pulverem curstavit, ut arenis penditibus nulla indicia relinqueret vestigiorum. Jul Solin. c. 6.*

\*\* *Ille vel intactæ segetis per summa volaret*

*Gramina, nec teneras cursu læsisset aristas  
Veni mare per médium fluctu suspensa tu-  
menti*

*Ferret iter, celeres nec tingeret æquor  
plantas. Æn. 1. VII. v. 808.*

*vous donerai une terre où coulent des ruisseaux de lait & de miel, c'est-à-dire, une terre fertile: & dans la Genèse il est dit, Je multiplierai tes enfans en aussi grand nombre, que les grains de poussière de la terre. S. Jean à la fin de son Evangile \* dit que si l'on racontoit en détail les actions & les miracles de Jesus Christ, il ne croit pas que le monde entier pût contenir les livres qu'on en pourroit faire.*

L'hyperbole est ordinaire aux Orientaux. Les jeunes gens en font plus souvent usage que les personnes avancées en âge. On doit en user sobrement & avec quelque correctif; par exemple, en ajoutant, *pour ainsi dire; si l'on peut parler ainsi.*

» Les esprits vifs, pleins de feu;  
 » & qu'une vaste imagination em-  
 » porte hors des règles & de la jus-  
 » tesse, ne peuvent s'assouvir d'hy-  
 » perboles, dit M. de la Bruyère.

\* Sunt autem & alia multa quæ fecit Jesus, quæ si scribantur per singula, nec ipsum arbitror mundum capere posse eos, qui scribendi sunt libros. *Joan.* XXI, v. 25.

Faciãmen tuum sicut pulverem terræ. *Genes.* c. 13. v. 16.

Caract. des ouvrages de l'esprit,

Excepté quelques façons de parler communes & proverbiales, nous usons très-rarement d'hyperboles en françois. On en trouve quelques exemples dans le style satyrique & badin, & quelquefois même dans le style sublime & poétique : *Des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous les habitans.*

Fléchier.  
Oraison funèbre de M. de Turène.  
Exode.

» Les Grecs \* avoient une grande  
» passion pour l'hyperbole, come on  
» le peut voir dans leur Anthologie,  
» qui en est toute remplie. Cette fi-  
» gure est la ressource des petits es-  
» prits qui écrivent pour le bas peu-  
» ple.

Poël. art.  
Poétique,  
chant, 4.

Juvénal élevé dans les cris de l'école,  
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.

» Mais quand on a du génie & de  
» l'usage du monde, on ne se sent  
» guère de goût pour ces sortes de  
» pensées fausses & outrées.

\* Traité de la vraie & de la fausse beauté dans les ouvrages d'esprit. C'est une traduction que Richelet nous a donnée de la dissertation que Messieurs de P. R. ont mise à la tête de leur *Deléctus Epigrammatum*.

## I X.

## L'HYPOTYPOSE.

L'hypotypose est un mot grec qui signifie *image*, *tableau*. C'est lorsque dans les descriptions on peint les faits dont on parle, come si ce qu'on dit étoit actuellement devant les yeux ; on montre, pour ainsi dire, ce qu'on ne fait que raconter ; on done en quelque sorte l'original pour la copie, les objets pour les tableaux : vous en trouverez un bel exemple dans le récit de la mort d'Hippolyte.

Υποτίπσις :  
*Exemplar.*  
 υποτυπῶ, de-  
 lineo: ὑπο sub,  
 τυπῶ *figuro.*

Cependant sur le dos de la plaine liquide,  
 S'élève à gros bouillons une montagne hu-  
 mide ;

Rac. Phèdre.  
 act. V. sc. 6.

L'onde aproche, se brise, & vomit à nos  
 yeux

Parmi les flots d'écume, un monstre furieux ;  
 Son front large est armé de cornes menaçan-  
 tes,

Tout son corps est couvert d'écailles jaunif-  
 fantes ;

Indomtable taureau, dragon impétueux ;  
 Sa croupe se recourbe en replis tortueux :  
 Ses longs mugiffemens font trembler le ri-  
 vage ;

Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage,  
 La terre s'en émeut, l'air en est infecté,  
 Le flot qui l'aporta recule épouvanté.

Ce dernier vers a paru affecté ; on a dit que les flots de la mer aloient & venoient sans le motif de l'épouvante, & que dans une occasion aussi triste que celle de la mort d'un fils, il ne convenoit point de badiner avec une fiction aussi peu naturelle. Il est vrai que nous avons plusieurs exemples d'une semblable prosopopée ; mais il est mieux de n'en faire usage que dans les occasions où il ne s'agit que d'amuser l'imagination, & non quand il faut toucher le cœur. Les figures qui plaisent dans un épithalame, déplaisent dans une oraison funèbre ; la tristesse doit parler simplement, si elle veut nous intéresser : mais revenons à l'ypotypose.

Remarquez que tous les verbes de cette narration sont au présent ; l'onde

*aproche , se brise , &c.* c'est ce qui fait l'hypotypose , l'image , la peinture ; il semble que l'action se passe sous vos yeux.

M. l'Abé Ségui , dans son panegyrique de S. Louis , prononcé en présence de l'Académie françoise , nous fournit encore un bel exemple d'hypotypose , dans la description qu'il fait du départ de S. Louis , du voyage de ce prince , & de son arrivée en Afrique.

» Il part baigné de pleurs , & com-  
 » blé des bénédictions de son peu-  
 » ple : déjà gémissent les ondes sous  
 » le poids de sa puissante flote ; dé-  
 » jà s'ofrent à ses yeux les côtes d'A-  
 » frique ; déjà sont rangées en ba-  
 » taille les innombrables troupes des  
 » Sarafins. Ciel & terre , foyez té-  
 » moins des prodiges de sa valeur. Il  
 » se jette avec précipitation dans les  
 » flots , suivi de son armée que son  
 » exemple encourage , malgré les  
 » cris éfroyables de l'énemi furieux ,  
 » au milieu des vagues & d'une grêle  
 » de dards qui le couvrent : il s'a-  
 » vance come un géant vers les

Paneg. de  
 S. Louis , en  
 1729. p. 22.

» champs où la victoire l'appèle : il  
 » prend terre, il aborde, il pénètre  
 » les bataillons épais des barbares ;  
 » & couvert du bouclier invisible  
 » du Dieu qui fait vivre & qui fait  
 » mourir, frappant d'un bras puis-  
 » sant à droit & à gauche, écartant  
 » la mort, & la renvoyant à l'éné-  
 » mi ; il semble encore se multiplier  
 » dans chacun de ses soldats. La ter-  
 » reur que les infidèles croyoient  
 » porter dans les cœurs des siens ,  
 » s'empare d'eux mêmes. Le Sara-  
 » sin éperdu, le blasphème à la bou-  
 » che, le désespoir dans le cœur,  
 » fuit, & lui abandonne le rivage.

Je ne mets ici cette figure au rang  
 des tropes, que parce qu'il y a quel-  
 que sorte de trope à parler du passé  
 come s'il étoit présent ; car d'ailleurs  
 les mots qui sont employés dans cette  
 figure, conservent leur signification  
 propre. De plus, elle est si ordinaire,  
 que j'ai cru qu'il n'étoit pas inutile  
 de la remarquer ici.





X.

LA MÉTAPHORE.

**L**A Métaphore est une figure par laquelle on transporte, pour ainsi dire, la signification propre d'un nom à une autre signification qui ne lui convient qu'en vertu d'une comparaison qui est dans l'esprit. Un mot pris dans un sens métaphorique, perd sa signification propre, & en prend une nouvelle qui ne se présente à l'esprit que par la comparaison que l'on fait entre le sens propre de ce mot, & ce qu'on lui compare: par exemple, quand on dit que *le mensonge se pare souvent des couleurs de la vérité*, en cette phrase, *couleurs* n'a plus sa signification propre & primitive; ce mot ne marque plus cette lumière modifiée qui nous fait voir les objets ou blancs, ou rouges, ou jaunes, &c: il signifie *les dehors, les apparences*; & cela par comparaison entre le sens propre de *couleurs*, &

Μεταφορά,  
translatio:  
Μεταφέρω.  
Trásfero.

les dehors que prend un homme qui nous en impose sous le masque de la sincérité. Les couleurs font connoître les objets sensibles, elles en font voir les dehors & les apparences : un homme qui ment, imite quelquefois si bien la contenance & les discours de celui qui ne ment pas, que lui trouvant les mêmes dehors, & pour ainsi dire les mêmes couleurs, nous croyons qu'il nous dit la vérité : ainsi come nous jugeons qu'un objet qui nous paroît blanc est blanc, de même nous sommes souvent la dupe d'une sincérité apparente, & dans le tems qu'un imposteur ne fait que prendre les dehors d'homme sincère, nous croyons qu'il nous parle sincèrement.

Quand on dit *la lumière de l'esprit*, ce mot de *lumière* est pris métaphoriquement ; car come la lumière dans le sens propre nous fait voir les objets corporels, de même la faculté de connoître & d'apercevoir éclaire l'esprit, & le met en état de porter des jugemens sains.

de trope, le mot dont on se sert dans la métaphore est pris dans un autre sens que dans le sens propre, *il est*, pour ainsi dire, *dans une demeure empruntée*, dit un ancien, ce qui est comun & essentiel à tous les tro- pes.

Græci vocant, no<sup>t</sup> translationem, id est, domo mutuatum-  
verbum quod utimur, inquit Verius-  
Festus, v. Metaphoram.

De plus, il y a une sorte de comparaison ou quelque rapport équivalent entre le mot auquel on donne un sens métaphorique, & l'objet à quoi on veut l'appliquer; par exemple, quand on dit d'un home en colère, *c'est un lion*, lion est pris alors dans un sens métaphorique; on compare l'home en colère au lion; & voilà ce qui distingue la métaphore des autres figures.

Il y a cette différence entre la métaphore & la comparaison, que dans la comparaison on se sert de termes qui font conoître que l'on compare une chose à une autre; par exemple, si l'on dit d'un home en colère, *qu'il est come un lion*, c'est une comparaison, mais quand on dit simplement *c'est un lion*, la comparaison n'est alors que dans l'esprit & non

dans les termes ; c'est une métaphore.

*Mesurer*, dans le sens propre, c'est juger d'une quantité inconnue par une quantité connue, soit par le secours du compas, de la règle, ou de quelque autre instrument qu'on apèle *mesure*. Ceux qui prennent bien toutes leurs précautions pour arriver à leurs fins, sont comparés à ceux qui mesurent quelque quantité, ainsi on dit par métaphore, qu'ils ont bien pris leurs mesures. Par la même raison on dit que les personnes d'une condition médiocre ne doivent pas se mesurer avec les grands, c'est à-dire, vivre come les grands, se comparer à eux, come on compare une mesure avec ce qu'on veut mesurer. On doit mesurer sa dépense à son revenu ; c'est à-dire, qu'il faut régler sa dépense sur son revenu ; la quantité du revenu doit être come la mesure de la quantité de la dépense.

Come une clé ouvre la porte d'un appartement, & nous en donne l'entrée, de même il y a des connoissances préliminaires qui ouvrent, pour

ainsi dire, l'entrée aux sciences plus profondes : ces connoissances ou principes sont apelés *clés* par métaphore ; la Grammaire est la *clé* des sciences : la Logique est la *clé* de la Philosophie.

On dit aussi d'une ville fortifiée , qui est sur une frontière , qu'elle est la *clé* du royaume , c'est-à-dire , que l'énemi qui se rendroit maître de cette ville , seroit à portée d'entrer ensuite avec moins de peine dans le royaume dont on parle.

Par la même raison l'on donne le nom de *clé* , en termes de musique , à certaines marques ou caractères que l'on met au commencement des lignes de musique : ces marques font conoître le nom que l'on doit donner aux notes ; elles donnent , pour ainsi dire , l'entrée du chant.

Quand les métaphores sont régulières , il n'est pas difficile de trouver le rapport de comparaison.

La métaphore est donc aussi étendue que la comparaison ; & lorsque la comparaison ne seroit pas juste ou seroit trop recherchée , la mé-

taphore ne seroit pas régulière.

Nous avons déjà remarqué que les langues n'ont pas autant de mots que nous avons d'idées ; cette disète de mots a doné lieu à plusieurs métaphores ; par exemple : *le cœur tendre*, *le cœur dur*, *un rayon de miel*, *les rayons d'une roue*, &c : l'imagination vient, pour ainsi dire, au secours de cette disète ; elle supplée par les images & les idées accessoi-res aux mots que la langue ne peut lui fournir ; & il arive même, come nous l'avons déjà dit, que ces images & ces idées accessoi-res occupent l'esprit plus agréablement que si l'on se servoit de mots propres, & qu'elles rendent le discours plus énergique ; par exemple, quand on dit d'un homme endormi, qu'il est enseveli dans le sommeil, cette métaphore dit plus que si l'on disoit simplement qu'il dort : *Les Grecs surprirent Troie ensevelie dans le vin & dans le sommeil.*

Virg. Æn. 2.  
v. 265.

Invadunt urbem semno vinoque sepultam.

Remarquez, 1<sup>o</sup>. que dans cet exemple, *sepultam* a un sens tout nouveau

& différent de son sens propre. 2°. *Sep'altam* n'a ce nouveau sens, que parce qu'il est joint à *somno vinóque*, avec lesquels il ne sauroit être uni dans le sens propre; car ce n'est que par une nouvelle union des termes, que les mots se donent le sens métaphorique. *Lumière* n'est uni dans le sens propre, qu'avec le feu, le soleil & les autres objets lumineux; celui qui le premier a uni *lumière* à *esprit*, a donné à *lumière* un sens métaphorique, & en a fait un mot nouveau par ce nouveau sens. Je voudrois que l'on pût doner cette interprétation à ces paroles d'Horace:

Dixeris egrégiè, notum si cállida verbum  
Reddiderit junctúra novum.

Hor. Art  
Poët. v. 47.

La métaphore est très-ordinaire; en voici encore quelques exemples: on dit dans le sens propre, *s'enyvrer de quelque liqueur*; & l'on dit par métaphore, *s'enyvrer de plaisir*: *la bone fortune enyvre les sots*, c'est-à-dire, qu'elle leur fait perdre la raison; & leur fait oublier leur premier état.



Boil. Art. Ne vous *enyvrez* point des éloges flatteurs  
Poët. chant 4. Que vous done un amas de vains admirateurs.

Henriade , Le peuple, qui jamais n'a connu la prudence ;  
chant 7. *S'enyvroit* folement de sa vaine espérance.

*Doner un frein à ses passions ; c'est-à-dire , n'en pas suivre tous les mouvemens , les modérer , les retenir come on retient un cheval avec le frein , qui est un morceau de fer qu'on met dans la bouche du cheval.*

Abrégé de  
l'Histoire de  
France, François II. p.  
992.

Mézerai , parlant de l'hérésie , dit qu'il étoit nécessaire d'arracher cette *zizanie* , c'est à-dire , cette semence de division , *zizanie* est là dans un sens métaphorique : c'est un mot grec qui veut dire *vyroie* , mauvaise herbe qui croît parmi les blés , & qui leur est nuisible. *Zizanie* n'est point en usage au propre , mais il se dit par métaphore pour *discorde* , *mésintelligence* , *division* : *semmer la zizanie dans une famille.*

*Matéria* , matière , se dit dans le sens propre , de la substance étendue considérée come principe de

tous les corps ; ensuite on a appelé *matière*, par imitation & par métaphore, ce qui est le sujet, l'argument, le thème d'un discours, d'un poëme, ou de quelque autre ouvrage d'esprit.

Æsopus auctor, quam materiam répperit,  
Hanc ego polivi vérſibus Senáriis.

Phæd. l. 1.  
Prol.

*J'ai poli la matière*, c'est-à-dire, j'ai donné l'agrément de la poëſie aux fables qu'Éſope a inventées avant moi. *Cette maison est bien riante*, c'est-à-dire, elle inspire la gaieté come les perſones qui rient. *la fleur de la jeunesse* ; *le feu de l'amour* ; *l'aveuglement de l'esprit* ; *le fil d'un discours* ; *le fil des affaires*.

C'est par métaphore que les différentes classes, ou considérations, auxquelles se réduit tout ce qu'on peut dire d'un sujet, sont appelées *lieux comuns* en Rhétorique, & en Logique, *loci communes*. Le genre, l'espèce, la cause, les effets, &c. sont des lieux comuns, c'est à-dire, que ce sont come autant de cellules où tout le monde peut aler prendre,

pour ainsi dire , la matière d'un discours , & des argumens sur toutes sortes de sujets. L'attention que l'on fait sur ces différentes classes , réveille des pensées que l'on n'auroit peut-être pas sans ce secours.

Quoique ces lieux comuns ne soient pas d'un grand usage dans la pratique , il n'est pourtant pas inutile de les conoître ; on en peut faire usage pour réduire un discours à certains chefs ; mais ce qu'on peut dire pour & contre sur ce point , n'est pas de mon sujet.

On apèle aussi en Théologie par métaphore , *loci Theologici* , les différentes sources où les Théologiens puisent leurs argumens. Telles sont l'Écriture Sainte , la tradition contenue dans les écrits des Saints Pères , les Conciles , &c.

En terme de chymie , *règne* se dit par métaphore , de chacune des trois classes sous lesquelles les Chymistes rangent les êtres naturels.

1°. Sous le *règne animal* ils comprennent les animaux.

2°. Sous le *règne végétal* , les vé-

gétaux, c'est-à-dire, ce qui croît, ce qui produit, come les arbres & les plantes.

3°. Enfin, sous le *règne minéral* ils comprennent tout ce qui vient dans les mines:

On dit aussi par métaphore, que la *Géographie & la Chronologie* sont les deux yeux de l'*Histoire*. On personnifie l'*Histoire*, & on dit que la *Géographie & la Chronologie* sont à l'égard de l'*Histoire*, ce que les yeux sont à l'égard d'une personne vivante; par l'une elle voit. pour ainsi dire, les lieux, & par l'autre les tems: c'est à dire, qu'un historien doit s'appliquer à faire conoître les lieux & les tems dans lesquels se sont passés les faits dont il décrit l'*histoire*.

Les mots primitifs d'où les autres sont dérivés ou dont ils sont composés, sont apelés *racines*, par métaphore: il y a des Dictionnaires où les mots sont rangés par racines. On dit aussi par métaphore parlant des vices ou des vertus, *jetter de profondes racines*, pour dire s'afermir.

Cic. Tusc.  
2. num. 36.  
aliter XV.

Tusc. 1. 3:  
n. 53. aliter  
XXII.

*Calus*, dureté, durillon, en latin *callum*, se prend souvent dans un sens métaphorique; *Labor quasi callum quoddam obducit dolóri*, dit Cicéron: le travail fait come une es-pèce de calus à la douleur, c'est-à-dire, que le travail nous rend moins sensible à la douleur. Et au troisième livre des Tusculanes, il s'exprime de cette sorte: *Magis me móverant Corinthi subito aspéctæ parietinæ, quàm ipsos Corinthios, quorum ánimis dín-túrna cogitátio callum vetustátis obduxerat*. Je fus plus touché de voir tout d'un coup les murailles ruinées de Corinthe, que ne l'étoient les Corinthiens même, auxquels l'habitude de voir tous les jours depuis long-tems leurs murailles abatues, avoit aporté le calus de l'anciéneté; c'est-à-dire, que les Corinthiens, acoutumés à voir leurs murailles ruinées, n'étoient plus touchés de ce malheur. C'est ainsi que *callére*, qui dans le sens propre veut dire *avoir des durillons, être endurci*, signifie ensuite, par extension & par métaphore, *savoir bien, conoître parfaitement, en-*

forte qu'il se soit fait come un calus dans l'esprit par raport à quelque connoissance. *Quo pacto id fieri solet calleo.* La manière dont cela se fait , a fait un calus dans mon esprit ; j'ai médité sur cela , je sai à merveille coment cela se fait ; je suis maître passé , dit Madame Dacier. *Illius sensum calleo* , j'ai étudié son humeur ; je suis acoutumé à ses manières , je sai le prendre come il faut.

Ter. Heaut.  
ac. III. sc. 2.  
v. 37.

Id. Adelp.  
act. 4. sc. 1.  
v. 17.

*Vue* se dit au propre, de la faculté de voir , & par extension , de la manière de regarder les objets : ensuite on done par métaphore , le nom de vue aux pensées , aux projets , aux desseins : *avoir de grandes vues* , *perdre de vue une entreprise* , n'y plus penser.

*Goût* , se dit au propre du sens par lequel nous recevons les impressions de ses faveurs. La langue est l'organe du goût ; *avoir le goût dépravé* , c'est-à-dire , trouver bon ce que comunément les autres trouvent mauvais , & trouver mauvais ce que les autres trouvent bon.

Ensuite on se sert du terme de

goût, par métaphore, pour marquer le sentiment intérieur dont l'esprit est affecté à l'occasion de quelque ouvrage de la nature ou de l'art. L'ouvrage plaît ou déplaît, on l'approuve ou on le désapprouve; c'est le cerveau qui est l'organe de ce goût là: *Le goût de Paris s'est trouvé conforme au goût d'Athènes*, dit Racine dans la préface d'Iphigénie; c'est-à-dire, come il le dit lui même, que les spectateurs ont été émus à Paris des mêmes choses qui ont mis autrefois en larmes le plus savant peuple de la Grèce.

Il en est du goût pris dans le sens figuré, come du goût pris dans le sens propre.

Les viandes plaisent ou déplaisent au goût, sans qu'on soit obligé de dire pourquoi: un ouvrage d'esprit, une pensée, une expression plaît ou déplaît, sans que nous soyons obligés de pénétrer la raison du sentiment dont nous sommes affectés.

Pour se bien conoitre en mets & avoir un gout sûr, il faut deux choses; 1. un organe délicat; 2. de l'expérience.



périence, s'être trouvé souvent dans les bones tables, &c : on est alors plus en état de dire pourquoi un mets est bon ou mauvais. Pour être conoisseur en ouvrage d'esprit, il faut un bon jugement, c'est un présent de la nature ; cela dépend de la disposition des organes ; il faut encore avoir fait des observations sur ce qui plaît ou sur ce qui déplaît ; il faut avoir su alier l'étude & la méditation avec le comerce des personnes éclairées : alors on est en état de rendre raison des règles & du goût.

Les viandes & les assaisonnemens qui plaisent aux uns, déplaisent aux autres ; c'est un effet de la différente constitution des organes du goût. Il y a cependant sur ce point un goût général auquel il faut avoir égard, c'est-à-dire, qu'il y a des viandes & des mets qui sont plus généralement au goût des personnes délicates : il en est de même des ouvrages d'esprit, un auteur ne doit pas se flater d'attirer à lui tous les suffrages, mais il doit se conformer au goût général des personnes éclairées qui sont au fait.

Le goût , par rapport aux viandes ; dépend beaucoup de l'habitude & de l'éducation ; il en est de même du goût de l'esprit : les idées exemplaires que nous avons reçues dans notre jeunesse , nous servent de règle dans un âge plus avancé ; telle est la force de l'éducation , de l'habitude , & du préjugé. Les organes , acoutumés à une telle impression , en sont flatés de telle sorte , qu'une impression différente ou contraire les afflige : ainsi malgré l'examen & les discussions , nous continuons souvent à admirer ce qu'on nous a fait admirer dans les premières années de notre vie ; & de là peut être les deux partis , l'un des anciens , l'autre des modernes.

*Remarques sur le mauvais usage des métaphores.*

Les métaphores sont défectueuses ,

1°. Quand elles sont tirées de sujets bas. Le P. de Colonia reproche à Tertulien d'avoir dit que le

déluge universel fut la lessive de la nature. \*

2°. Quand elles sont forcées, prises de loin, & que le rapport n'est point assez naturel, ni la comparaison assez sensible: come quand Théophile a dit : *je baignerai mes mains dans les ondes de tes cheveux* : & dans un autre endroit il dit *que la charue écorche la plaine.* » Théophile, dit » M. de la Bruyère, § charge ses » descriptions, s'apesantit sur les détails ; il exagère, il passe le vrai » dans la nature, il en fait le roman.

§ Caract. des  
ouv. de l'esprit.

On peut rapporter à la même espèce les métaphores qui sont tirées de sujets peu connus.

3°. Il faut aussi avoir égard aux convenances des différents styles, il y a des métaphores qui conviennent au style poétique, qui seroient déplacées dans le style oratoire : Boileau a dit :

\* Ignobilitatis vitio laborare videtur celebris illa Tertulliani metaphora, quâ diluvium appellat naturæ generâle lixivium. *De arte Rhet.* p. 148

Ode sur la  
prise de Na-  
bour.

Acourez troupe savante ;  
Des sons que ma lyre enfante  
Ces arbres sont réjouis.

On ne diroit pas en prose , qu'une lyre enfante des sons. Cette observation a lieu aussi à l'égard des autres tropes ; par exemple : *Lumen* dans le sens propre, signifie lumière : les Poëtes latins ont donné ce nom à l'œil par métonymie , les yeux sont l'organe de la lumière , & sont , pour ainsi dire , le flambeau de notre corps.

*Lucerna cor-  
poris tui est  
oculus tuus.*  
Luc. c. XI. v.  
34.

Un jeune garçon fort aimable étoit borgne ; il avoit une sœur fort belle , qui avoit le même défaut ; on leur apliqua ce distique , qui fut fait à une autre occasion sous le règne de Philippe II. Roi d'Espagne.

Parve puer , lumen quod habes concede so-  
rôri :

Sic tu cœcus Amor , sic erit illa Venus.

Où vous voyez que *lumen* signifie l'œil ; il n'y a rien de si ordinaire dans les Poëtes latins , que de trouver *lumina* pour les yeux ; mais ce mot ne se prend point en ce sens dans la prose.

4. On peut quelquefois adoucir une métaphore, en la changeant en comparaison, ou bien en ajoutant quelque correctif: par exemple, en disant *pour ainsi dire*, *si l'on peut parler ainsi*, &c. » L'art doit être, pour » ainsi dire, enté sur la nature; la na- » ture soutient l'art & lui sert de ba- » se; & l'art embélit & perfectione la » nature.

5. Lorsqu'il y a plusieurs métaphores de suite, il n'est pas toujours nécessaire qu'elles soient tirées exactement du même sujet, come on vient de le voir dans l'exemple précédent: *enté* est pris de la culture des arbres; *soutient*, *base*, sont pris de l'architecture; mais il ne faut pas qu'on les prène de sujets oposés, ni que les termes métaphoriques dont l'un est dit de l'autre, excitent des idées qui ne puissent point être liées, come si l'on disoit d'un orateur, *c'est un torrent qui s'alume*, au lieu de dire, *c'est un torrent qui entraîne*. On a reproché à Malherbe d'avoir dit:

Prens ta foudre Louis & va come un lion.

Math. l. 2.  
V. les obser-  
vations de  
Ménage, sur  
les poésies de  
Malherbe.  
Act. 3. sc. 4.

Il faloit plutôt dire *come Jupiter*.

Dans les premières éditions du Cid, Chimène disoit :

Malgré des feux si beaux qui rompent ma  
colère.

*Feux & rompent* ne vont point ensemble : c'est une observation de l'Académie sur les vers du Cid. Dans les éditions suivantes on a mis *troublent* au lieu de *rompent* ; je ne fai si cette correction répare la première faute.

*Écorce*, dans le sens propre, est la partie extérieure des arbres & des fruits, c'est leur couverture : ce mot se dit fort bien dans un sens métaphorique, pour marquer les dehors, l'apparence des choses ; ainsi l'on dit que *les ignorans s'arrêtent à l'écorce*, qu'ils *s'attachent*, qu'ils *s'amusent à l'écorce*. Remarquez que tous ces verbes *s'arrêtent*, *s'attachent*, *s'amusent*, conviennent fort bien avec *écorce* pris au propre ; mais vous ne diriez pas au propre, *fondre l'écorce* ; *fondre* se dit de la glace ou du métal, vous ne devez donc pas dire au figuré *fondre l'écorce*. J'avoue que cette ex-

pression me paroît trop hardie dans une ode de Rousseau : pour dire que l'hiver est passé , & que les glaces sont fondues , il s'exprime de cette sorte :

L'hiver qui si long-tems a fait blanchir nos plaines , Liv. 3. Ode. 6.  
 N'enchaîne plus le cours des paisibles ruisseaux ;  
 Et les jeunes zéphirs de leurs chaudes haleines  
 Ont fondu l'écorce des eaux.

6. Chaque langue a des métaphores particulières qui ne sont point en usage dans les autres langues ; par exemple : les Latins disoient d'une armée , *dextrum & sinistrum cornu* , & nous disons *l'aîle droite & l'aîle gauche*.

Il est si vrai que chaque langue a ses métaphores propres & consacrées par l'usage , que si vous en changez les termes par les équivalens même qui en approchent le plus , vous vous rendez ridicule.

Un étranger , qui depuis devenu un de nos citoyens , s'est rendu cé-



lèbre par ses ouvrages , écrivant dans le premier tems de son arivée en France , à son protecteur , lui disoit , *Monseigneur , vous avez pour moi des boyaux de père ;* il vouloit dire *des entrailles.*

On dit *mettre la lumière sous le boisseau* , pour dire cacher ses talens , les rendre inutiles ; l'auteur du poëme de la Madeleine ne devoit donc pas dire , *mettre le flambeau sous le mui.*

Poëme de la  
Madel. l. 7.  
p. 117.

## X I.

## LA SYLLEPSE ORATOIRE.

Σύλληψις  
Comprehensio,  
complexio.  
Συλλ μβάνω  
εομαprehendo.

**L**A Syllepse oratoire est une espèce de métaphore ou de comparaison , par laquelle un même mot est pris en deux sens dans la même phrase , l'un au propre , l'autre au figuré ; par exemple , Corydon dit que Galathée est pour lui plus douce que le thym du mont Hybla ; \* ainsi

\* . . . . Galathæa thymo mihi dulcior Hybla. *Virg. Ecl. 7. v. 37.*

parle ce berger dans une églogue de Virgile : le mot *doux* est au propre par rapport au thym , & il est au figuré par rapport à l'impression que ce berger dit que Galathée fait sur lui. Virgile fait dire ensuite à un autre berger, *Et moi quoique je paroisse à Galathée plus amer que les herbes de Sardaigne , &c.* \* Nos bergers disent *plus aigre qu'un citron verd.*

Pyrrhus, fils d'Achille, l'un des principaux chefs des Grecs, & qui eut le plus de part à l'embrasement de la ville de Troie, s'exprime en ces termes dans l'une des plus belles pièces de Racine.

Je souffre tous les maux que j'ai faits devant  
Troie;

Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,  
*Brûlé* de plus de feux que je n'en alumai.

Rac. An-  
drom. act. 1.  
sc. 4.

*Brûlé* est au propre par rapport aux feux que Pyrrhus alumai dans la ville de Troie; & il est figuré, par rapport à la passion violente que Pyr-

\* . . . . ego Sardóis vídear tibi amárior her-  
bis, Ibid. v. 41.

rhus dit qu'il ressentoit pour Andromaque. Il y a un pareil jeu de mots dans le distique, qui est gravé sur le tombeau de Despautère :

Hic jacet unóculus *visu* præstantior Argo,  
Nomen Joánnes cui ninivíta fuit.

*Visus* est au propre par rapport à Argus, à qui la fable donne cent yeux ; & il est au figuré par rapport à Despautère : l'auteur de l'építaphe a voulu parler de la vue de l'esprit.

Au reste, cette figure joue trop sur les mots pour ne pas demander bien de la circonspection ; il faut éviter les jeux de mots trop affectés & tirés de loin.

## X I I.

### L'ALLÉGORIE.

**L'**Allégorie a beaucoup de rapport avec la métaphore ; l'allégorie n'est même qu'une métaphore continuée.

L'allégorie est un discours, qui est d'abord présenté sous un sens

Ἀλληγορίαι, mutatio, figura quâ aliud dicitur, aliud significatur, R. Ἄλλο, aliud, ἀγορεύω, vel

propre, qui paroît toute autre chose que ce qu'on a dessein de faire entendre, & qui cependant ne sert que de comparaison, pour doner l'intelligence d'un autre sens qu'on n'exprime point.

La métaphore joint le mot figuré à quelque terme propre; par exemple, *le feu de vos yeux*; *yeux* est au propre: au lieu que dans l'allégorie tous les mots ont d'abord un sens figuré; c'est-à-dire, que tous les mots d'une phrase ou d'un discours allégorique forment d'abord un sens littéral qui n'est pas celui qu'on a dessein de faire entendre: les idées accessoires dévoilent ensuite facilement le véritable sens qu'on veut exciter dans l'esprit, elles démasquent, pour ainsi dire, le sens littéral étroit, elles en font l'application.

Quand on a comencé une allégorie, on doit conserver dans la suite du discours, l'image dont on a emprunté les premières expressions. Madame des Houlières, sous l'image d'une bergère qui parle à ses brebis, rend compte à ses enfans de tout ce

ἀγορεύω, παρ-  
το conció-  
por, vel ἄλλη,  
άλια; ἀγορα,  
concio, orá-  
tio.

qu'elle a fait pour leur procurer des établissemens ; & se plaint tendrement sous cette image de la dureté de la fortune :

Poësies de  
Mad. des  
Houl. T.  
3. P. 88.

Dans ces prés fleuris ,  
Qu'arose la Seine ,  
Cherchez qui vous mène ,  
Mes chères brebis :  
J'ai fait pour vous rendre  
Le destin plus doux ,  
Ce qu'on peut attendre  
D'une amitié tendre ;  
Mais son long courroux  
Détruit , empoïsons  
Tous mes soins pour vous ;  
Et vous abandonne  
Aux fureurs des loups.  
Seriez-vous leur proie ,  
Aimable Troupeau !  
Vous de ce hameau  
L'honneur & la joie ,  
Vous qui gras & beau  
Me doniez sans cesse  
Sur l'herbète épaisse  
Un plaisir nouveau !  
Que je vous regrète !  
Mais il faut céder ,

Sans chien, sans houlète ,  
Puis-je vous garder ?  
L'injuste fortune  
Me les a ravis.  
Envain j'importune  
Le ciel par mes cris ;  
Il rit de mes craintes ,  
Et sourd à mes plaintes ;  
Houlète , ni chien ,  
Il ne me rend rien.  
Puissez-vous contentes ;  
Et sans mon secours ,  
Passer d'heureux jours ,  
Brebis innocentes ,  
Brebis mes amours.  
Que Pan vous défende ;  
Hélas ! il le fait ;  
Je ne lui demande  
Que ce seul bienfait.  
Oui , brebis chéries ;  
Qu'avec tant de soin  
J'ai toujours nouries ,  
Je prens à témoin  
Ces bois , ces prairies ;  
Que si les faveurs  
Du Dieu des pasteurs  
Vous gardent d'outrages ;

Et vous font avoir  
 Du matin au soir  
 De gras pâturages ;  
 J'en conserverai  
 Tant que je vivrai  
 La douce mémoire ;  
 Et que mes chansons ;  
 En mille façons  
 Porteront sa gloire ,  
 Du rivage heureux ,  
 Où , vif & pompeux ,  
 L'astre qui mesure  
 Les nuits & les jours ,  
 Començant son cours  
 Rend à la nature  
 Toute sa parure ;  
 Jusqu'en ces climats ;  
 Où , sans doute , las  
 D'éclairer le monde ,  
 Il va chez Thétis  
 Ralumer dans l'onde  
 Ses feux amortis.

Cette allégorie est toujours soutenue par des images qui toutes ont rapport à l'image principale par où la figure a comencé : ce qui est es-



fentiel à l'allégorie. \* Vous pouvez entendre à la lettre tout ce discours d'une bergère, qui touchée de ne pouvoir mener ses brebis dans de bons pâturages, ni les préserver de ce qui peut leur nuire, leur adresferoit la parole, & se plaindroit à elles de son impuissance : mais ce sens, tout vrai qu'il paroît, n'est pas celui que Madame des Houlières avoit dans l'esprit : elle étoit occupée des besoins de ses enfans, voilà ses brebis; le chien dont elle parle, c'est son mari qu'elle avoit perdu : le Dieu Pan c'est le Roi.

Cet exemple fait voir combien est peu juste la remarque de M. Dacier, qui prétend qu'une allégorie qui rempliroit toute une pièce, est un monstre ; & qu'ainsi l'Ode 14. du 1. livre d'Horace, *O navis referent*, &c. n'est point allégorique, quoi qu'en ait

Dacier, Œuvres d'Horace, T. 1. p. 211. troif. édit. 1709.

\* Id quoque imprimis est custodiendum, ut quo ex genere cœperis translationis, hoc définas. Multi enim, cum initium à tempestate sumpserunt, incendio aut ruinâ finiunt; quæ est inconsequëntia rerum foedissima. *Quint.* l. 8. c. 6. Allegoria.

Quint. l. 8.  
c. 6. alleg.

cru Quintilien & les Comentateurs. Nous avons des pièces entières toutes allégoriques. On peut voir dans l'oraison de Cicéron contre Pison, \* un exemple de l'allégorie, où, come Horace, Cicéron compare la République Romaine à un vaisseau agité par la tempête.

L'allégorie est fort en usage dans les proverbes. Les proverbes allégoriques ont d'abord un sens propre qui est vrai, mais qui n'est pas ce qu'on veut principalement faire entendre: on dit familièrement *tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle se brise*; c'est à dire, que, quand on affronte trop souvent les dangers, à la fin on y périt; ou que, quand on s'expose fréquenment aux oca-

\* Neque tam fui tímíduş, ut qui in máxímis turbínibus ac flúctibus Reipúblicæ navem gubernáßem, salvámque in portu collocáßem; frontis tuæ nubéculam, tum, collégæ tui contaminátum spírítum pertiméßerem. Alios ego vidi ventos, alias prospéxi ánimo procéllas: áliis impendéntibus tempestátibus non cessi, sed his unum me pro ómnium salúte óbtuli. *Cic. in Pis. n. ix. aliter, 20. & 21.*

sions de pécher, on finit par y succomber.

Les fictions que l'on débite come des histoires pour en tirer quelque moralité, sont des allégories qu'on apèle *apologues*, *paraboles* ou *fables morales* ; telles sont les fables d'Esopé. Ce fut par un apologue que Ménénus Agrippa rapela autrefois la populace romaine, qui, mécontente du sénat, s'étoit retirée sur une montagne. Ce que ni l'autorité des loix, ni la dignité des Magistrats Romains n'avoient pu faire, se fit par les charmes de l'apologue.

Souvent les anciens ont expliqué par une histoire fabuleuse les éfets naturels dont ils ignoroient les causes ; & dans la suite on a doné des sens allégoriques à ces histoires.

Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre ;  
 C'est Jupiter armé pour efrayer la terre ;  
 Un orage terrible aux yeux des matelots ,  
 C'est Neptune en courroux qui gourmande  
 les flots ;  
 Echo n'est plus un son qui dans l'air reten-  
 tisse ,

Boileau ,  
 Art. Poët.  
 chant III.

C'est une Nymphé en pleurs qui se plaint de Narcisse.

Cette manière de philosopher flatte l'imagination ; elle amuse le peuple , qui aime le merveilleux ; & elle est bien plus facile que les recherches exactes que l'esprit méthodique a introduites dans ces derniers tems. Les amateurs de la simple vérité aiment bien mieux avouer qu'ils ignorent , que de fixer ainsi leur esprit à des illusions.

Les chercheurs de la pierre philosophale s'expriment aussi par allégorie dans leurs livres ; ce qui donne à ces livres un air de mystère & de profondeur , que la simplicité de la vérité ne pouroit jamais leur concilier. Ainsi ils couvrent sous les voiles mystérieux de l'allégorie , les uns leur fourberie , & les autres leur fanatisme , je veux dire , leur folle persuasion. En effet , la nature n'a qu'une voie dans ses opérations ; voie unique que l'art peut contrefaire , à la vérité , mais qu'il ne peut jamais imiter parfaitement. Il est aussi impossi-

ble de faire de l'or par un moyen différent de celui dont la nature se sert pour former l'or, qu'il est impossible de faire un grain de blé d'une manière différente de celle qu'elle emploie pour produire le blé.

Le terme de *matière générale* n'est qu'une idée abstraite qui n'exprime rien de réel, c'est-à-dire, rien qui existe hors de notre imagination. Il n'y a point dans la nature une matière générale dont l'art puisse faire tout ce qu'il veut : c'est ainsi qu'il n'y a point une blancheur générale d'où l'on puisse former des objets blancs. C'est des divers objets blancs qu'est venue l'idée de blancheur, come nous l'expliquerons dans la suite ; & c'est des divers corps particuliers, dont nous sommes affectés en tant de manières différentes, que s'est formée en nous l'idée abstraite de matière générale. C'est passer de l'ordre idéal à l'ordre physique, que d'imaginer un autre système.

Les énigmes sont aussi une espèce d'allégorie : nous en avons de fort belles en vers françois. L'énigme est

un discours qui ne fait point connoître l'objet à quoi il convient , & c'est cet objet qu'on propose à deviner. Ce discours ne doit point renfermer de circonstance qui ne conviène pas au mot de l'énigme.

Observez que l'énigme cache avec soin ce qui peut la dévoiler ; mais les autres espèces d'allégories ne doivent point être des énigmes , elles doivent être exprimées de manière qu'on puisse aisément en faire l'application.

## XIII.

## L'ALLUSION.

Alludere R.  
ad, & lúdc-  
re.

**L**ES allusions & les jeux de mots ont encore du rapport avec l'allégorie : l'allégorie présente un sens , & en fait entendre un autre : c'est ce qui arrive aussi dans les allusions , & dans la plûpart des jeux de mots ; *rei alterius ex alterâ notatio*. On fait allusion à l'histoire , à la fable , aux coutumes ; & quelquefois même on joue sur les mots.

Ton Roi , jeune Biron , te salue enfin la vie ; Henriade ;  
chant 7.  
 Et t'arache sanglant aux fureurs des soldats ,  
 Dont les coups redoublés achevoient ton tré-  
 pas :

Tu vis ; songe du moins à lui rester fidèle.

Ce dernier vers fait allusion à la malheureuse conspiration du Maréchal de Biron ; il en rapèle le souvenir.

Voiture étoit fils d'un marchand de vin : un jour qu'il jouoit au proterbe avec des Dames , Madame des Loges lui dit , *celui-là ne vaut rien , percez-nous en d'un autre*. On voit que cette dame fesoit une maligne allusion aux toneaux de vin : car *percer* , se dit d'un toneau , & non pas d'un proverbe ; ainsi elle réveilloit malicieusement dans l'esprit de l'assemblée le souvenir humiliant de la naissance de Voiture. C'est en cela que consiste l'allusion ; elle réveille les idées accessoires.

Hist. de  
l'Acad. T.  
I. p. 277.

A l'égard des allusions qui ne consistent que dans un jeu de mots , il faut mieux parler & écrire simplement , que de s'amuser à des jeux de mots puérils , froids , & fades : en



voici un exemple dans cette épitaphe de Despautère :

Grammaticam scivit , multos docuítque per  
annos ;

Declináre tamen non pótuit túmulum.

Vous voyez que l'auteur joue sur la double signification de *declináre*.

Il fut la Grammaire , il l'enseigna pendant plusieurs années , & cependant il ne put décliner le mot *túmulus*. Selon cette traduction , la pensée est fausse ; car Despautère savoit fort bien décliner *túmulus*.

Que si l'on ne prend point *túmulus* matériellement , & qu'on le prène pour ce qu'il signifie , c'est-à-dire , pour le tombeau , & par métonymie pour la mort ; alors il faudra traduire que *malgré toute la conoissance que Despautère avoit de la Grammaire , il ne put éviter la mort* : ce qui n'a ni sel , ni raison ; car on fait bien que la Grammaire n'exente pas de la nécessité de mourir.

La traduction est l'écueil de ces sortes de pensées : quand une pensée est solide , tout ce qu'elle a de

réalité se conserve dans la traduction ; mais quand toute sa valeur ne consiste que dans un jeu de mots , ce faux brillant se dissipe par la traduction.

Ce n'est pas toutefois qu'une muse un peu fine

Boileau, Art.  
Poët. chant  
2.

Sur un mot , en passant , ne joue & ne badine :

Et d'un sens détourné n'abuse avec succès :

Mais fuyez sur ce point un ridicule excès.

Dans le placet que M. Robin présenta au Roi pour être maintenu dans la possession d'une île qu'il avoit dans le Rhône , il s'exprime en ces termes :

Giles Robin,  
natif du S. Esprit, de l'Académie  
FRANÇOISE.

Qu'est-ce en effet pour toi, Grand Monarque  
des Gaules ,

Qu'un peu de sable & de gravier ?

Que faire de mon île ? Il n'y croît que des saules ;

Et tu n'aimes que le laurier.

+ +

*Saules* est pris dans le sens propre ; & *laurier* dans le sens figuré : mais ce jeu présente à l'esprit une pensée très-fine & très-solide. Il faut pourtant

observer qu'elle n'a de vérité que parmi les nations où le laurier est regardé come le fymbole de la victoire.

Les allusions doivent être facilement aperçues. Celles que nos Poëtes font à la fable font défectueufes, quand le fujet auquel elles ont rapport, n'est pas connu. Malherbe, dans fes stances à M. du Périer, pour le confoler de la mort de fa fille, lui dit :

Tithon n'a plus les ans qui le firent cigale,  
Et Pluton aujourd'hui,  
Sans égard du passé les mérites égale  
D'Archemore & de lui.

Poëfies de  
Malherbe, l.  
VI.

Il y a peu de lecteurs qui conoiffent Archemore, c'est un enfant du tems fabuleux. Sa nourrice l'ayant quitté pour quelques momens, un ferpent vint & l'étoufa. Malherbe veut dire que Tithon après une longue vie, s'est trouvé à la mort au même point qu'Archemore, qui ne vécut que peu de jours.

L'auteur du Poëme de la Madeleine, dans une apoftrophe à l'a  
mou

amour prophane , dit, parlant de Jésus-Christ :

Puisque cet *Antéros* t'a si bien désarmé : · L. 2. pag. 256

Le mot d'*Antéros* n'est guère connu que des savans , c'est un mot grec qui signifie *contre-amour* : c'étoit une divinité du Paganisme ; le Dieu vengeur d'un amour méprisé.

Ce poëme de la Madeleine est rempli de jeux de mots , & d'allusions si recherchées , que malgré le respect dû au sujet , & la bone intention de l'auteur , il est difficile qu'en lisant cet ouvrage , on ne soit point affecté come on l'est à la lecture d'un ouvrage burlesque. Les figures doivent venir , pour ainsi dire , d'elles-mêmes ; elles doivent naître du sujet , & se présenter naturellement à l'esprit , come nous l'avons remarqué ailleurs : quand c'est l'esprit qui va les chercher , elles déplaisent , elles étonnent , & souvent font rire par l'union bizarre de deux idées , dont l'une ne devoit jamais être assortie avec l'autre. Qui croiroit , par exemple , que jamais le jeu de piquet dût entrer

dans un poëme fait pour décrire la pénitence & la charité de sainte Madeleine ; & que ce jeu dut faire naître la pensée de se doner la discipline !

Poëme de la Madeleine, l. 3. p. 42,

Piquez-vous seulement de jouer au piquet ,  
A celui que j'entens qui se fait sans caquet ;  
J'entens que vous preniez par fois la discipline ,  
Et qu'avec ce beau jeu vous fassiez bonne mine.

On ne s'attend pas non plus à trouver les termes de Grammaire détaillés dans un ouvrage qui porte pour titre , le nom de sainte Madeleine ; ni que l'auteur imagine je ne sai quel rapport entre la Grammaire & les exercices de cette Sainte : cependant une tête de mort & une discipline sont les RUDIMENS de Madeleine.

Ibid. l. 2. p. 18. 19. &c.

Et regardant toujours ce têt de trépassé ,  
Elle voit le FUTUR dans ce PRÉSENT PASSÉ.  
.....  
Et c'est sa discipline , & tous ses châtimens ,  
Qui lui font comencer ces rudes RUDIMENS.  
Ce qui la fait trembler pour son GRAMMAIRIEN ,

C'est de voir , par un CAS du tout déraisonnable ,

Que son amour lui rend la mort INDÉCLINABLE ,

Et qu'ACTIF come il est aussi bien qu'excessif

Il le rend à ce point d'impassible PASSIF.

O que l'amour est grand , & la douleur amère ;

Quand un VERBE PASSIF fait toute sa GRAMMAIRE !

LA MUSE pour cela me dit , non sans raison ,

Que toujours la PREMIERE est sa CONJUGAISON.

.....  
Sçachant bien qu'en aimant elle peut tout prétendre ,

Come tout ENSEIGNER , tout LIRE , & tout ENTENDRE ,

Pendant qu'elle s'ocupe à punir le forfait

De son TEMS PRÉTÉRIT qui ne fut qu'IMPARFAIT ,

Tems de qui le FUTUR réparera les pertes

Par tant d'afflictions & de peines souffertes ;

Et le PRÉSENT est tel , que c'est l'INDICATIF ,

D'un amour qui s'en va jusqu'à l'INFINITIF.

Puis par un OPTATIF , ah ! plût à Dieu , dit-elle ,

Que je n'eusse jamais été si criminelle !

.....  
Prenant avec plaisir , dans l'ardeur qui la brûle ,

Le FOUET pour discipline , & la croix pour  
FÉRULE.

Vous voyez qu'il n'oublie rien. Cet ouvrage est rempli d'un nombre infini d'allusions aussi recherchées , pour ne pas dire aussi puériles. Le défaut de jugement qui empêche de sentir ce qui est ou ce qui n'est pas à propos , & le desir mal entendu de montrer de l'esprit & de faire parade de ce qu'on fait , enfantent ces productions ridicules.

Molière ,  
Misant. act.  
I, sc. 2.

Ce style figuré , dont on fait vanité ,  
Sort du bon caractère & de la vérité ;  
Ce n'est que jeux de mots , qu'affectation pure ;  
Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.

J'ajouterai encore ici une remarque , à propos de l'allusion : c'est que nous avons en notre langue un grand nombre de chansons , dont le sens littéral , sous une apparence de simplicité , est rempli d'allusions obscènes. Les auteurs de ces productions sont coupables d'une infinité de pensées dont ils salissent l'imagination ; & d'ailleurs ils se deshonnorent dans



l'esprit des honêtes gens. Ceux qui dans des ouvrages sérieux tombent par simplicité dans le même inconvénient que les feseurs de chansons, ne sont guère moins repréhensibles, & se rendent plus ridicules.

Quintilien, tout païen qu'il étoit, veut que non-seulement on évite les paroles obscènes, mais encore tout ce qui peut réveiller des idées d'obscénité. *Obscœnitas verò non à verbis tantùm abesse debet, sed etiã à significatione.*

Quint. Instit.  
Orat. l. vi. c.  
3. de Rifu.

» On doit éviter avec soin en écrivant, dit-il ailleurs, \* tout ce qui peut donner lieu à des allusions deshonêtes. Je fais bien que ces interprétations viennent souvent dans

\* Hoc vitium καὶ ὀφρῶν vocatur, sive malâ consuetudine in obscœnum intellectum sermo detortus est. . . . dicta sanctè & antiquè ridèntur à nobis: quam culpam non scribèntium quidem iudico, sed legèntium: tamen vitanda; quatenus verba honesta moribus perdidimus, & evincèntibus etiã vitiis cedèndum est. Sive junctura deformiter sonat. . . . alia conjunctiões aliquid simile faciunt quas persequi longum est, in eo vitio quod vitandum dicimus, commorantes. Sed divisio quoque

» l'esprit plutôt par un état de la cor-  
 » ruption du cœur de ceux qui lisent,  
 » que par la mauvaise volonté de ce-  
 » lui qui écrit ; mais un auteur sage  
 » & éclairé doit avoir égard à la foi-  
 » ble de ses lecteurs , & prendre  
 » garde de faire naître de pareilles  
 » idées dans leur esprit : car enfin  
 » nous vivons aujourd'hui dans un  
 » siècle où l'imagination des homes  
 » est si fort gâtée , qu'il y a un grand  
 » nombre de mots qui étoient autre-  
 » fois très-honnêtes , dont il ne nous  
 » est pas permis de nous servir par  
 » l'abus qu'on en fait ; de sorte que  
 » sans une attention scrupuleuse de la  
 » part de celui qui écrit , les lecteurs  
 » trouvent malignement à rire en sa-  
 » lissant leur imagination avec des  
 » mots , qui, par eux mêmes , sont  
 » très éloignés de l'obscénité.

affert eandem injuriam pudori. Nec scripto  
 modo in accidit ; sed etiam sensu plerique  
 obscenè intelligere , nisi caveris , cupiunt ,  
 ac ex verbis que longissimè ab obscenitate  
 absunt , occasionem turpitudinis rapere.  
*Quint. Inst. Orat. lib. VIII. c. 3. de Ornatu.*

## XIV.

## L'IRONIE.

L'Ironie est une figure par laquelle on veut faire entendre le contraire de ce qu'on dit : ainsi les mots dont on se sert dans l'ironie, ne sont pas pris dans le sens propre & littéral.

*ἔκφρασις,  
Dissimulatio  
in oratione.*

M. Boileau, qui n'a pas rendu à Quinault toute la justice que le public lui a rendue depuis, a dit par ironie :

Je le déclare donc, Quinault est un Virgile.

Boileau ;  
Sat. IX.

Il vouloit dire un mauvais Poëte.

Les idées accessaires sont d'un grand usage dans l'ironie : le ton de la voix, & plus encore la conoissance du mérite ou du démérite personnel de quelqu'un, & de la façon de penser de celui qui parle, servent plus à faire conoître l'ironie, que les paroles dont on se sert. Un home s'écrie, *oh le bel esprit !* Parle-t-il de

Cicéron , d'Horace ? il n'y a point là d'ironie ; les mots sont pris dans le sens propre. Parle-t il de Zoïle ? c'est une ironie. Ainsi l'ironie fait une satyre , avec les mêmes paroles dont le discours ordinaire fait un éloge.

Tout le monde fait ce vers du père de Chimène dans le Cid :

Corn. Cid.  
act. 1. sc. 3.

A de plus hauts partis Rodrigue doit prétendre.

C'est une ironie. On en peut remarquer plusieurs exemples dans Balzac & dans Voiture. Je ne fais l'usage que ces auteurs ont fait de cette figure , seroit aujourd'hui aussi bien reçu qu'il l'a été de leur tems.

Cicéron comence par une ironie l'oraison pour Ligarius. *Novum crimen , Caii Cæsar , & ante hunc diem inauditum*, &c. Il y a aussi dans l'oraison contre Pison un fort bel exemple de l'ironie : c'est à l'occasion de ce que Pison disoit que s'il n'avoit pas triomphé de la Macédoine , c'étoit parce qu'il n'avoit jamais souhaité les honneurs du triomphe. » Que

» Pompée est malheureux, dit Ci-  
 » céron, \* de ne pouvoir profiter  
 » de votre conseil! Oh! qu'il a eu  
 » tort de n'avoir point eu de goût  
 » pour votre philosophie! Il a eu la  
 » folie de triompher trois fois. Je  
 » rougis, Crassus, de votre conduite.  
 » Quoi, vous avez brigué l'honneur  
 » du triomphe avec tant d'empresse-  
 » ment! &c.

## X V.

## L'EUPHÉMISME.

**L'**Euphémisme est une figure par laquelle on déguise des idées désagréables, odieuses, ou tristes, sous des noms qui ne sont point les noms propres de ces idées: ils leur servent come de voile, & ils en expriment en aparence de plus agréables, de

εὐφημισμός;  
 boni óminis  
 captatio: dis-  
 cours de bon  
 augure. ἔν,  
 bien, heureuse-  
 ment, ὄφρημι.  
 je dis.

\* Non est íntegrum Cn. Pompéio, consilio jam uti tuo; errávit enim. Non gustárat istam tuam philosophiam; ter, jam homo stultus, triumphávit. &c. *Cíc.* in Píson. n. 58. XXIV.

moins choquantes, ou de plus honnêtes selon le besoin ; par exemple : ce seroit reprocher à un ouvrier ou à un valet la bassesse de son état, que de l'appeler *ouvrier* ou *valet* ; on leur donne d'autres noms plus honnêtes qui ne doivent pas être pris dans le sens propre. C'est ainsi que le boureau est appelé par honneur, *le maître des hautes œuvres*.

C'est par la même raison qu'on donne à certaines étoffes grossières le nom d'étoffes plus fines ; par exemple : on appelle *velours de Maurienne* une sorte d'étoffe de gros drap qu'on fait en Maurienne, province de Savoie, & dont les pauvres Savoyards sont habillés. Il y a aussi une sorte d'étoffe de fil dont on fait des meubles de campagne ; on honore cette étoffe du nom de *damas de Caux*, parce qu'elle se fabrique au pays de Caux en Normandie.

Un ouvrier qui a fait la besogne pour laquelle on l'a fait venir, & qui n'attend plus que son paiement pour se retirer, au lieu de dire *payez-moi*, dit par euphémisme, *n'avez-*

*vous plus rien à m'ordonner ?*

Nous difons auffi, *Dieu vous af-  
fifte, Dieu vous beniffè*, plutôt que  
de dire, *je n'ai rien à vous doner.*

Souvent pour congédier quel-  
qu'un, on lui dit, *voilà qui eft bien*,  
*je vous remercie*, plutôt que de lui  
dire *alez vous-en.*

Les Latins fe fervoient dans le  
même fens de leur *rectè*, qui, à la  
lettre, fignifie *bien*, au lieu de ré-  
pondre qu'ils n'avoient rien à dire.

» Quand nous ne voulons pas dire  
» ce que nous penfons, de peur de  
» faire de la peine à celui qui nous  
» intéroge, nous nous fervons du  
» mot de *rectè*, dit Donat. \*

Softrata, dans Térence, \*\* dit à  
fon fils Pamphile, *pourquoi pleurez-*

\* *Rectè dicimus cum fine injuria interro-  
gantis aliquid reticemus. Donat. in Terent.  
Hecyr. act. 3. fc. 2. v. 20.*

\*\* *S. Quid lacrymas? Quid es tam trif-  
tis? P. rectè mater. Ter. Hecyr. act. 3. fc.  
2.*

*Tum, quod dem ei, rectè est: nam nihil  
effe mihi, religio est dicere. Heaut. act. 2. fc.  
1. v. 16. & felon Mad. Dacier, act. 1. fc.  
4. v. 16.*



*vous ? Qu'avez-vous , mon fils ? Il répondit , rectè mater. Tout va bien , ma mère. Madame Dacier traduit , rien , ma mère , tel est le tour françois ,*

Dans une autre comédie de Térence, Clitiphon dit que quand sa maîtresse lui demande de l'argent, il se tire d'affaire en lui répondant *rectè*, c'est à-dire, en lui donnant de belles espérances : car, dit-il, *je n'oserois lui avouer que je n'ai rien ; le mot de rien est un mot funeste.*

Madame Dacier a mieux aimé traduire, *lorsqu'elle me demande de l'argent , je ne fais que marmoter entre les dents ; car je n'ai garde de lui dire que n'ai pas le sou.*

Si Madame Dacier eût été plus entendue qu'elle ne l'étoit en galanterie, elle auroit bien senti que *marmoter entre les dents*, n'étoit pas une contenance trop propre à faire naître dans une coquette l'espérance d'un présent.

Il y avoit toujours un verbe sous-entendu avec *rectè*. *Rectè admo-*

nes. \* *Ego istæc rectè ut fiant videro.* \*\*

*Rectè suades*, \*\*\* &c.

A l'égard du *rectè* de la 2<sup>e</sup>. scène du III<sup>e</sup>. acte de l'Hécyre, il faut sous-entendre ou *váleo*, *rectè váleo*, ou *rectè mihi consulo*, ou enfin quelque autre mot pareil, come *res benè se habet*, &c. Pamphile vouloit exciter cette idée dans l'esprit de sa mère pour en éluder la demande.

Pour ce qui est de l'autre *rectè*, Clitiphon vouloit faire entendre à sa maîtresse, qu'il avoit des ressources pour lui trouver de l'argent ; que tout iroit bien, & que ses desirs seroient enfin satisfaits.

Ainsi, quoique Madame Dacier nous dise\* que nous n'avons point de mot en notre langue, qui puisse exprimer la force de ce *rectè*, je crois qu'il répond à ces façons de parler, *cela va bien*, *cela ne va pas si mal que vous pensez* ; *courage*, *ily a espérance*, *cela est bon* ; *tout ira bien*, &c. ce sont-là autant d'Euphémismes.

Dans toutes les nations policées on a toujours évité les termes qui expriment des idées deshonnêtes. Les

\* Andr. act. 5. sc. 4. v. 50.  
\*\* Ib. act. 2. sc. 6, v. 25.  
\*\*\* Heaut. act. 5. sc. 2. v. 43.

Heaut. act. 1. sc. 1.

\* Dans les remarques sur la sc. 2. du 3<sup>e</sup>. acte de l'Hécyre.

personnes peu instruites croient que les Latins n'avoient pas cette délicatesse : c'est une erreur. Il est vrai qu'aujourd'hui on a quelquefois recours au latin pour exprimer des idées dont on n'oseroit dire le mot propre en françois : mais c'est que come nous n'avons appris les mots latins que dans les livres, ils se présentent à nous avec une idée accessoire d'érudition & de lecture, qui s'empare d'abord de l'imagination ; elle la partage, elle enveloppe, en quelque sorte, l'image deshonnête, elle l'écarte, & ne la fait voir que de loin : ce sont deux objets que l'on présente alors à l'imagination, dont le premier est le mot latin qui couvre l'idée qui le suit ; ainsi ces mots servent come de voile & de périphrase à ces idées peu honnêtes : au lieu que come nous sommes accoutumés aux mots de notre langue, l'esprit n'est pas partagé. Quand on se sert des termes propres, il s'occupe directement des objets que ces termes signifient. Il en étoit de même à l'égard des Grecs & des Romains,

les honêtes gens ménageoient les termes come nous les ménageons en françois, & leur scrupule aloit même quelquefois si loin, qu'ils évitoient la rencontre des syllabes, qui, jointes ensemble, auroient pu réveiller des idées deshônêtes. *Quia si ita diceretur, obscœniùs concurrerent litteræ*, dit Cicéron; & Quintilien a fait la même remarque.

» Ne devrois-tu point mourir de  
 » honte, dit Chrémès à son fils, \*  
 » d'avoir eu l'insolence d'amener à  
 » mes yeux, dans ma propre mai-  
 » son, une . . . je n'ose prononcer

\* Non mihi per fallacias addúcere ante óculos . . . . pudet dicere hác præsentè verbum turpe; at te id nullo modo púduit fácere. Heaut, act. 5. sc. 4. v. 18.

Ego servo & servábo Platónis verecúndiam. Itaque tectis verbis, ea ad te scripsi, quæ apertíssimis agunt Stoïci. Illi étiam crépitus aiunt æquè liberos, ac ructus, esse oportére. *Cic. l. ix. Epist. 22.*

Æquè eâdem modéstia, pótius cum muliere fuisse, quàm concubuisse, dicébant. *Varro de ling. lat. l. v. sub. fin.*

Mos fuit, res turpes & foedas prolátu; honestiórum convestirier dignitate. *Arnob. l. v.*

Orat. n. 154.  
 aiter XLV.

Inst. Orato  
 l. VIII. c. 30

» un mot deshonnête en présence de  
 » ta mère, & tu as bien osé comètre  
 » une action infâme dans notre pro-  
 » pre maison !

C'étoit par la même figure qu'au lieu de dire, *je vous abandonne, je ne me mets point en peine de vous, je vous quite*, les anciens disoient souvent, *vivez, portez-vous bien. Vivez forêts*, \* cette expression, dans l'endroit où Virgile s'en est servi, ne marque pas un souhait que le berger fasse aux forêts, il veut dire simplement qu'il les abandonne.

Ils disoient aussi quelquefois, *avoir vécu, avoir été, s'en être alé, avoir passé par la vie*, (*vita functus*, \*\*) au lieu de dire *être mort*, le terme de *mourir* leur paroissoit en certaines occasions un mot funeste.

\* *Omnia vel médium fiant mare, vivité sylvæ. Virg. Ec. VIII. v. 58.*

*Valeant, qui inter nos dissidium volunt. Ter. And. act. IV. sc. 2. v. 3.*

*Castra peto: valeatque Venus, valeantque puellæ. Tibull. l. 2. El. 6. v. 9.*

\*\* *Fungi fungor*, signifie *passer par*, dans un sens métaphorique; *être délivré de, s'être acquité de.*

Les anciens portoient la superstition jusqu'à croire qu'il y avoit des mots, dont la seule prononciation pouvoit attirer quelque malheur : come si les paroles, qui ne sont qu'un air mis en mouvement, pouvoient produire, par elles-mêmes, quelque autre éfet dans la nature, que celui d'exciter dans l'air un ébranlement, qui, se comuniquant à l'organe de l'ouïe, fait naître dans l'esprit des homes les idées dont ils sont convenus par l'éducation qu'ils ont reçue.

Cette superstition paroissoit encore plus dans les cérémonies de la religion : on craignoit de doner aux Dieux quelque nom qui leur fût désagréable. On étoit averti \* au co-

\* Malè ominâtis párcite verbis, ou selon d'autres, malè nominâtis. *Hor.* l. 3. od. 14.

Favéte linguis. *Hor.* l. 3. od. 1.

Ore favéte omnes. *Virg.* *Æn.* l. 5. v. 71.

Dicámus bona verba, venit natális, ad aras.

Quisquis ades, linguá, vir muliérque fave.  
*Tibull.* l. 2. El. 2. v. 1.

Prospera lux óritur, linguísque animísque favéte,

mencement du sacrifice ou de la cérémonie , de prendre garde de prononcer aucun mot qui pût attirer quelque malheur , de ne dire que de bones paroles , *bona verba fari* , enfin d'être favorable de la langue , *favète linguis* , ou *linguá* , ou *ore* ; & de garder plutót le silence , que de prononcer quelque mot funeste qui pût déplaire aux Dieux : & c'est de là que *favète linguis* , signifie par extension , *faites silence*.

Par la même raison , ou plutót par le même fanatisme , lorsqu'un oiseau avoit été de bon augure , & que ce qu'on devoit attendre de cet heureux présage , étoit détruit par un augure contraire , ce second augure ne s'apeloit point mauvais augure ; mais simplement *l'autre augure* , \* ou *l'autre oiseau*. C'est pourquoi , dit

Nunc dicénda bono , sunt bona verba ;  
die. *Ovid. Fast. l. 1. v. 71.*

\* *Alter* , & pro non bono pónitur , ut in augúriis , *altera* cum appellátur *avis* quæ úti- que prospéra non est ; sic *alter* nonnumquam pro advérso dicitur & malo. *Festus* , v. *alter*.



Festus, ce terme *alter*, veut dire quelquefois *contraire*, *mauvais*.

Il y avoit des mots consacrés pour les sacrifices, dont le sens propre & littéral étoit bien différent de ce qu'ils signifioient dans ces cérémonies superstitieuses; par exemple: *maclâre*, qui veut dire *magis auclâre*, augmenter davantage, se disoit des victimes qu'on sacrifioit. On n'avoit garde de se servir alors d'un mot qui pût faire naître l'idée funeste de la mort; on se servoit par euphémisme, de *mac-târe*, augmenter; soit que les victimes augmentassent alors en honneur, soit que leur volume fût grossi par les ornemens dont on les paroit; soit enfin que le sacrifice augmentât en quelque sorte l'honneur qu'on rendoit aux Dieux. Nous avons sur ce point un beau passage de Varron, que l'on peut voir ici au bas de la page.\*

\* *Maclâre*, verbum & sacrorum, κατ' εὐφημισμὸν dictum, quasi *magis auere*, ut *adolere*; undè & *magmētum* quasi *majus augmentum*: nam hōstia tanguntur molâ falsâ, & tum *immolâta* dicuntur; cum verò ictæ sunt & aliquid ex illis in aram datum est,

De même , parce que *cremari* ; être brûlé , auroit été un mot de mauvais augure , & que l'autel croissoit , pour ainsi dire , par les herbes , par les entrailles des victimes , & par tout ce qu'on metoit dessus pour être brûlé ; au lieu de dire *on brûle sur les autels* , ils disoient , *les autels croissent* , car *adolere* & *adoléscere* , signifient proprement *croître* ; & ce n'est que par euphémisme que ces mots signifient *brûler*.

Adolefcunt  
ignibus arz.  
Virg. Georg.  
IV. v. 379.

C'est ainsi que les personnes du peuple disent quelquefois dans leur colère , *que le bon Dieu vous emporte* , n'osant prononcer le nom du malin esprit.

Dans l'Écriture Sainte , le mot de *benir* est mis quelquefois au lieu de maudire , qui est précisément le contraire. Come il n'y a rien de plus

*maſtata* dicuntur per laudationem , itém-  
que boni óminis ſignificatiónem. Et cum illis  
mola falſa imponitur , dicitur *maſte eſto*.  
*Varro* de vitá Pop. Rom. l. 2. dans les frag-  
mens qui ſont à la ſin des œuvres de *Var-*  
*ron* , de l'édition de J. Janſon , Amſt. 1723.  
p. 63.

freux à concevoir, que d'imaginer  
quelqu'un qui s'empporte jusqu'à des  
imprécations sacrilèges contre Dieu  
même; au lieu du terme de *mau-*  
*rire*, on a mis le contraire par eu-  
phémisme.

Naboth n'ayant pas voulu vendre  
au Roi Achab, une vigne qu'il pos-  
sédait, & qui étoit l'héritage de ses  
pères; la Reine Jézabel, femme d'A-  
chab, suscita deux faux témoins, qui  
déposèrent que Naboth avoit blas-  
phémé contre Dieu & contre le Roi:  
Or, l'Écriture, pour exprimer ce  
blasphème, fait dire aux témoins,  
*que Naboth a beni Dieu & le Roi.\**

Job dit dans le même sens, *peut-*  
*être que mes enfans ont péché, & qu'ils*  
*ont beni Dieu dans leur cœur.\*\**

C'est ainsi que dans ces paroles de Æn. I. III. v.  
Virgile, *auri sacra fames, sacra se* 57.  
*rend pour excrabilis*, selon Servius;

\* Viri diabólici dixerunt contra eum testi-  
monium coram multitudine; benedixit Na-  
both Deum & Regem. *Reg. III. c. 21. v.*  
*o. & 13.*

\*\* Ne fortè peccáverint filii mei & bene-  
dixerint Deo in cordibus suis. *Job. 1. v. 5.*

soit par euphémisme, soit par extension : car il est à observer que souvent par extension, *sacer* vouloit dire *exécration*. Ceux que la justice humaine avoit condânés, & ceux qui se devoient pour le peuple, étoient regardés come autant de personnes sacrées. De là, dit Festus, \* tout méchant home est apelé *sacer*. O le maudit bouffon, dit Afranius, en se servant de *sacrum* : § O *sacrum scurram & malum*. Et Plaute, parlant d'un marchand d'esclaves, s'exprime en ces termes, *Hómini (si leno est homo quantum hóminum terra sústinet, sacérrimo*.

§ Fragn.  
 Vet. Poët.  
 Lond. 1713.  
 pag. 1512.  
 Plaut. Pœn.  
 Prolog. v.  
 90.

\* Homo *sacer* is est, quem pópulus judicávit ob malefícium, neque fas est cum immolári . . . ex quo quivis homo, malus atque improbus, *sacer* appellári solet. *Festus* v. *sacer*.

Massiliénés, quóties pestilentiá laborábant, unus se ex paupéribus offerébat, aléndus anno íntegro públicis & purioribus cibis. Hic pósteà, ornátus verbénis & véstibus sacris, circumducebátur per totam civitátem, cum execrationibus ; ut in ipsum reciderent mala totius civitátis ; & sic projiciebátur. *Servius* In *Æn.* III. v. 57.

On peut encore rapporter à l'euphémisme ces périphrases ou circonlocutions, dont un orateur délicat enveloppe habilement une idée, qui, toute simple, exciteroit peut-être dans l'esprit de ceux à qui il parle, une image ou des sentimens peu favorables à son dessein principal. Cicéron n'a garde de dire au Sénat, que les domestiques de Milon tuèrent Clodius; \* » ils firent, dit-il, ce que tout maître eût voulu que ses esclaves eussent fait en pareille occasion. « De même, lorsqu'on ne donne pas à un mercénaire tout l'argent qu'il demande, au lieu de lui dire, *je ne veux pas vous en donner davantage*, souvent on lui dit par euphémisme, *je vous en donnerai davantage une autre fois; cela se trouvera: je chercherai les occasions de vous récompenser*, &c.

\* Fecerunt id servi Milonis . . . . quod suos quisque servos in tali re facere voluisset, *Cic. pro Milone*, num. 29.



## XVI.

## L'ANTIPHRASE.

**L'**Euphémisme & l'Ironie ont donné lieu aux Grammairiens d'inventer une figure qu'ils apèlent *Antiphrase*, c'est à-dire, *contre vérité*; par exemple : la mer noire sujète à de fréquens naufrages, & dont les bords étoient habités par des homes extrêmement féroces, étoit apelée *Pont-Euxin*, c'est-à dire, *mer favorable à ses hôtes, mer hospitalière*. C'est pourquoi Ovide a dit que le nom de cette mer étoit un menteur.

ἔυξεινος,  
hospitális,  
Qui exerce  
l'hospitalité.

Ovi. Trist.  
5. Eleg. 10.  
v. 13.

Quem tenet Euxíni, mendax cognómíne  
littus,

Idem l. 3.  
El. 13. v. ult.

*Et ailleurs* : Pontus Euxíni falso nómíne  
dictus.

Sanctius & quelques autres ne veulent point mètre l'antiphrase au rang des figures. Il y a en éfet je ne sai quoi d'oposé à l'ordre naturel, de nomer une chose par son contraire, d'apeler *lumineux* un objet,

et, parce qu'il est obscur; l'antiphrase ne satisfait pas l'esprit.

Malgré les mauvaises qualités des objets, les anciens qui personifioient tout, leur donnoient quelquefois des noms flatteurs, come pour se les rendre favorables, ou pour se faire un bon augure, un bon présage.

Ainsi c'étoit par euphémisme, par superstition, & non par antiphrase, que ceux qui aloient à la mer que nous apelons aujourd'hui *la mer noire*, l'apeloient *mer hospitalière*, c'est-à-dire, mer qui ne nous fera point funeste, qui nous fera propice, où nous serons bien reçus, mer qui sera pour nous une mer hospitalière, quoiqu'elle soit comunément pour les autres une mer funeste.

Les trois Déeses infernales, filles de l'Erèbe & de la Nuit, qui, selon la fable, filent la trame de nos jours, étoient apelées *les Parques*: de l'adjectif *parcus*, *quia parçè nobis vitam tribuunt*. Chacun trouve qu'elles ne li filent pas assez de jours. D'autres disent qu'elles ont été ainsi apelées, parce que leurs fonctions sont par-



tagées ; *Parcæ quasi partitæ.*

Clotho colum rétinet , Lâchêsis net , & Atropos occat.

Ce n'est donc point par antiphrase ; *quia nemini parcunt* , qu'elles ont été apelées *Parques*.

Les Furies , Alecto , Tisiphone & Mégère , ont été apelées *Euménides* , du grec *eumeneis* , *benévolæ* , douces , bienfaisantes. La comune opinion est que ce nom ne leur fut doné qu'après qu'elles eurent cessé de tourmenter Oreste qui avoit tué sa mère. Ce prince fut , dit-on , le premier qui les apela *Euménides*. Ce sentiment est adopté par le P. Sanadon. D'autres prétendent que les Furies étoient apelées *Euménides* long-tems avant qu'Oreste vînt au monde : mais d'ailleurs cette aventure d'Oreste est remplie de tant de circonstances fabuleuses , que j'aime mieux croire qu'on a apelé les Furies *Euménides* par euphémisme , pour se les rendre favorables. C'est ainsi qu'on traite tous les jours de *bones* & de *bienfesantes* les perſones les plus aigres & les plus

Εὐμενίδες.

Poësies  
d'Horace ,  
T. I. p. 458.

dificiles dont on veut apaiser l'emportement, ou obtenir quelque bienfait.

On dit encore qu'un bois sacré est apelé *lucus*, par antiphrase; car ces bois étoient fort sombres, & *lucus* vient de *lucere*, *luire*: mais si *lucus* vient de *lucere*, c'est par une raison contraire à l'antiphrase; car come il n'étoit pas permis, par respect, de couper de ces bois, ils étoient fort épais, & par conséquent fort sombres, ainsi le besoin autant que la superstition, avoit introduit l'usage d'y alumer des flambeaux.

*Manes*: les manes, c'est-à-dire; les ames des morts, & dans un sens plus étendu, les habitans des enfers, est encore un mot qui a donné lieu à l'antiphrase. Ce mot vient de l'ancien adjectif *manus*, \* dont on se servoit au lieu de *bonus*. Ceux qui prioient les manes, les apeloient ainsi pour se les rendre favorables. *Vos ô mihi manes este boni*; c'est ce que Virgile fait dire à Turnus. Ainsi tous les exemples dont on prétend

\* Festus, v.  
*Manare, man-*  
*re.*

Nonius, c. I.  
n. 337.

Varr. de ling.  
lat. l. 5, ini-  
tio.

Virg. *Æn.*  
12. v. 647.

autoriser l'antiphrase, se rapportent; ou à l'euphémisme, ou à l'ironie; come quand on dit à Paris, *c'est une muète des hales*, c'est à-dire, une femme qui chante pouilles, une vraie harangère des hales; *muète* est dit alors par ironie.

## XVII.

## LA PÉRIPHRASE.

περίφρασις.  
Circumlocutio. περί, circum.  
cum. φράζω dico.

**Q**uintilien met la Pèriphrase au rang des tropes; en éfet, puisque les tropes tiènent la place des expressions propres, la périphrase est un trope, car la périphrase tient la place, ou d'un mot ou d'une phrase.

Nous avons expliqué dans la première partie de cette Grammaire, ce que c'étoit qu'une phrase: c'est une expression, une manière de par-

Plúribus autem verbis cum id quod uno, aut paucióribus certè, dici potest, explicatur, περίφρασις vocant, circuitum loquéndi. *Quint. Inst. Or. l. VIII, c. 6. de Tropis.*

ler, un arrangement de mots, qui fait un sens fini ou non fini.

La périphrase ou circonlocution est un assemblage de mots qui expriment en plusieurs paroles ce qu'on auroit pu dire en moins, & souvent en un seul mot; par exemple: *le vainqueur de Darius*, au lieu de dire, *Alexandre: l'astre du jour*, pour dire *le soleil*.

On se sert de périphrases, ou par bienséance, ou pour un plus grand éclaircissement, ou pour l'ornement du discours, ou enfin par nécessité.

1. Par bienséance, lorsqu'on a recours à la périphrase, pour envelopper les idées basses ou peu honêtes. Souvent aussi, au lieu de se servir d'une expression qui exciteroit une image trop dure, on l'adoucit par une périphrase, come nous l'avons remarqué dans l'euphémisme.

2. On se sert aussi de périphrase pour éclaircir ce qui est obscur, les définitions sont autant de périphrases: come lorsqu'au lieu de dire *les Parques*, on dit, *les trois Déeses infernales, qui selon la fable, filent la rame de nos jours*.

LA PARAPHRASE.

παρὰ λέγω.  
juxta dico, id  
est loquor  
juxta ea quæ  
alius dixit,  
παρὰ, juxta,  
supra λέγω,  
dico.

Remarquez que quelquefois après qu'on a expliqué par une périphrase un mot obscur ou peu connu, on développe plus au long la pensée d'un auteur, en ajoutant des réflexions ou des circonstances qu'il auroit pu ajouter lui-même; mais alors ces sortes d'explications plus amples & conformes au sens de l'auteur, sont ce qu'on apèle des *Paraphrases*, la paraphrase est une espèce de commentaire: on reprend le discours de celui qui a déjà parlé, on l'explique, on l'étend davantage en suivant toujours son esprit. Nous avons des paraphrases des Psaumes, du livre de Job, du nouveau Testament, &c. Nous avons aussi des paraphrases de l'art poétique d'Horace, &c. La périphrase ne fait que tenir la place d'un mot ou d'une expression, au fond elle ne dit pas davantage; au lieu que la paraphrase ajoute d'autres pensées, elle explique, elle développe.

3. On se sert de périphrases pour l'ornement du discours, & sur tout en poésie. Le génie de la poésie consiste à amuser l'imagination par des

images qui au fond se réduisent souvent à une pensée que le discours ordinaire exprimeroit avec plus de simplicité, mais d'une manière ou trop sèche ou trop basse; la périphrase poétique présente la pensée sous une forme plus gracieuse ou plus noble: c'est ainsi qu'au lieu de dire simplement *à la pointe du jour*, les Poètes disent:

L'Aurore cependant au visage vermeil,

Ouvroit dans l'Orient le palais du soleil:

La nuit en d'autres lieux portoit ses voiles  
sombres,

Les songes voltigeans fuyoient avec les ombres.

Henriade  
ch. VI<sub>2</sub>

Madame Dacier comence le XVII<sup>e</sup>. livre de l'Odyssée d'Homère par ce vers:

Dès que la belle Aurore eut annoncé le jour.

Et ailleurs elle dit, » la brillante  
» Aurore sortoit à peine du sein de  
» l'Océan, pour anoncer aux Dieux  
» & aux homes le retour du soleil.

Iliade, l.  
XIX.

Pour dire que le jour finit, qu'il est tard, *adversperascit*, Virgile dit  
Kiv

qu'on voit déjà fumer de loin les cheminées, que déjà les ombres s'allongent & semblent tomber des montagnes.

Ecl. I. v. 83. Et jam summa procul villarum cúlmina fumant,

Majorésque cadunt altis de montibus umbræ;

Boileau a dit par imitation :

Lutrin, ch.  
2.

Les ombres cependant sur la ville épandues  
Du faite des maisons descendent dans les rues;

On pourra remarquer un plus grand nombre d'exemples pareils dans les auteurs. Je me contenterai d'observer ici qu'on ne doit se servir de périphrases que quand elles rendent le discours plus noble ou plus vif par le secours des images. Il faut éviter les périphrases qui ne présentent rien de nouveau, qui n'ajoutent aucune idée accessoire, elles ne servent qu'à rendre le discours languissant : si après avoir dit d'un homme acablé de remord; *qu'il est toujours triste*, vous vous servez de quelque périphrase qui ne dise autre chose, sinon que *cet homme est toujours sombre, rêveur*,



*mélancolique & de mauvaise humeur* ; vous ne rendez guère votre discours plus vif par de telles expressions. M. Boileau, sur un sujet pareil, a fait d'après Horace une espèce de périphrase qui tire tout son prix de la peinture dont elle occupe l'imagination du lecteur.

Ce fou rempli d'erreurs que le trouble accompagne. Ep. v.

Et malade à la ville ainsi qu'à la campagne,

En vain monte à cheval pour tromper son ennui,

Post equitem  
sedet atra cu-  
ra. Hor. l.

Le chagrin monte en croupe & galope avec lui.

III. od. l. v.  
40.

Le même Poëte, au lieu de dire, *pendant que je suis encore jeune*, se sert de trois périphrases qui expriment cette même pensée sous trois images différentes.

Tandis que libre encor, malgré les destinées, Sat. 3.

Mon corps n'est point courbé sous le faix des années;

Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chan-  
celer,

Et qu'il reste à la Parque encore de quoi filer.

On doit aussi éviter les périphrases

obscurcs & trop enflées. \* Celles qui ne servent ni à la clarté, ni à l'ornement du discours, sont défectueuses. C'est une inutilité désagréable qu'une périphrase à la suite d'une pensée vive, claire, solide & noble. L'esprit qui a été frappé d'une pensée bien exprimée, n'aime point à la retrouver sous d'autres formes moins agréables, qui ne lui apprenent rien de nouveau, ou rien qui l'intéresse. Après que le père des trois Horaces, dans l'exemple que j'ai déjà rapporté, a dit *qu'il mourût*, il devoit en demeurer là, & ne pas ajouter :

P. 10.

Ou qu'un beau desespoir enfin le secourût.

Marot, dans une de ses plus belles épîtres, raconte agréablement au Roi François I. le malheur qu'il a eu d'avoir été volé par son valet, qui lui avoit pris son argent, ses habits, & son cheval; ensuite il dit :

\* Ut cum decorum habet, periphrasis, ita cum in vitium incidit, περιφραση dicitur: obstat enim quidquid non adjuvat, Quint. Instit. Orat. l. VIII, c. 6.

Et néanmoins ce que je vous en mande ,  
N'est pour vous faire ou requête ou de-  
mande :

Je ne veux point tant de gens ressembler ;  
Qui n'ont souci autre que d'assembler ;  
Tant qu'ils vivront ils demanderont , eux ;  
Mais je comence à devenir honteux ,  
Et ne veux point à vos dons m'arrêter.

Je ne dis pas , si voulez rien prêter ,  
Que ne le prène : il n'est point de prêteur ;  
S'il veut prêter , qu'il ne fasse un débiteur ,  
Et savez vous , Sire , coment je paie ,  
Nul ne le fait si premier ne l'essaie.

Vous me devrez , si je puis , de retour ;  
Et vous ferai encore un bon tour ;

A celle fin qu'il n'y ait faute nulle ,  
Je vous ferai une belle cédule ,  
A vous payer , sans usure il s'entend ,  
Quand on verra tout le monde content ;  
Ou si vous voulez , à payer ce fera ,  
Quand votre los & renom cessera.

Voilà où le génie conduisit Marot ,  
& voilà où l'art devoit le faire arrê-  
ter : ce qu'il dit ensuite que *les deux*  
*princes Lorains le plaigeront* , & encore

Avisez donc , si vous avez desir  
De rien prêter , vous me ferez plaisir :

Cic. de Orat.  
 l. 2. n. XII  
 aliter 51.

Tout cela, dis-je, n'ajoute plus rien à la pensée : c'est ce que Cicéron apèle *verbórum vel optimórum atque ornatissimórum sónitus inánis*. Que s'il y avoit quelque chose de plus à dire, ce sont les douze derniers vers qui font un nouveau sens, & ne sont plus une périphrase qui regarde l'emprunt.

Voilà le point principal de ma lettre ;  
 Vous savez tout, il n'y faut plus rien mettre

Rien mettre las ! Certes, & si ferai ;  
 En ce faisant mon style j'enflerai,  
 Disant, ô Roi amoureux des neuf Muses,  
 Roi, en qui sont leurs sciences infuses,  
 Roi, plus que Mars, d'honneur environé,  
 Roi, le plus Roi qui fut onc couronné ;  
 Dieu tout puissant te doint, pour t'estre-

ner,  
 Les quatre coins du monde à gouverner,  
 Tant pour le bien de la ronde machine,  
 Que pour autant que sur tous en es digne.

4. On se sert de périphrase par nécessité, quand il s'agit de traduire, & que la langue du traducteur n'a point d'expression propre qui ré-

ponde à la langue originale : par exemple, pour exprimer en latin une péruque , il faut dire *coma adscititia* , une chevelure empruntée , des cheveux qu'on s'est ajustés. Il y a en latin des verbes qui n'ont point de supin , & par conséquent point de participe ; ainsi au lieu de s'exprimer par le participe , on est obligé de recourir à la périphrase *fore ut , esse futurum ut* ; j'en ai donné plusieurs exemples dans la syntaxe.

XVIII.

L'HYPALLAGE.

**V**irgile , pour dire *mettre à la voile* , a dit , \* *dare clāssibus austros* : l'ordre naturel demandoit qu'il dît plutôt , *dare classes austris*.

Cicéron , dans l'oraison pour Marcellus , dit à César qu'on n'a jamais vu dans la ville son épée vuide du fourreau , *glādium vagina vaculum in urbe non vidimus*. Il ne s'agit pas du fonds de la pensée , qui est de faire entendre que César n'avoit exercé

Ἰπαλλαγῆ.  
 immutatio.  
 ἐπὶ sub , ab.  
 & ἀλλάγῃ.  
 aor. 2. pass.  
 ἀλλάττω.  
 \* Æn. l. III  
 v. 61.

aucune cruauté dans la ville de Rome, il s'agit de la combinaison des paroles qui ne paroissent pas liées entre elles come elles le sont dans le langage ordinaire, car *vacuus* se dit plutôt du foureau que de l'épée.

Ovide comence ses métamorphoses par ces paroles :

In nova fert ánimus mutátas dícere formas  
Córpora.

La construction est *ánimus fert me ad dícere formas mutátas in nova córpora*. Mon génie me porte à raconter les formes changées en de nouveaux corps : il étoit plus naturel de dire, à raconter les corps, c'est à-dire, à parler des corps changés en de nouvelles formes.

Vous voyez que dans ces sortes d'expressions les mots ne sont pas construits ni combinés entr'eux come ils le devroient être selon la destination des terminaisons & la construction ordinaire. C'est cette transposition ou changement de construction qu'on apèle *Hypallage*, mot grec qui signifie *changement*.

Cette figure est bien malheureuse : les Rhéteurs disent que c'est aux Grammairiens à en parler, *Grammaticorum potius schema est quam tropus*, dit Vossius ; & les Grammairiens la renvoient aux Rhéteurs : *l'hypallage, à vrai dire, n'est point une figure de Grammaire*, dit la nouvelle Méthode de P. R. *C'est un trope ou une figure d'élocution.*

Inst. Orat.  
l. IV. c. 13.  
art. 12.

Dès fig. de  
Const. c. VI.  
p. 5, 8.

Le changement qui se fait dans la construction des mots par cette figure, ne regarde pas leur signification, ainsi en ce sens cette figure n'est point un trope, & doit être mise dans la classe des idiotismes ou façons de parler particulières à la langue latine : mais j'ai cru qu'il n'étoit pas inutile d'en faire mention parmi les tropes ; le changement que l'hypallage fait dans la combinaison & dans la construction des mots, est une sorte de trope ou de conversion. Après tout, dans quelque rang qu'on juge à propos de placer l'hypallage, il est certain que c'est une figure très-remarquable.

Souvent la vivacité de l'imagina-



tion nous fait parler de manière ; que quand nous venons ensuite à considérer de sang froid l'arrangement dans lequel nous avons construit les mots dont nous nous sommes servis , nous trouvons que nous nous sommes écartés de l'ordre naturel , & de la manière dont les autres hommes construisent les mots quand ils veulent exprimer la même pensée ; c'est un manque d'exactitude dans les modernes ; mais les langues anciennes autorisent souvent ces transpositions : ainsi dans les anciens la transposition dont nous parlons est une figure respectable qu'on apèle *hypallage* , c'est à dire , changement , transposition , ou renversement de construction. Le besoin d'une certaine mesure dans les vers , a souvent obligé les anciens Poëtes d'avoir recours à ces façons de parler , & il faut convenir qu'elles ont quelquefois de la grace : aussi les a-t-on élevées à la dignité d'expressions figurées ; & en ceci les anciens l'emportent bien sur les modernes , à qui on ne fera pas de long-tems le même honneur.

Je vais ajouter encore ici quelques exemples de cette figure, pour la faire mieux conoître. Virgile fait dire à Didon :

Et cùm frígida mors ánimá sedúxerit artus. Æn. l. I. v.

v. 385.

Après que la froide mort aura séparé de mon ame les membres de mon corps, il est plus ordinaire de dire *aura séparé mon ame de mon corps* : le corps demeure, & l'ame le quitte ; ainsi Servius & la plûpart de comentateurs trouvent une hypallage dans ces paroles de Virgile.

Le même Poëte parlant d'Enée & de la Sibylle qui conduisit ce héros dans les enfers, dit :

Ibant obscúri solá sub nocte per umbram. Æn. l. VI.

v. 268.

Pour dire qu'ils marchaient tout seuls dans les ténèbres d'une nuit sombre. Servius & le P. de la Rue disent que c'est ici une hypallage pour *ibant soli sub obscúrá nocte*.

Horace a dit :

Pócula lethæos ut si ducéntia somnos

Tráxerim.

Hor. l. v.  
od. 14. v. 3.

Come si j'avois bu les eaux qui amènent le sommeil du fleuve Léthé. Il étoit plus naturel de dire *pócula letheæ*, les eaux du fleuve Léthé.

Virgile a dit qu'Enée *raluma* des feux presque éteints.

Æn. I. v. . . . . *Sopitos suscitât ignes.*

v. 743.

Il n'y a point là d'hypallage, car *sopitos*, selon la construction ordinaire, se rapporte à *ignes*: mais quand pour dire qu'Enée *raluma* sur l'autel d'Hercule le feu presque éteint, Virgile s'exprime en ces termes:

Æn. I. VIII. . . . . *Herculeis sopitas ignibus aras*

v. 542.

*Excitat.*

Alors il y a une hypallage, car selon la combinaison ordinaire, il auroit dit, *excitat ignes sopitos in aris herculeis*, id est, *Herculi sacris*.

Au livre XII. pour dire, si au contraire Mars fait tourner la victoire de notre côté, il s'exprime en ces termes:

Æn. I. XII. *Sin nostrum annúerit nobis victória Martem.*

v. 187.

Servius. *ibid.* Ce qui est une hypallage, selon Ser-

*vius. Hypallage: pro fin noster Mars annúerit nobis victoriam: nam Martem victória comitatur.*

On peut aussi regarder come une sorte d'hypallage, cette façon de parler selon laquelle on marque par un adjectif, une circonstance qui est ordinairement exprimée par un adverbe: c'est ainsi qu'au lieu de dire qu'*Enée envoya promptement Achate*, Virgile dit:

... Rápídum ad naves præmittit Achátén  
Ascánio. Æn. l. i. v.  
614.

*Rápídum est pour promptement, en diligence.*

*Age diversas, c'est-à-dire, chassez-les çà & là.* Ibid. v. 70.

Jamque ascendebant collem qui plúrimus urbi  
Imminet. Æn. l. i. v.  
423.

*Plúrimus, c'est-à-dire, en long, une coline qui domine, qui règne tout le long de la ville.*

*Médius, summus, infimus, sont souvent employés en latin dans un sens que nous rendons par des adverbes, & de même nullus pour non: mémini,* Ter. Eun.  
Act. 2. sc. 1.  
v. 10.

*tamen si nullus moneas*, pour *non moneas*, come Donat l'a remarqué.

Par tous ces exemples on peut observer :

1. Qu'il ne faut point que l'hypallage apporte de l'obscurité ou de l'équivoque à la pensée. Il faut toujours qu'au travers du dérangement de construction, le fonds de la pensée puisse être aussi facilement démêlé, que si l'on se fût servi de l'arrangement ordinaire. On ne doit parler que pour être entendu par ceux qui connoissent le génie d'une langue.

2. Ainsi quand la construction est équivoque, ou que les paroles expriment un sens contraire à ce que l'auteur a voulu dire; on doit convenir qu'il y a équivoque, que l'auteur a fait un contre-sens, & qu'en un mot il s'est mal exprimé. Les anciens étoient homes, & par conséquent sujets à faire des fautes come nous. Il y a de la petiteffe & une sorte de fanatisme à recourir aux figures pour excuser des expressions qu'ils condamneroient eux-mêmes, & que leurs contemporains ont souvent con-

dânées. L'hypallage ne prête pas son nom aux contie-fens & aux équivoques; autrement tout seroit confondu, & cette figure deviendroit un asyle pour l'erreur & pour l'obscurité.

3. L'hypallage ne se fait que quand on ne suit point dans les mots l'arrangement établi dans une langue; mais il ne faut point juger de l'arrangement & de la signification des mots d'une langue par l'usage établi en une autre langue pour exprimer la même pensée. Nous disons en françois, *je me repens, je m'afflige de ma faute*: *Je* est le sujet de la proposition, c'est le nominatif du verbe: en latin on prend un autre tour, les termes de la proposition ont un autre arrangement, *je*, devient le terme de l'action, ainsi, selon la destination des cas, *je*, se met à l'acusatif; le *souvenir de ma faute m'afflige, m'affecte de repentir*, tel est le tour latin, *pœnitet me culpæ*, c'est-à-dire, *recordatio, ratio, respectus, vitium, negotium, factam*, ou *malum culpæ pœnitet me*, Phèdre a dit, *malis nequitiæ* pour *nequitiâ*; res

L. 3. f. 8. v.  
15.

L. 3. f. 7. v.  
4.

*cibi* pour *cibus*. Voyez les observations que nous avons faites sur ce sujet dans la syntaxe.

Il n'y a donc point d'hypallage dans *pœnitēt me culpæ*, ni dans les autres façons de parler semblables; je ne crois pas non plus, quoi qu'en disent les Comentateurs d'Horace, qu'il y ait une hypallage dans ces vers de l'Ode 17. du livre premier.

Velox amœnum sæpè Lucrétilem  
Mutat Lycæo Faunus.

C'est-à-dire, que Faune prend souvent en échange le Lucrétile pour le Lycée, il vient souvent habiter le Lucrétile auprès de la maison de campagne d'Horace, & quite pour cela le Lycée sa demeure ordinaire. Tel est le sens d'Horace, *come la suite de l'ode le done nécessairement à entendre*. Ce sont les paroles du P. Sanadon, qui trouve dans cette façon de parler \* *une vraie hy-*

Tom. I. p.  
579.

\* Voyez les remarques du P. Sanadon, à l'occasion de *Lucāna mutat p̄i cuis*, vers 28. de l'Ode *Ibis liburnis*. Poësie d'Horace, tom. I. page 175.



*pallage ou un renversement de construction.*

Mais il ne paroît pas que c'est juger du latin par le françois, que de trouver une hypallage dans ces paroles d'Horace, *Lucrétilem mutat Lycæo Faunus*. On comence par atacher à *mutare* la même idée que nous atachons à notre verbe *changer*; donner ce qu'on a pour ce qu'on n'a pas; ensuite, sans avoir égard à la phrase latine, on traduit, *Faune change le Lucrétile pour le Lycée*: & come cette expression signifie en françois, que Faune passe du Lucrétile au Lycée, & non du Lycée au Lucrétile, ce qui est pourtant ce qu'on fait bien qu'Horace a voulu dire, on est obligé de recourir à l'hypallage pour sauver le contre-sens que le françois seul présente. Mais le renversement de construction ne doit jamais renverser le sens, come je viens de le remarquer; c'est la phrase même, & non la suite du discours, qui doit faire entendre la pensée, si ce n'est dans toute son étendue, c'est au moins dans ce qu'elle présente d'a-

bord à l'esprit de ceux qui savent la langue.

Jugeons donc du latin par le latin même, & nous ne trouverons ici ni contre-sens ni hypallage, nous ne verrons qu'une phrase latine fort ordinaire en prose & en vers.

On dit en latin *donâre mûnera alicui*, doner des présens à quelqu'un, & l'on dit aussi *donâre âliquem mûnere*, gratifier quelqu'un d'un présent: on dit également *circûmdare urbem mœnibus*, & *circûmdare mœnia ubi*; de même, on se sert de *mutâre*, soit pour doner, soit pour prendre une chose au lieu d'une autre.

Mart. Lex.  
 7. *muto*

*Muto*, disent les Etymologistes, vient de *motu*: *mutâre* quasi *motâre*. L'ancienne manière d'aquérir ce qu'on n'avoit pas, se fesoit par des échanges, de là *muto* signifie également *acheter* ou *vendre*, *prendre* ou *doner* quelque chose au lieu d'une autre, *emo* aut *vendo*, dit Martinius, & il cite Columelle, qui a dit *porcus lacteus ære mutândus est*, il faut acheter un cochon de lait.

Ainsi, *mutat Lucretilem*, signifie  
 vient

vient prendre, vient posséder, vient habiter le Lucrétile, il achète, pour ainsi dire, le Lucrétile par le Lycée.

M. Dacier, sur ce passage d'Horace, remarque qu'*Horace parle souvent de même, & je sais bien, ajoute-t-il, que quelques historiens l'ont imité.*

Lorsqu'Ovide fait dire à Médée qu'elle voudroit avoir acheté Jason pour toutes les richesses de l'Univers, il se sert de *mutare*.

Quemque ego cum rebus quas totus possidet  
orbis

Met. l. vii;  
v. 59a

Æsonidem mutasse velim.

Où vous voyez que come Horace, Ovide emploie *mutare* dans le sens d'*aquérir ce qu'on n'a pas, de prendre, d'acheter une chose en en donnant une autre.* Le P. Sanadon remarque qu'Horace s'est souvent servi de *mutare* en ce sens, *mutavit lugubre sagum punico*, \* pour *punicum sagum lugubri*; *mutet lucana calabris pastuis*, \*\* pour *calabra pastua lucana*.

Tom. 1. p.  
175°

\* L. v. Od. ix.

\*\* L. v. Od. i.

*nis : mutat uvam strigili , \* pour strigilim uvâ.*

L'usage de *mutare aliquid aliquâ re* dans le sens de *prendre en échange*, est trop fréquent pour être autre chose qu'une phrase latine, come *donare aliquem aliquâ re*, gratifier quelqu'un de quelque chose; & *circumdare mœnia urbi*, doner des murailles à une ville tout autour, c'est-à-dire, entourer une ville de murailles: l'hypallage ne se met pas ainsi à tous les jours.

## XIX.

## L'ONOMATOPÉE.

Ὀνοματοποι-  
α. Nominis  
sive vocabuli  
fictio : forma-  
tion d'un  
mot.

L'Onomatopée est une figure par laquelle un mot imite le son naturel de ce qu'il signifie. On réduit sous cette figure les mots formés par imitation du son; come le *glouglou de la bouteille*: le *cliquetis*, c'est-à-dire, le bruit que font les boucliers,

\* L, II. Sat. VII. v. 110.

les épées, & les autres armes en se choquant. Le *trictac* qu'on apeloit autrefois *tictac*; sorte de jeu assez comun, ainsi nommé du bruit que font les dames & les dés dont on se sert à ce jeu: *Tinnitus æris*, tintement: c'est le son clair & aigu des métaux. *Bilbire*, *bilbit amphora*, la petite bouteille fait glou-glou, on le dit d'une petite bouteille dont le goulot est étroit. *Taratántara*, c'est le bruit de la trompète.

At tuba terríbili sónitu taratántara dixit.

C'est un ancien vers d'Ennius, au raport de Servius. Virgile en a changé le dernier hémistiché, qu'il n'a pas trouvé assez digne de la poésie épique; voyez Servius sur ce vers de Virgile:

At turba terríbilem sónitum procul are canóro

Æn. l. ix.  
v. 503.

Incrépuít.

*Cachinnus*, c'est un rire immodéré. *Cachinno*, *ónis*, se dit d'un home qui rit sans retenue: ces deux mots sont formés du son ou du bruit que l'on

entend quand quelqu'un rit avec éclat.

Il y a aussi plusieurs mots qui expriment le cri des animaux, come béler, qui se dit des brebis.

Lucr. l. 5.  
v. 1072.

*Baubári*, aboyer, se dit des gros chiens. *Latráre*, aboyer, hurler, c'est le mot générique. *Mutíre*, parler entre les dents, murmurer, gronder, come les chiens: *mu canum est*, undè *mutíre*, dit Charisius.

Les noms de plusieurs animaux sont tirés de leurs cris, sur-tout dans les langues originales.

*Upupa*, Hupe, Hibou.

*Cúculus*, qu'on prononçoit *coucou-lous*, un Coucou, oiseau.

*Hirúndo*, une Hirondèle.

*Ulula*, Chouète.

*Bubo*, Hibou.

*Grácculus*, un Choucas, espèce de Corneille.

*Gallína*, une Poule.

Cette figure n'est point un trope, puisque le mot se prend dans le sens propre: mais j'ai cru qu'il n'étoit pas inutile de la remarquer ici.

## X X.

*Qu'un même mot peut être doublement figuré.*

**I**L est à observer que souvent un mot est doublement figuré; c'est-à-dire, qu'en un certain sens il appartient à un certain trope, & qu'en un autre sens il peut être rangé sous un autre trope. On peut avoir fait cette remarque dans quelques exemples que j'ai déjà rapportés. Quand Virgile dit de Bitias, que *pleno se prôluit auro*, *auro*, se prend d'abord pour la coupe, c'est une synecdoque de la matière pour la chose qui en est faite; ensuite la coupe se prend pour la liqueur qui étoit contenue dans cette coupe: c'est une métonymie du contenant pour le contenu.

*Nota*, marque, signe, se dit en général de tout ce qui sert à conoître ou remarquer quelque chose: mais lorsque *nota*, (*note*) se prend pour *dédecus*, marque d'infamie, ta-



che dans la réputation, come quand on dit d'un militaire, *il s'est enfui en une telle occasion, c'est une note*, il y a une métaphore & une synecdoque dans cette façon de parler.

Il y a métaphore, puisque cette *note* n'est pas une marque réelle, ou un signe sensible, qui soit sur la personne dont on parle; ce n'est que par comparaison qu'on se sert de ce mot; on donne à *note* un sens spirituel & métaphorique.

Il y a synecdoque, puisque *note* est restreint à la signification particulière de *tache*, dédecus.

Lorsque pour dire qu'il faut faire pénitence & réprimer ses passions; on dit qu'il faut *mortifier la chair*; c'est une expression figurée qui peut se rapporter à la synecdoque & à la métaphore. *Chair* ne se prend point alors dans le sens propre, ni dans toute son étendue; il se prend pour le corps humain, & sur-tout pour les passions, les sens: ainsi c'est une synecdoque; mais *mortifier* est un terme métaphorique, on veut dire qu'il faut éloigner de nous toutes les

délicatesses sensibles ; qu'il faut punir notre corps , le fevrer de ce qui le flate , afin d'afoiblir l'apétit charnel , la convoitise , les passions , les soumettre à l'esprit , & pour ainsi dire , les faire mourir.

Le changement d'état par lequel un citoyen romain perdoit la liberté , ou aloit en exil , ou changeoit de famille , s'apeloit *capitis minútio* , diminution de tête : c'est encore une expression métaphorique qui peut aussi être raportée à la synecdoque. Je crois qu'en ces occasions on peut s'épargner la peine d'une exactitude trop recherchée , & qu'il suffit de remarquer que l'expression est figurée , & la ranger sous l'espèce de trope auquel elle a le plus de raport.



## X X I.

*De la subordination des Tropes, ou du rang qu'ils doivent tenir les uns à l'égard des autres, & de leurs caractères particuliers.*

Quintilien dit \* que les Grammairiens aussi-bien que les Philosophes disputent beaucoup entre eux pour savoir combien il y a de différentes classes de tropes, combien chaque classe renferme d'espèces particulières, & enfin quel est l'ordre qu'on doit garder entre ces classes & ces espèces.

Inst. Orat. l. IV. c. v. Art. 2. & c. X. art. 1.

Vossius soutient qu'il n'y a que quatre tropes principaux, qui sont la Métaphore, la Métonymie, la Synecdoque & l'Ironie; les autres, à ce qu'il prétend, se rapportent à

\* Circa quem (tropum) inexplicabilis, & Grammaticis inter ipsos, & Philosophis pugna est; quæ sint genera, quæ species, quis numerus, quis cui subjiçatur. *Quint. Inst. Orat. l. VIII. c. 6.*

ceux-là come les espèces aux genres : mais toutes ces discussions sont assez inutiles dans la pratique, & il ne faut point s'amuser à des recherches qui souvent n'ont aucun objet certain.

Toutes les fois qu'il y a de la différence dans le rapport naturel qui donne lieu à la signification empruntée, on peut dire que l'expression qui est fondée sur ce rapport appartient à un trope particulier.

C'est le rapport de ressemblance qui est le fondement de la catachrèse & de la métaphore ; on dit au propre *une feuille d'arbre*, & par catachrèse *une feuille de papier*, parce qu'une feuille de papier est à peu près aussi mince qu'une feuille d'arbre. La catachrèse est la première espèce de métaphore. On a recours à la catachrèse par nécessité, quand on ne trouve point de mot propre pour exprimer ce qu'on veut dire. Les autres espèces de métaphores se font par d'autres mouvemens de l'imagination qui ont toujours la ressemblance pour fondement.

L'ironie au contraire est fondée sur un rapport d'oposition, de contrariété, de différence, &, pour ainsi dire, sur le contraste qu'il y a, ou que nous imaginons entre un objet & un autre; c'est ainsi que Boileau a dit, *Quinault est un Virgile*.

Satyre IX.

La métonymie & la synecdoque; aussi-bien que les figures qui ne sont que des espèces de l'une ou de l'autre, sont fondées sur quelque autre sorte de rapport qui n'est ni un rapport de ressemblance, ni un rapport du contraire. Tel est, par exemple, le rapport de la cause à l'effet; ainsi dans la métonymie & dans la synecdoque les objets ne sont considérés ni comme semblables, ni comme contraires, on les regarde seulement comme ayant entr'eux quelque relation, quelque liaison, quelque sorte d'union; mais il y a cette différence, que, dans la métonymie, l'union n'empêche pas qu'une chose ne subsiste indépendamment d'une autre; au lieu que, dans la synecdoque, les objets dont l'un est dit pour l'autre; ont une liaison plus dépendante, comme nous l'a-

vons déjà remarqué, l'un est compris sous le nom de l'autre, ils forment un ensemble, un tout; par exemple, quand je dis de quelqu'un, qu'il a lu *Cicéron*, *Horace*, *Virgile*, au lieu de dire, *les ouvrages de Cicéron*, &c, je prens la cause pour l'effet, c'est le rapport qu'il y a entre un auteur & son livre, qui est le fondement de cette façon de parler, voilà une relation, mais le livre subsiste sans son auteur, & ne forme pas un tout avec lui; au lieu que, lorsque je dis *cent voiles* pour *cent vaisseaux*, je prens la partie pour le tout, les voiles sont nécessaires à un vaisseau: il en est de même quand je dis qu'on a payé *tant par tête*, la tête est une partie essentielle à l'home. Enfin dans la synecdoque il y a plus d'union & de dépendance entre les objets dont le nom de l'un se met pour le nom de l'autre, qu'il n'y en a dans la métonymie.

L'allusion se sert de toutes les fortes de relations, peu lui importe que les termes conviennent ou ne conviennent pas entre eux, pourvu

que par la liaison qu'il y a entre les idées accessoiress, ils réveillent celle qu'on a eu dessein de réveiller. Les circonstances qui accompagnent le sens littéral des mots dont on se sert dans l'allusion, nous font conoître que ce sens littéral n'est pas celui qu'on a eu dessein d'exciter dans notre esprit, & nous dévoilent facilement le sens figuré qu'on a voulu nous faire entendre.

L'euphémisme est une espèce d'allusion, avec cette différence, qu'on cherche à éviter les mots qui pourroient exciter quelque idée triste, dure, ou contraire à la bienséance.

Enfin chaque espèce de trope a son caractère propre qui le distingue d'un autre, come il a été facile de le remarquer par les observations qui ont été faites sur chaque trope en particulier. Les personnes qui trouveront ces observations ou trop abstraites, ou peu utiles dans la pratique, pourront se contenter de bien sentir par les exemples la différence qu'il y a d'un trope à un autre. Les exemples les mèneront insensiblement aux observations.



## X X I I.

I. *Des Tropes dont on n'a point parlé.*

II. *Variété dans la dénomination des Tropes.*

I. **C**OME les figures ne sont que des manières de parler qui ont un caractère particulier auquel on a donné un nom ; que d'ailleurs chaque sorte de figure peut être variée en plusieurs manières différentes , il est évident que si l'on vient à observer chacune de ces manières, & à leur donner des noms particuliers, on en fera autant de figures. De là les noms de *mimésis*, *apóphasis*, *catáphasis*, *asteismus*, *mycterismus*, *charientismus*, *diasyrmus*, *sarcasimus*, & autres pareils qu'on ne trouve guère que dans les ouvrages de ceux qui les ont imaginés.

Les expressions figurées qui ont donné lieu à ces sortes de noms, peuvent aisément être réduites sous quelque-une des classes de tropes

dont j'ai déjà parlé. Le *sarcastisme* ; par exemple, n'est autre chose qu'une ironie faite avec aigreur & avec emportement. \* On trouve l'infini partout : mais quand une fois on est parvenu au point de division où ce qu'on divise n'est plus palpable, c'est perdre son tems & sa peine que de s'amuser à diviser.

II. Les auteurs donnent quelquefois des noms différens à la même espèce d'expression figurée, je veux dire, que l'un apèle *hypallage*, ce qu'un autre nome *métonymie* : les noms de ces sortes de figures étant arbitraires, & quelques uns ayant beaucoup de rapport à d'autres, selon leur étymologie, il n'est pas étonnant qu'on les ait souvent confondus. Aristote donne le nom de métaphore à la plûpart des tropes qui ont aujourd'hui des noms particuliers. *Aristoteles ista omnia translatiô-*

Cir. Orat.  
n. 94. aliter  
XXVII.

\* Est autem sarcasmus hostiliis irrisio . . . .  
cum quis morbis labris subsannat alium . . . .  
irrisioque fiat diductis labris, ostensa que dentium carne. *Vossius*, Inst. Orat. l. IV. c. 13.  
De Sarcastmo.

nes vocat. Cicéron remarque aussi que les Rhéteurs nomment *hypallage* la même figure que les Grammairiens apèlent *métonymie*. \* Aujourd'hui que ces dénominations sont plus déterminées, on doit se conformer sur ce point à l'usage ordinaire des Grammairiens & des Rhéteurs. Un de nos Poètes a dit :

Leurs cris remplissent l'air de leurs tendres  
souhais.

Selon la construction ordinaire, on diroit plutôt que ce sont les souhais qui font pousser des cris qui retentissent dans les airs. L'auteur du Dictionnaire Néologique donne à cette expression le nom de *métathèse*: les façons de parler semblables qu'on trouve dans les anciens, sont apèlées des *hypallages*: le mot de *métathèse* n'est guère d'usage que lorsqu'il s'agit d'une transposition de lettres. \*\*

\* Hanc, hypállagen Rhétores, quia quasi summutántur verba pro verbis; metonymiam Grammatici vocant, quod nómina transféruntur. Cicero, Orátor. n. 93. *áliter* XXVII.

\*\* Μετάθεσις, mutátio, seu transpositio, ut

M. Gibert nous fournit encore un bel exemple de cette variété dans les dénominations des figures , il apèle *métaphore* \* ce que Quinti-

*Evandre pro Evander ; Tymbre pro Tymber ; Isidor. liv. 1. c. 34.*

Metáthésis , ( apud Rhétores ) est figura quæ mittit ánimos júdicum in res prætéritas aut futúras , hoc modo : *Revocate mentes ad spectáculum expugnátæ miseræ civitátis* , &c : in futúrum autem est anticipátio eórum quæ dictúrus est adversárius. *Idem. l. 2. c. 21.*

\* M. Gibert a suivi en ce point la division d'Aristote , il ne s'est écarté de ce Philosophe que dans les exemples. Voici les paroles d'Aristote dans sa Poétique , c. XXI. & selon M. Dacier , c. XXII. Je me servirai de la traduction de M. Dacier.

» La métaphore , dit Aristote , est un trans-  
 » port d'un nom qu'on tire de sa signification  
 » ordinaire. Il y a quatre sortes de métapho-  
 » res : celle du genre à l'espèce , celle de l'es-  
 » pèce au genre . celle de l'espèce à l'espèce ,  
 » & celle qui est fondée sur l'analogie. J'apèle  
 » métaphore du genre à l'espèce , come ce  
 » vers d'Homère : *mon vaisseau s'est arrêté*  
 » *loin de la ville dans le port.* Car le mot  
 » *s'arrêter* est un terme générique , & il l'a  
 » appliqué à l'espèce pour dire *être dans le port.*

Voici la remarque que M. Dacier fait ensuite sur ces paroles d'Aristote : » Quelques  
 » anciens , dit-il , ont condáné Aristote de ce

lien \* & les autres n'ont *antonomase*. » Il y a, dit M. Gibert, qua-  
 » tre espèces de métaphores ; la pre-  
 » mière emprunte le nom du genre  
 » pour le donner à l'espèce, come  
 » quand on dit, l'*Orateur* pour *Cicé-*  
 » *ron*, ou le *Philosophe* pour *Aristote*. «  
 Ce sont-là cependant les exemples  
 ordinaires que les Rhéteurs donnent  
 de l'antonomase : mais, après tout,  
 le nom ne fait rien à la chose ; le  
 principal est de remarquer que l'ex-

Rhetor. p.  
555.

» qu'il a mis sous le nom de *métaphore* les  
 » deux premières qui ne sont proprement que  
 » des *synecdoques* ; mais Aristote parle en  
 » général, & il écrivoit dans un tems où l'on  
 » n'avoit pas encore raffiné sur les figures pour  
 » les distinguer, & pour leur donner à chacune  
 » le nom qui en auroit mieux expliqué la na-  
 » ture. « *Dacier*, Poétique d'Aristote, page  
 345.

\* *Ἀντωνομασία*, quæ aliquid pro nomine ponit, poetis frequentissima. . . Oratoribus etiam si rarusejus rei, non nullus tamen usus est: nam ut Tydiden & Peliden non dixerint, ita dixerunt everforem Carthaginiis & Numantia pro Scipione ; & romana eloquentia principem pro Cicerone posuisse non dubitant. *Quintil.* Inst. Orat. l. viii. c. 6.

pression est figurée, & en quoi elle est figurée.

---

## X X I I I.

*Que l'usage & l'abus des Tropes sont de tous les tems & de toutes les langues.*

**U**NE même cause dans les mêmes circonstances produit des effets semblables. Dans tous les tems & dans tous les lieux où il y a eu des homes, il y a eu de l'imagination, des passions, des idées accessoires, & par conséquent des tropes.

Il y a eu des tropes dans la langue des Chaldéens, dans celle des Egyptiens, dans celle des Grecs & dans celle des Latins: on en fait usage aujourd'hui parmi les peuples même les plus barbares, parce qu'en un mot ces peuples sont des homes, ils ont de l'imagination & des idées accessoires.

Il est vrai que telle expression figurée en particulier n'a pas été en

usage par-tout ; mais par tout il y a eu des expressions figurées. Quoique la nature soit uniforme dans le fonds des choses , il y a une variété infinie dans l'exécution , dans l'application , dans les circonstances , dans les manières.

Ainsi nous nous servons de tropes , non parce que les anciens s'en sont servis ; mais parce que nous sommes homes come eux.

Il est difficile en parlant & en écrivant , d'apporter toujours l'attention & le discernement nécessaires pour rejeter les idées accessoires qui ne conviennent point au sujet , aux circonstances , & aux idées principales que l'on met en œuvre : de là il est arrivé dans tous les tems , que les écrivains se sont quelquefois servis d'expressions figurées qui ne doivent pas être prises pour modèles.

Les règles ne doivent point être faites sur l'ouvrage d'aucun particulier , elles doivent être puisées dans le bon sens & dans la nature : & alors quiconque s'en éloigne ne doit point être imité en ce point. Si l'on veut



former le goût des jeunes gens, on doit leur faire remarquer les défauts, aussi bien que les beautés des auteurs qu'on leur fait lire. Il est plus facile d'admirer, j'en conviens; mais une critique sage, éclairée, exemte de passion & de fanatisme, est bien plus utile.

Ainsi l'on peut dire que chaque siècle a pu avoir ses critiques & son *Dictionnaire Néologique*. Si quelques personnes disent aujourd'hui avec raison ou sans fondement, qu'il règne dans le langage une affectation puérile: que le style frivole & recherché passe jusqu'aux tribunaux les plus graves; Cicéron a fait la même plainte de son tems: *Est enim quoddam etiam insigne & florens orationis, pictum, & expolitum genus, in quo omnes verborum, omnes sententiarum illigantur lepores. Hoc totum è sophistarum fontibus defluxit in forum, &c.*

» Au plus beau siècle de Rome;  
 » c'est-à-dire, au siècle de Jules Cé-  
 » sar & d'Auguste, un auteur a dit  
 » *infantes stâtuas*, pour dire des sta-  
 » tues nouvellement faites: un au-

Diction.  
Néologique.

Orat. n.  
96. aliter.  
XXVII.

Le P. Sana-  
don, Poës.  
d'Hor. T. II.  
p. 254.

» tre , que Jupiter *crachoit* la nège  
» sur les Alpes.

Jupiter hibérnas caná nive cónspuit Alpes. L. 2. Sat. 5.  
v. 40.

Horace se moque de l'un & de l'autre de ces auteurs ; mais il n'a pas été exempt lui-même des fautes qu'il a reprochées à ses contemporains. Il ne reste à la plûpart des Comentateurs d'autre liberté que pour louer , pour admirer , pour adorer ; mais ceux qui font usage de leurs lumières , & qui ne se conduisent point par une prévention aveugle , désapprouvent certains vers lyriques dont la cadence n'est point assez châtiée. Ce sont les termes du P. Sanadon , J'ai relevé en plusieurs endroits , poursuit-il , des pensées , des sentimens , des tours & des expressions , qui m'ont paru répréhensibles.

Le P. Sanadon , pref. p. XIX.

Id. page xx.

Ibid.

Quintilien , après avoir repris dans les anciens quelques métaphores défectueuses , dit que ceux qui sont instruits du bon & du mauvais usage des figures , ne trouveront que trop d'exemples à reprendre ; *Quorum exempla nimium frequenter reprehendet , qui sciverit hæc vitia esse.*

Inst. Or. I. VIII. c. 6. Comparatio.

Au reste , les fautes qui regardent les mots , ne sont pas celles que l'on doit remarquer avec le plus de soin : il est bien plus utile d'observer celles qui pèchent contre la conduite , contre la justesse du raisonnement , contre la probité , la droiture & les bonnes mœurs. Il seroit à souhaiter que les exemples de ces dernières sortes de fautes fussent moins rares , ou plutôt qu'ils fussent inconnus.



## DES TROPES.

## TROISIÉME PARTIE.

*Des autres sens dans lesquels un même mot  
peut être employé dans le discours.*

**O**utre les tropes dont nous venons de parler, & dont les Grammairiens & les Rhéteurs traitent ordinairement, il y a encore d'autres sens dans lesquels les mots peuvent être employés, & ces sens sont la plupart autant d'autres différentes sortes de tropes: il me paroît qu'il est très-utile de les conoître pour mettre de l'ordre dans les pensées, pour rendre raison du discours, & pour bien entendre les auteurs. C'est ce qui va faire la matière de cette troisième partie.



## I.

*Substantifs pris adjectivement, Adjectifs pris substantivement, Substantifs & Adjectifs pris adverbialement.*

UN nom substantif se prend quelquefois adjectivement, c'est-à-dire, dans le sens d'un attribut; par exemple: *Un père est toujours père*, cela veut dire qu'un père est toujours tendre pour ses enfans, & que malgré les mauvais procédés, il a toujours des sentimens de père à leur égard; alors ces substantifs se construisent come de véritables adjectifs. » Dieu est notre ressource, notre lumière, notre vie, notre soutien, notre tout. L'homme n'est qu'un néant. Etes-vous Prince? Etes-vous Roi? Etes-vous Avocat? cat? « Alors *Prince, Roi, Avocat*, sont adjectifs.

Cette remarque sert à décider la question que font les Grammairiens, savoir

savoir si ces mots *Roi*, *Reine*, *Père*, *Mère*, &c. sont substantifs ou adjectifs : ils sont l'un & l'autre, suivant l'usage qu'on en fait. Quand ils sont le sujet de la proposition, ils sont pris substantivement ; quand ils sont l'attribut de la proposition, ils sont pris adjectivement. Quand je dis *le Roi aime le peuple*, *la Reine a de la piété* : *Roi*, *Reine*, sont des substantifs qui marquent un tel Roi & une telle Reine en particulier ; ou, come parlent les Philosophes, ces mots marquent alors un individu qui est le Roi : mais quand je dis que *Louis quinze est Roi*, *Roi* est pris alors adjectivement ; je dis de Louis qu'il est revêtu de la puissance royale.

Il y a quelques noms substantifs latins qui sont quelquefois pris adjectivement, par métonymie, par synecdoque ou par antonomase. *Scelus*, crime, se dit d'un scélérat, d'un home qui est, pour ainsi dire, le crime même : *Scelus quemnam hic laudat ?* \* Le scélérat de qui parle t-il ? *Ubi illic est scelus qui me perdidit ?* \*\*

\* Ter. And.  
act. 5. sc.

v. 3.  
\*\* Ib. act.

3. sc. 5. v. 35

vous voyez que *scelus* se construit avec *illic* qui est un masculin ; car selon les anciens Grammairiens , on disoit autrefois *illic* , *illæc* , *illuc* , au lieu de *ille* , *illa* , *illud* : la construction se fait alors selon le sens , c'est-à-dire , par rapport à la personne dont on parle , & non selon le mot qui est neutre.

*Carcer* , prison , se dit aussi par métonymie , de celui qui mérite la prison. *Aintandem carcer ?* Que dis-tu malheureux ? C'est peut-être dans le même sens qu'Enée , dans Virgile , parlant des Grecs à l'occasion de la fourberie de Sinon , dit , & *crimine ab uno disce omnes*. Ce que nous ne saurions rendre en françois en conservant le même tour , *un seul fourbe , une seule de leurs fourberies , vous fera conoître le caractère de tous les Grecs*.

Térence a dit *unum cognôris , omnes nôris*.

*Noxa* , æ , est un substantif , qui dans le sens propre signifie faute , peine , dommage : de *nocere*. Il est dit dans les Instituts de Justinien , que ce mot se prend aussi pour l'esclave

Ter. Phorm.  
act. 2. sc. 3.  
v. 26.

En. 2. v. 65.

Phorm. act.  
2. sc. 1. v.  
35.



même qui a fait le dommage. *Noxa autem est ipsum corpus quod nocuit, id est servus (noxius.)* Ce mot n'est pourtant pas d'un usage ordinaire en ce sens dans la langue latine.

Un adjectif se prend aussi quelquefois substantivement ; c'est-à-dire, qu'un mot qui est ordinairement attribut, est quelquefois sujet dans une proposition ; ce qui ne peut arriver que parce qu'il y a alors quelqu'autre nom sous-entendu qui est dans l'esprit ; par exemple : *le vrai persuade*, c'est-à-dire, ce qui est vrai, *l'être vrai*, ou la vérité. *Le tout puissant vengera les foibles qu'on opprime*, c'est-à-dire, Dieu, qui est tout puissant, vengera les homes foibles.

Nous avons vu dans les préliminaires de la syntaxe, que l'adverbe est un mot qui renferme la préposition & le nom qui la détermine. La préposition marque une circonstance générale, qui est ensuite déterminée par le nom qui suit la préposition selon l'ordre des idées : or l'adverbe renfermant la préposition & le nom, il marque une circonstance particu-

lière du sujet , ou de l'attribut de la proposition : *sapienter* , avec sagesse , avec jugement ; *sepe* , souvent , en plusieurs occasions ; *ubi* , où , en quel lieu , en quel endroit ; *ibi* , là , en cet endroit là.

Il y a quelques noms substantifs qui sont pris adverbialement , c'est-à-dire , qu'ils n'entrent dans une proposition que pour marquer une circonstance du sujet ou de l'attribut , en vertu de quelque préposition sous-entendue ; par exemple : *domi* , à la maison , au lieu de la demeure. *Videt nuptias domi apparari* , elle voit qu'on se prépare chez nous à la nôce ; *domi* marque la circonstance du lieu où l'on se préparoit à la nôce : on sous-entend , *in ædibus domi* , dans les apartemens de la maison , de la demeure ; ou bien *in aliquo loco domi*.

Ter. And.  
act. 3. sc. 2.  
v. 34.

Plaute, Ca-  
sina, act. 5.  
s. 5. v. 31.

Plaute a exprimé *ædes* ; *omnes domi per ædes* , de chambre en chambre , d'appartement en appartement.

Cic. de Offic.  
l. 2. n. 85. ali-  
ter XXIV.

Quand *domi* est opposé à *belli* ou *militiæ* , on sous-entend *in rebus* ; Ciceron l'a exprimé , *quibuscumque rebus vel belli , vel domi* ; alors *domi* se

prend pour *la patrie*, *la ville*, & selon notre manière de parler, pour *la paix*, *le tems de la paix*. Nous avons parlé ailleurs de ces sortes d'ellipses.

*Oppidò* se prend aussi adverbialement, come nous l'avons remarqué plus haut. Quand on fait une fois la raison des terminaisons de ces mots, on peut se contenter de dire que ce sont des substantifs pris adverbialement. page 49.

Les adjectifs se prennent aussi fort souvent adverbialement, come je l'ai remarqué en parlant des adverbes ; par exemple : *parler haut*, *parler bas*, *parler grec & latin*, *græcè & latinè loqui* : *penfer juste*, *sentir bon*, *sentir mauvais*, *marcher vite*, *voir clair*, *fraper fort*, &c.

Ces adjectifs sont alors au neutre, & c'est une imitation des Latins : *Transversa tuéntibus hircis* ; *hircis tuéntibus ad negótia transversa*. *Recens* est très-usité dans les bons auteurs, au lieu de *recénter*, qui ne se trouve que dans les auteurs de la moyène latinité : *Sole recens orto* : *Púerum recens*

Virg. Ec. 3.  
v. 8.

Virg. Geor.  
3. v. 156.

\* Plaut.  
Cistel. 1. 2.  
16.

*natum reperire.* \* Dans des occasions il faut sous-entendre la préposition *ad*, ou *juxta*, ou *in*; *juxta recens negotium*, ou *tempus*, come nous disons, à la françoise, à la mode, à la renverse, à l'improviste, à la traverse, &c. Horace a dit *ad plenum* pour *plene*, pleinement, abondamment, à plein: *manabit ad plenum*. On trouve aussi *in* pour *ad*; *lætus in præsens animus*: *Jactis in altum molibus.* \*\*

L. 1. Ode 17.  
Hor. 1. 2.  
Ode 16. v.  
25.

\*\* Hor. 1. 3.  
Ode 1. v. 34.

*Exit in immensum fœcunda licentia vatum.* \*\*\*

\*\*\* Ovid.  
Amor. 1. 3.  
Eleg. 12. v.  
41.

§ Jugurt.  
sub fin.

Ainsi quand Saluste a dit, *mons immensum editus*, § il faut sous-entendre *in*; & avec ces adjectifs on sous entend un mot générique, *negotium*, *spatium*, *tempus*, *ævum*, &c.



## I I.

SENS DÉTERMINÉ, SENS  
INDÉTERMINÉ.

CHaque mot a une certaine signification dans le discours; autrement il ne signifieroit rien: mais ce sens, quoique déterminé, ne marque pas toujours précisément un tel individu, un tel particulier: ainsi on apéle *sens indéterminé*, ou *indéfini*, celui qui marque une idée vague, une pensée générale, qu'on ne fait point tomber sur un objet particulier; par exemple: *on croit*, *on dit*; ces termes ne désignent personne en particulier qui croie ou qui dise; c'est le sens indéterminé, c'est-à-dire, que ces mots ne marquent point un tel particulier de qui l'on dise qu'*il croit*, ou qu'*il dit*.

Au contraire, le sens déterminé tombe sur un objet particulier; il désigne une ou plusieurs personnes, une ou plusieurs choses, come,

L. 2. n. 84.  
à l'iter XXIV.

les Cartésiens croient que les animaux sont des machines : Cicéron dit dans ses *Offices*, que la bonne foi est le lien de la société.

On peut rapporter ici le sens étendu & le sens étroit. Il y a bien des propositions qui sont vraies dans un sens étendu, fausses lorsque les mots en sont pris à la rigueur, stricté : nous en donnerons des exemples en parlant du sens littéral.

### I I I.

#### SENS ACTIF, SENS PASSIF, SENS NEUTRE.

**A**ctif vient de *agere*, pousser ; agir, faire. Un mot est pris dans un sens actif, quand il marque que l'objet qu'il exprime, ou dont il est dit, fait une action, ou qu'il a un sentiment, une sensation.

Il faut remarquer qu'il y a des actions & des sentimens qui passent sur un objet qui en est le terme. Les Philosophes apèlent *patient*, ce qui

reçoit l'action d'un autre; ce qui est le terme ou l'objet du sentiment d'un autre. Ainsi *patient* ne veut pas dire ici celui qui ressent de la douleur; mais ce qui est le terme d'une action ou d'un sentiment. *Pierre bat Paul*; *bat* est pris dans un sens actif, puisqu'il marque une action que je dis que Pierre fait, & cette action a Paul pour objet ou pour patient. *Le Roi aime le peuple*; *aime* est aussi dans un sens actif, & *le peuple* est le terme ou l'objet de ce sentiment.

Un mot est pris dans un sens passif, quand il marque que le sujet de la proposition, ou ce dont on parle, est le terme ou le patient de l'action d'un autre. *Paul est battu par Pierre*; *battu* est un terme passif: je juge de Paul qu'il est le terme de l'action de battre.

Je ne suis point batant, de peur d'être battu.

Molière, co-  
cu imag. sc.  
XVII.

*Batant* est actif, & *battu* est passif.

Il y a des mots qui marquent de simples propriétés ou manières d'être, de simples situations, & même des actions, mais qui n'ont point de



patient ou d'objet qui en soit le terme ; c'est ce qu'on apèle le *sens neutre*. *Neutre* veut dire *ni l'un ni l'autre* ; c'est-à-dire , ni actif ni passif. Un verbe qui ne marque ni action qui ait un patient , ni une passion , c'est à-dire , qui ne marque pas que l'objet dont on parle soit le terme d'une action , ce verbe , dis-je , n'est ni actif , ni passif ; & par conséquent il est apelé *neutre*.

*Amâre* , aimer , chérir ; *diligere* ; avoir de l'amitié , de l'affection , sont des verbes actifs. *Amâri* , être aimé ; être chéri ; *diligi* , être celui pour qui l'on a de l'amitié , sont des verbes passifs : mais *sedere* , être assis , est un verbe neutre ; *ardere* , être alumé ; être ardent , est aussi un verbe neutre.

Souvent les verbes actifs se prennent dans un sens neutre , & quelquefois les verbes neutres se prennent dans un sens actif ; *écrire une lettre* , est un sens actif ; mais quand on demande , *Que fait Monsieur ?* & qu'on répond , *il écrit , il dort , il chante , il danse* ; tous ces verbes-là sont pris

alors dans un sens neutre. Quand Virgile dit que Turnus entra dans un emportement que rien ne put apaiser, *implacabilis ardet*; *ardet* est alors un verbe neutre: mais quand le même Poëte, pour dire que Coridon aimoit Alexis éperdument, se sert de cette expression, *Córidon ardébat Alexin*, alors *ardébat* est pris dans un sens actif, quoiq'on puisse dire aussi *ardébat κατὰ Aléxin*, brûloit pour Alexis.

Virg. Æn.  
12. v. 3.

Ec. 2. v. 1.

*Requiescere*, se reposer, être oisif, être en repos, est un verbe neutre. Virgile l'a pris dans un sens actif, lorsqu'il a dit:

Et mutata suos requierunt flumina cursus.

Ecl. 3. v. 4.

Les fleuves changés, c'est-à-dire, contre leur usage, contre leur nature, arêtèrent le cours de leurs eaux, *retinuérunt suos cursus*.

Simon, dans l'Andriène, rapèle à Sosie les bienfaits dont il l'a comblé: » me remettre ainsi vos bienfaits devant les yeux, lui dit Sosie, c'est me reprocher que je les ai oubliés, « *Istæ commemoratio*,

Ter. And.  
act. 2. sc. 2.  
v. 17.

*quasi exprobratio est immémoris beneficii.* Les Interprètes d'accord entre eux pour le fonds de la pensée, ne le font pas pour le sens d'*immémoris*: se doit-il prendre dans un sens actif, ou dans un sens passif? Madame Dacier dit que ce mot peut être expliqué des deux manières: *exprobratio mei immémoris*, & alors *immémoris* est actif; ou bien, *exprobratio beneficii immémoris*, le reproche d'un fait oublié; & alors *immémoris* est passif. Selon cette explication, quand *immemor* veut dire *celui qui oublie*, il est pris dans un sens actif; au lieu que quand il signifie *ce qui est oublié*, il est dans un sens passif, du moins par rapport à notre manière de traduire.

Mais ne pouroit-on pas ajouter qu'en latin *immemor* veut dire souvent *qui n'est pas demeuré dans la mémoire*? Tacite a dit, *immemor beneficium*, un bienfait qui n'est pas demeuré dans la mémoire, ou selon notre manière de parler, un bienfait oublié. Horace \* a dit *memor nota*, une marque qui dure long-tems, qui

\* Horace,  
l. 1. Od. 13.

fait ressouvenir. Virgile \* a dit dans le même sens *memor ira*, une colère qui demeure long-tems dans le cœur, ainsi *immémoris* seroit dans un sens neutre en latin.

\* Æn. l. 1.  
v. 4.

*Que fait Monsieur ? Il joue : jouer* est pris alors dans un sens neutre ; mais quand on dit, *il joue gros jeu ; il joue* est pris dans un sens actif, & *gros jeu* est le régime de *il joue*.

*Danser* est un verbe neutre ; mais lorsqu'on dit, *danser une courante, danser un menuet ; danser* est alors un verbe actif.

Les Latins ont fait le même usage de *saltare*, qui répond à *danser*. Salluste a dit de Sempronie, qu'elle savoit mieux chanter & danser qu'une honête femme ne doit le savoir, *Psallere & saltare elegantius, quam necesse est probæ : (supple) docta erat* κατα : *psallere & saltare ; saltare* est pris alors dans un sens neutre : mais lorsqu'Horace a dit *Saltare Cyclopa*, danser le Cyclope ; *saltare* est pris alors dans un sens actif. » Les Grecs & les Latins, dit Monsieur Dacier, ont dit *danser le Cyclope, danser Glau-*

Sallust. Ca.  
tit.

Hor. l. 1.  
Sat. 5. v. 63.

Remarq.  
ibid.

» *cus*, danser *Ganymède*, *Léda* ;  
 » *Europe*, &c. « c'est - à - dire, re-  
 présenter en dansant les aventu-  
 res du Cyclope, de *Glaucus*,  
 &c.

\* Hor. l. 2.  
 Sat. 3. v. 61.

Le même poëte a dit \* *Fúsius ébrius*  
*Illionam edórmít*, le comédien *Fu-*  
*fius*, en représentant *Ilione* endor-  
 mie, s'endort lui-même come un  
 home yvre qui cuve son vin. *Té-*  
*rence* a dit \*\* *edormiscam hoc villi* ;  
 je cuverai mon vin : & *Plaute*, \*\*\*  
*edormiscam hanc crápulam*, & dans  
 l'*Amphitryon* il a dit, § *edormiscat*  
*unum somnum*, come nous disons  
*dormir un some*. Vous voyez que  
 dans ces exemples, *edormire* &  
*edormiscere* se prennent dans un sens  
 actif.

\*\* Ter.  
 Adel. act. 5.  
 sc. 2. v. 11.  
 \*\*\* Plaut.  
 Rud. act. 2.  
 sc. 7. v. 28.  
 § Id. Amph.  
 act. 2. sc. 2.  
 v. 65.

Cette remarque sert à expliquer  
 ces façons de parler *itur*, *favétur*,  
 &c. ces verbes neutres se prennent  
 alors en latin dans un sens passif, &  
 marquent que l'action qu'ils signifient  
 est faite ; *iter itur*, l'action d'aler se  
 fait. Voyez ce que nous en avons  
 dit dans la syntaxe : l'action que le  
 verbe signifie, sert alors de no-

minatif au verbe même , selon la remarque des anciens Grammairiens. \*

---

## I V.

SENS ABSOLU, SENS  
RELATIF.

UN mot est pris dans un sens absolu , lorsqu'il exprime une chose considérée en elle-même sans aucun rapport à une autre. *Absolu* vient d'*absolutus* , qui veut dire achevé , accompli , qui ne demande rien davantage ; par exemple , quand je dis que le

\* *Ut cūritur à me , pro curro ; vel statur à te , pro stas : sedetur ab illo , pro sedet ille : in eis potest ipsa res intelliigi voce passiva ; ut cūrritur cursus , bellatur bellum. Priscianus , lib. xvii. c. de Pronominum constructione.*

\*\* *Et Vossius s'exprime en ces termes, verba accusativum habent suæ originis vel cognatæ significationis : prióris géneris apud Terentium est ludere ludum. Eun. act. 3. sc. 5. v. 39. Apud Marónem fūrare furórem Æn. l.*

*soleil est lumineux*, cette expression est dans un sens absolu; celui à qui je parle n'attend rien de plus, par rapport au sens de cette phrase.

Mais si je disois que *le soleil est plus grand que la terre*, alors je considérerois le soleil par rapport à la terre, ce seroit un sens relatif ou respectif. Le sens relatif ou respectif est donc lorsqu'on parle d'une chose par rapport à quelqu'autre: c'est pour cela que ce sens s'appèle aussi *respectif*, du latin *respicere*, regarder; parce que la chose dont on parle, en regarde, pour ainsi dire, une autre; elle en rapèle l'idée, elle y a du rapport, elle s'y rapporte; de là vient *relatif*, de *referre* rapporter. Il y a des mots relatifs, tels que *père*, *fils*, *époux*, &c; nous en avons parlé ailleurs.

12. v. 680. Donátus Archaísmum vocat; malle[m] Atticismum dixisset. . . . quia sic locútos constat, non eos modò qui désita & obsoletá amant, sed óptimos quosq[ue] óptimi avi scriptóres, &c. *Vossius* de Constructiône, pag. 409.





## V.

SENS COLLECTIF, SENS  
DISTRIBUTIF.

**C**ollectif vient du latin *colligere* ; qui veut dire *recueillir*, *assembler*. *Distributif* vient de *distribúere*, qui veut dire *distribuer*, *partager*.

*La femme aime à parler* : cela est vrai en parlant des femmes en général ; ainsi le mot de *femme* est pris là dans un sens collectif : mais la proposition est fautive dans le sens distributif, c'est-à-dire, que cela n'est point vrai de chaque femme en particulier.

*L'home est sujet à la mort* ; cela est vrai dans le sens collectif, & dans le sens distributif.

Au lieu de dire *le sens collectif* & *le sens distributif*, on dit aussi *le sens général* & *le sens particulier*.

Il y a des mots qui sont collectifs, c'est-à-dire, dont l'idée représente un tout en tant que composé

de parties actuëlement séparées, & qui forment autant d'unités ou d'individus particuliers : tels sont *armée*, *république*, *régiment*.

---

## V I.

SENS ÉQUIVOQUE, SENS  
LOUCHE.

**I**L y a des mots & des propositions équivoques. Un mot est équivoque, lorsqu'il signifie des choses différentes : come *chœur*, assemblée de plusieurs personnes qui chantent ; *cœur*, partie intérieure des animaux : *autel*, table sur quoi l'on fait des sacrifices aux Dieux ; *hôtel*, grande maison. Ces mots sont équivoques, du moins dans la prononciation. *Lien*, nom d'un animal ; *Lion*, nom d'une constellation, d'un signe céleste ; *Lyon*, nom d'une ville. *Coin*, sorte de fruit ; *coin*, angle, endroit ; *coin*, instrument avec quoi l'on marque les monnoies & les médailles ; *coin*, instrument qui sert à fendre du bois : *coin*

est encore un terme de manège,  
&c.

*De quelle langue voulez-vous vous servir avec moi ?* dit le docteur Pancrace, parlant à Sganarèle : *de la langue que j'ai dans ma bouche*, répond Sganarèle ; où vous voyez que par langue, l'un entend langage, idiome ; & l'autre entend, come il le dit, la langue que nous avons dans la bouche.

Molière, mariage forcé, sc. 4.

Dans la suite d'un raisonnement ; on doit toujours prendre un mot dans le même sens qu'on l'a pris d'abord, autrement on ne raisoneroit pas juste ; parce que ce seroit ne dire qu'une même chose de deux choses différentes : car, quoique les termes équivoques se ressemblent quant au son, ils signifient pourtant des idées différentes ; ce qui est vrai de l'une n'est donc pas toujours vrai de l'autre.

Une proposition est équivoque ; quand le sujet ou l'attribut présente deux sens à l'esprit ; ou quand il y a quelque terme qui peut se rapporter ou à ce qui précède, ou à ce qui

suit : c'est ce qu'il faut éviter avec soin , afin de s'acoutumer à des idées précises.

Il y a des mots qui ont une construction louche , c'est lorsqu'un mot paroît d'abord se rapporter à ce qui précède , & que cependant il se rapporte à ce qui suit : par exemple , dans cette chanson si connue , d'un de nos meilleurs opéras ,

Tu fais charmer ,  
 Tu fais désarmer ,  
 Le Dieu de la guerre ;  
 Le Dieu du tonerre  
 Se laisse enflamer.

*Le Dieu du tonerre* paroît d'abord être le terme de l'action de *charmer* & de *désarmer* , aussi-bien que *le Dieu de la guerre* : cependant , quand on continue à lire , on voit aisément que *le Dieu du tonerre* est le nominatif ou le sujet de *se laisser enflamer*.

Toute construction ambiguë , qui peut signifier deux choses en même tems , ou avoir deux rapports différens , est apelée *équivoque* , ou *louche*. *Louche* est une sorte d'équivoque.

souvent facile à démêler. *Louche* est ici un terme métaphorique : car comme les personnes louches paroissent regarder d'un côté pendant qu'elles regardent d'un autre , de même dans les constructions louches , les mots semblent avoir un certain rapport , pendant qu'ils en ont un autre ; mais quand on ne voit pas aisément quel rapport on doit leur donner , on dit alors qu'une proposition est équivoque ; plutôt que de dire simplement qu'elle est louche.

Les pronoms de la troisième personne font souvent des sens équivoques ou louches , sur-tout quand ils ne se rapportent pas au sujet de la proposition. Je pourrois en rapporter un grand nombre d'exemples de nos meilleurs auteurs , je me contenterai de celui-ci :

» François I. érigea Vendôme en  
 » Duché-Pairie en faveur de Char-  
 » les de Bourbon ; & *il* le mena avec  
 » lui à la conquête du duché de Mi-  
 » lan , où *il* se comporta vaillamment.  
 » Quand ce Prince eut été pris à  
 » Pavie , *il* ne voulut point accepter

Table généa-  
 logique des  
 Rois de Fran-  
 ce de la mai-  
 son de Bour-  
 bon.

» la régence qu'on lui proposoit : *il*  
 » fut déclaré chef du conseil , *il*  
 » continua de travailler pour la li-  
 » berté du Roi ; & quand *il* fut dé-  
 » livré , *il* continua à le bien fer-  
 » vir.

Il n'y a que ceux qui sont déjà au fait de l'histoire, qui puissent démêler les divers rapports de *ce Prince* ; & de tous ces *il*. Je crois qu'il vaut mieux répéter le mot , que de se servir d'un pronom dont le rapport n'est aperçu que par ceux qui savent déjà ce qu'ils lisent. On évitoit facilement ces sens louches en latin , par les usages différens de *suus* , *ejus* , *hic* , *ille* , *is* , *iste*.

Quelquefois pour abréger , on se contente de faire une proposition de deux membres , dont l'un est négatif , & l'autre affirmatif , & on les joint par une conjonction : cette sorte de construction n'est pas régulière , & fait souvent des équivoques ; par exemple :

Prem. édit.  
 du Cid. act.  
 III. sc. 6.

L'amour n'est qu'un plaisir , & l'honneur un  
 devoir.

L'Académie \* a remarqué que Corneille devoit dire :

\* Sentiment  
de l'Acad. sur  
le Cid.

L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un  
devoir.

En effet, ces mots *n'est que*, du premier membre, marquent une négation, ainsi ils ne peuvent pas se construire encore avec *un devoir*, qui est dans un sens affirmatif au second membre; autrement il sembleroit que Corneille, contre son intention, eût voulu mépriser également l'amour & l'honneur.

On ne fauroit apporter trop d'attention pour éviter tous ces défauts : on ne doit écrire que pour se faire entendre ; la netteté & la précision sont la fin & le fondement de l'art de parler & d'écrire.





## VII.

DES JEUX DE MOTS ET DE LA  
PARONOMASE.

**I**L y a deux sortes de jeux de mots.

1. Il y a des jeux de mots qui ne consistent que dans un équivoque ou dans une allusion, & j'en ai donné des exemples. Les bons mots qui n'ont d'autre fel que celui qu'ils tirent d'un équivoque ou d'une allusion fade & puérile, ne sont pas du goût des gens sensés, parce que ces mots-là n'ont rien de vrai ni de solide.

2. Il y a des mots dont la signification est différente, & dont le son est presque le même: ce rapport qui se trouve entre le son de deux mots, fait une espèce de jeu, dont les Rhéteurs ont fait une figure qu'ils appellent Paronomases; par exemple, *amantes sont amantes*, les amans sont des insensés: le jeu qui est dans le latin, ne se retrouve pas dans le françois.

Aux

παρὰ, juxtà;  
ἑρμα, no-  
men. Anno-  
minatio, jeu  
de mots.

Aux funérailles de Marguerite d'Autriche, qui mourut en couche, on fit une devise dont le corps étoit une aurore qui apporte le jour au monde, avec ces paroles, *Dum pário, péreo*, je péris en donant le jour.

Entretiens  
d'Arist. &  
d'Eug. VI,  
Entr.

+

Pour marquer l'humilité d'un homme de bien qui se cache en faisant de bones œuvres, on peint un ver à soie qui s'enferme dans sa coque; l'ame de cette devise est un jeu de mots; *opéritur dum operatur*. Dans ces exemples & dans plusieurs autres pareils, le sens subsiste indépendamment des mots.

+

J'observerai à cette occasion deux autres figures qui ont du rapport à celle dont nous venons de parler: l'une s'appèle *similiter cadens*; c'est quand les différens membres ou incises d'une période finissent par des cas ou des tems dont la terminaison est semblable: l'autre s'appèle *similiter définens*, c'est lorsque les mots qui finissent les différens membres ou incises d'une période ont la même terminaison, mais une terminaison qui n'est point

N

une désinence de cas, de tems, ou de persone, come quand on dit *fácere fórtiter*, & *vivere túrpiter*. Ces deux dernières figures sont proprement la même; on en trouve un grand nombre d'exemples dans S. Augustin. On doit éviter les jeux de mots qui sont vides de sens; mais quand le sens subsiste indépendamment du jeu de mots, ils ne perdent rien de leur mérite.

---

### VIII.

#### SENS COMPOSÉ, SENS DIVISÉ.

Matt. c. XI.  
v. 5.

QUand l'Évangile dit, *les aveugles voient, les boiteux marchent*; ces termes *les aveugles, les boiteux*, se prennent en cette occasion dans le sens divisé, c'est à-dire, que ce mot *aveugles* se dit là de ceux qui étoient aveugles, & qui ne le sont plus; ils sont divisés, pour ainsi dire, de leur aveuglement, car les aveugles en

tant qu'aveugles, ce qui seroit le sens composé, ne voient pas.

L'Évangile parle d'un certain *Simon* appelé *le lépreux*, parce qu'il l'avoit été, c'est le sens divisé. Matt. 26. v<sup>3</sup>  
6.

Ainsi, quand S. Paul a dit que les idolâtres n'entreront pas dans le royaume des cieux, il a parlé des idolâtres dans le sens composé, c'est-à-dire, de ceux qui demeureront dans l'idolâtrie. Les idolâtres en tant qu'idolâtres n'entreront pas dans le royaume des cieux: c'est le sens composé; mais les idolâtres qui auront quité l'idolâtrie, & qui auront fait pénitence, entreront dans le royaume des cieux: c'est le sens divisé. 1. Cor  
v. 9.

Apelle ayant exposé, selon sa coutume, un tableau à la critique du public, un cordonier censura la chaussure d'une figure de ce tableau: Apelle réforma ce que le cordonier avoit blâmé; mais le lendemain le cordonier ayant trouvé à redire à une jambe, Apelle lui dit qu'un cordonier ne devoit juger que de la chaussure; d'où est venu le proverbe *ne sutor ultra crepidam*, suple, *júdicet.*

La récusation qu'Apelle fit de ce cordonier, étoit plus piquante que raisonnable : un cordonier, en tant que cordonier, ne doit juger que de ce qui est de son métier ; mais, si ce cordonier a d'autres lumières, il ne doit point être récusé, par cela seul qu'il est cordonier : en tant que cordonier, ce qui est le sens composé, il juge si un soulier est bien fait & bien peint ; & en tant qu'il a des connoissances supérieures à son métier, il est juge compétent sur d'autres points ; il juge alors dans le sens divisé, par rapport à son métier de cordonier.

Ovide parlant du sacrifice d'Iphigénie, dit que *l'intérêt public triompha de la tendresse paternelle, le Roi vainquit le père.*

Ovid. Met. . . . . Postquam pietatem pública causâ,  
l. XII. v. 29. Rexque patrem vicit.

Ces dernières paroles sont dans un sens divisé. Agamemnon se regardant come Roi, étouffe les sentimens qu'il ressent come père.

Dans le sens composé, un mot con-

serve sa signification à tous égards, & cette signification entre dans la composition du sens de toute la phrase; au lieu que dans le sens divisé, ce n'est qu'en un certain sens, & avec restriction, qu'un mot conserve son ancienne signification : *les aveugles voient*, c'est-à-dire, ceux qui ont été aveugles.

## I X.

SENS LITÉRAL, SENS  
SPIRITUEL.

**L**E sens *litéral* est celui que les mots excitent d'abord dans l'esprit de ceux qui entendent une langue; c'est le sens qui se présente naturellement à l'esprit. Entendre une expression *litéralement*, c'est la prendre au pié de la lettre. *Quæ dicta sunt secundum litteram accipere, id est, non áliter intelligere quàm littera sonat*; c'est le sens que les paroles signifient immédiatement, *is quem verba immediatè significant.*

August Gen.  
ad lit. lib. 8.  
c. 2. tom. III.

*Le sens spirituel*, est celui que le sens littéral renferme, il est enté, pour ainsi dire, sur le sens littéral; c'est celui que les choses signifiées par le sens littéral font naître dans l'esprit. Ainsi dans les paraboles, dans les fables, dans les allégories, il y a d'abord un sens littéral: on dit, par exemple, qu'un loup & un agneau vinrent boire à un même ruisseau: que le loup ayant cherché querèle à l'agneau, il le dévora. Si vous vous atachez simplement à la lettre, vous ne verrez dans ces paroles qu'une simple aventure arrivée à deux animaux; mais cette narration a un autre objet; on a dessein de vous faire voir que les foibles sont quelquefois opprimés par ceux qui sont plus puissans; & voilà le sens spirituel, qui est toujours fondé sur le sens littéral.

*Division du sens littéral.*

*Le sens littéral* est donc de deux fortes:

1. Il y a un sens *littéral rigoureux*; c'est le sens propre d'un mot,



c'est la lettre prise à la rigueur *stricte*.

2. La seconde espèce de sens litéral, c'est celui que les expressions figurées dont nous avons parlé présentent naturellement à l'esprit de ceux qui entendent bien une langue, c'est un *sens litéral-figuré* ; par exemple, quand on dit d'un politique qu'il *sème à propos la division entre ses propres ennemis* ; *semmer* ne se doit pas entendre à la rigueur selon le sens propre, & de la même manière qu'on dit *semmer du blé* : mais ce mot ne laisse pas d'avoir un sens litéral, qui est un sens figuré qui se présente naturellement à l'esprit. La lettre ne doit pas toujours être prise à la rigueur, elle tue, dit S. Paul. On ne doit point exclure toute signification métaphorique & figurée. Il faut bien se garder, dit S. Augustin, \* de prendre à la lettre une façon de parler figu-

2. Cor. 3.

v. 6.

\* In principio cavendum est ne figuratam locutionem ad literam accipias ; & ad hoc enim pertinet quod ait Apóstolus, *littera occidit, spiritus autem vivificat.* August. de Doctr. Christ. l. 3. c. 5. t. III. Parisiis 1685.

rée , & c'est à cela qu'il faut appliquer ce passage de S. Paul , *la lettre tue , & l'esprit donne la vie.*

Il faut s'attacher au sens que les mots excitent naturellement dans notre esprit , quand nous ne sommes point prévenus , & que nous sommes dans l'état tranquille de la raison : voilà le véritable sens littéral-figuré , c'est celui-là qu'il faut donner aux loix , aux canons , aux textes des coutumes , & même à l'Écriture Sainte.

Luc. c. 9. v.  
62.

Quand J. C. a dit que *celui qui met la main à la charue , & qui regarde derrière lui ; n'est point propre pour le Royaume de Dieu ;* on voit bien qu'il n'a pas voulu dire qu'un laboureur qui en travaillant tourne quelquefois la tête , n'est pas propre pour le ciel : le vrai sens que ces paroles présentent naturellement à l'esprit , c'est que ceux qui ont commencé à mener une vie chrétienne , & à être les disciples de Jesus-Christ , ne doivent pas changer de conduite , ni de doctrine , s'ils veulent être sauvés ; c'est donc là un sens littéral-figuré.

Il en est de même de ces autres passages de l'Évangile, où J. C. dit, \* de présenter la joue gauche à celui qui nous a frappé sur la droite, \*\* de s'arracher la main ou l'œil qui est un sujet de scandale; il faut entendre ces paroles de la même manière qu'on entend toutes les expressions métaphoriques & figurées: ce ne seroit pas leur donner leur vrai sens, que de les entendre selon le sens littéral pris à la rigueur; elles doivent être entendues selon la seconde sorte de sens littéral qui réduit toutes ces façons de parler figurées à leur juste valeur, c'est à dire, au sens qu'elles avoient dans l'esprit de celui qui a parlé, & qu'elles excitent dans l'esprit de ceux qui entendent la langue ou l'expression figurée & autorisée par l'usage. §

» Lorsque nous donnons au blé le nom  
 » de *Cérès*, dit Cicéron, & au vin le  
 » nom de *Bacchus*, nous nous servons

\* Matt. c. 5.  
v. 39.

\*\* Ibid. v.  
29. 30.

§ Cum fruges *Cérem*, vinum *Liberum* dicimus, genere nos quidem sermonis utimur usitato: sed eque tam amentem esse putas qui &c. Cic. de Nat. Deor. l. 3. n. 41. aliter

XVI,

N y

» d'une façon de parler usitée en no-  
 » tre langue , & personne n'est assez  
 » dépourvu de sens pour prendre  
 » ces paroles à la rigueur de la let-  
 » tre.

On se sert dans toutes les nations policées, de certaines expressions ou formules de politesse, qui ne doivent point être prises dans le sens littéral-étroit. *J'ai l'honneur de. . . . Je vous baise les mains : Je suis votre très-humble & très-obéissant serviteur.* Cette dernière façon de parler, dont on se sert pour finir les lettres, n'est jamais regardée que come une formule de politesse.

On dit de certaines personnes, *c'est un fou, c'est une fole* : ces paroles ne marquent pas toujours que la personne dont on parle ait perdu l'esprit au point qu'il ne reste plus qu'à l'enfermer; on veut dire seulement que c'est une personne qui suit ses caprices, qui ne se prête pas aux réflexions des autres, qu'elle n'est pas toujours maîtresse de son imagination, que dans le tems qu'on lui parle elle est occupée ailleurs, & qu'ainsi on ne sauroit

avoir avec elle ce comerce réciproque de pensées & de sentimens , qui fait l'agrément de la conversation & le lien de la société L'home sage est toujours en état de tout écouter , de tout entendre , & de profiter des avis qu'on lui done.

Dans l'ironie, les paroles ne se prènent point dans le sens litéral proprement dit ; elles se prènent selon le sens litéral-figuré, c'est-à dire, selon ce que signifient les mots accompagnés du ton de la voix & de toutes les autres circonstances.

Il y a souvent dans le langage des homes un sens litéral qui est caché , & que les circonstances des choses découvrent : ainsi il arive souvent que la même proposition a un tel sens dans la bouche ou dans les écrits d'un certain home , & qu'elle en a un autre dans les discours & dans les ouvrages d'un autre home : mais il ne faut pas légèrement doner des sens défavantageux aux paroles de ceux qui ne pensent pas en tout come nous ; il faut que ces sens cachés soient si facilement développés par les cir-

constances, qu'un home de bon sens qui n'est pas prévenu ne puisse pas s'y méprendre. Nos préventions nous rendent toujours injustes, & nous font souvent prêter aux autres des sentimens qu'ils détestent aussi sincèrement que nous les détestons.

Au reste, je viens d'observer que le sens literal-figuré est celui que les paroles excitent naturellement dans l'esprit de ceux qui entendent la langue où l'expression figurée est autorisée par l'usage : ainsi pour bien entendre le véritable sens literal d'un auteur, il ne suffit pas d'entendre les mots particuliers dont il s'est servi, il faut encore bien entendre les façons de parler usitées dans la langue de cet auteur ; sans quoi, ou l'on n'entendra point le passage, ou l'on tombera dans des contre-sens. En françois, *doner parole*, veut dire *promettre* ; en latin, *verba dare*, signifie *tromper* : *Pœnas dare alicui*, ne veut pas dire doner de la peine à quelqu'un, lui faire de la peine, il veut dire au contraire *être puni par quelqu'un*, lui doner la satisfaction

qu'il exige de nous, lui donner notre supplice en payement, come on paye une amende. Quand Properce dit à Cinthie, *dabis mihi perfida pœnas*, il ne veut pas dire *perfide vous m'alez causer bien des tourmens*, il lui dit au contraire, qu'il la fera repentir de sa perfidie.

Il n'est pas possible d'entendre le sens littéral de l'Écriture Sainte, si l'on n'a aucune conoissance des hébraïsmes & des hellénismes, c'est-à-dire, des façons de parler de la langue hébraïque & de la langue grèque. Lorsque les interprètes traduisent à la rigueur de la lettre, ils rendent les mots & non le véritable sens : de là vient qu'il y a, par exemple, dans les Pseaumes plusieurs versets qui ne sont pas intelligibles en latin. *Montes Dei*, ne veut pas dire des *montagnes consacrées à Dieu*, mais de *hautes montagnes*.

Dans le Nouveau Testament même il y a plusieurs passages qui ne sauroient être entendus sans la conoissance des idiotismes, c'est-à-dire, des façons de parler des auteurs ori-

L. 2. Eleg.  
5. v. 3.

Psal. 35. v.  
7.



ginaux. Le mot hébreu qui répond au mot latin *verbum*, se prend ordinairement en hébreu pour *chose* signifiée par la parole; c'est le mot générique qui répond à *negotium* ou *res* des Latins. *Transseamus usque Bethleem, & videamus hoc verbum quod factum est*: Passons jusqu'à Bethléem, & voyons ce qui y est arrivé. Ainsi lorsqu'au 3<sup>e</sup>. verset du chapitre 8. du Deutéronome, il est dit (*Deus*) *dedit tibi cibum manna quod ignorabas tu & patres tui, ut ostenderet tibi quod non in solo pane vivat homo, sed in omni verbo quod egréditur de ore Dei*. Vous voyez que *in omni verbo* signifie *in omni re*, c'est-à-dire, *de tout ce que Dieu dit, ou veut, qui serve de nourriture*. C'est dans ce même sens que Jesus-Christ a cité ce passage: le démon lui proposoit de changer les pierres en pain, il n'est pas nécessaire de faire ce changement, répond Jesus-Christ, *car l'homme ne vit pas seulement de pain, il se nourit encore de tout ce qui plaît à Dieu de lui doner pour nourriture, de tout ce que Dieu dit qui servira de nourriture*; voilà le sens littéral; celui

LUC. c. 2. v.  
35.

Matt. c. 4.

v. 4.

qu'on done comunément à ces paroles , n'est qu'un sens moral.

*Division du sens spirituel.*

Le sens spirituel est aussi de plusieurs sortes. 1. Le *sens moral*, 2. Le *sens allégorique*, 3. Le *sens anagogique*,

1. *Sens moral.*

Le *sens moral* est une interprétation selon laquelle on tire quelque instruction pour les mœurs. On tire un sens moral des histoires, des fables, &c. Il n'y a rien de si profane dont on ne puisse tirer des moralités, ni rien de si sérieux qu'on ne puisse tourner en burlesque. Telle est la liaison que les idées ont les unes avec les autres : le moindre rapport réveille une idée de moralité dans un home dont le goût est tourné du côté de la morale; & au contraire celui dont l'imagination aime le burlesque, trouve du burlesque par-tout.

Thomas Walleis, Jacobin Anglois, fit imprimer vers la fin du

XV<sup>e</sup>. siècle , à l'usage des Prédicateurs une explication morale des métamorphoses d'Ovide. \* Nous avons le Virgile travesti de Scaron. Ovide n'avoit point pensé à la morale que Walleis lui prête ; & Virgile n'a jamais eu les idées burlesques que Scaron a trouvées dans son Enéide. Il n'en est pas de même des fables morales ; leurs auteurs mêmes nous en découvrent les moralités ; elles sont tirées du texte come une conséquence est tirée de son principe.

## 2. Sens Allégorique.

Le *sens allégorique* se tire d'un discours , qui , à le prendre dans son sens propre , signifie toute autre chose : c'est une histoire qui est l'image d'une autre histoire , ou de quelqu'autre pensée. Nous avons déjà parlé de l'allégorie.

\* *Metamorphosis Ovidiana moraliter à Magistro Thoma Walleis Anglico , de professione prædicatorum sub S. Dominico , explanata. Ce livre rare fut traduit en 1484. V. le P. Echard , T. 1. p. 508. & M. Maittaire , Annales Typographiques , T. 1. p. 176.*

L'esprit humain a bien de la peine à demeurer indéterminé sur les causes dont il voit , ou dont il ressent les effets : ainsi lorsqu'il ne conoît pas les causes , il en imagine , & le voilà satisfait. Les Païens imaginèrent d'abord des causes frivoles de la plûpart des effets naturels : l'amour fut l'effet d'une divinité particulière : Prométhée vola le feu du ciel : Cérés inventa le blé : Bacchus le vin , &c. Les recherches exactes sont trop pénibles , & ne sont pas à la portée de tout le monde. Quoiqu'il en soit , *le vulgaire superstitieux* , dit le P. Sana-  
 don , \* fut la dupe des visionnaires qui inventèrent toutes ces fables.

Dans la suite , quand les Païens commencèrent à se policer & à faire des réflexions sur ces histoires fabuleuses , il se trouva parmi eux des mystiques qui en envelopèrent les absurdités sous le voile des allégories & des sens figurés , auxquels les premiers auteurs de ces fables n'avoient jamais pensé.

Il y a des pièces allégoriques en prose & en vers : les auteurs de ces

\* Poëtes  
 d'Hor. T. 1.  
 P. 504.

ouvrages ont prétendu qu'on leur donât un sens allégorique ; mais dans les histoires , & dans les autres ouvrages dans lesquels il ne paroît pas que l'auteur ait songé à l'allégorie , il est inutile d'y en chercher. Il faut que les histoires dont on tire ensuite des allégories , aient été composées dans la vue de l'allégorie ; autrement les explications allégoriques qu'on leur donne , ne peuvent rien , & ne font que des applications arbitraires dont il est libre à chacun de s'amuser come il lui plaît , pourvu qu'on n'en tire pas des conséquences dangereuses.

\* Indiculus  
Historico-  
chronologi-  
cus, in Fabri  
Thesuro.

\*\* Daniel 2.  
p. 31.

Quelques auteurs \* ont trouvé une image des révolutions arrivées à la langue latine , dans la statue \*\* que Nabuchodonosor vit en songe ; ils trouvent dans ce songe une allégorie de ce qui devoit arriver à la langue latine.

Cette statue étoit extraordinairement grande ; la langue latine n'étoit elle pas répandue presque partout.

La tête de cette statue étoit d'or .

c'est le siècle d'or de la langue latine ; c'est le tems de Térence , de César , de Cicéron , de Virgile ; en un mot , c'est le siècle d'Auguste.

La poitrine & les bras de la statue étoient d'argent ; c'est le siècle d'argent de la langue latine ; c'est depuis la mort d'Auguste jusqu'à la mort de l'Empereur Trajan , c'est à-dire , jusqu'environ cent ans après Auguste.

Le ventre & les cuisses de la statue étoient d'airain ; c'est le siècle d'airain de la langue latine , qui comprend depuis la mort de Trajan , jusqu'à la prise de Rome par les Goths , en 410.

Les jambes de la statue étoient de fer , & les piés partie de fer & partie de terre ; c'est le siècle de fer de la langue latine , pendant lequel les différentes incursions des barbares plongèrent les homes dans une extrême ignorance ; à peine la langue latine se conserva-t-elle dans le langage de l'Eglise.

Enfin une pierre abatit la statue ;

c'est la langue latine qui cessa d'être une langue vivante.

C'est ainsi qu'on raporte tout aux idées dont on est préoccupé.

Les sens allégoriques ont été autrefois fort à la mode, & ils le sont encore en Orient; on en trouvoit par-tout jusques dans les nombres.

Métrodore de Lampsaque, au rapport de Tatien, avoit tourné Homère tout entier en allégories. On aime mieux aujourd'hui la réalité du sens littéral. Les explications mystiques de l'Écriture Sainte, qui ne sont point fixées par les Apôtres, ni établies clairement par la révélation, sont sujettes à des illusions qui mènent au fanatisme.

Huet. Orig. nianor. l. 2, quest. 13. p. 171.

Traité du sens littéral & du sens mystique, selon la doctrine des Pères. A Paris, chez Jacques Vincent.

### 3. Sens Anagogique.

Le sens anagogique n'est guère en usage que lorsqu'il s'agit des différens sens de l'Écriture Sainte. Ce mot *anagogique* vient du grec *ἀναγωγή*, qui veut dire *élévation*: *ἀνά*, dans la composition des mots, signifie sou-



vent, *au-dessus*, *en haut*, ἀνωγῆ veut dire *conduite*; de ἄγω, je conduis: ainsi le sens anagogique de l'Écriture Sainte est un sens mystique, qui élève l'esprit aux objets célestes & divins de la vie éternelle dont les Saints jouissent dans le ciel.

Le *sens littéral* est le fondement des autres sens de l'Écriture Sainte. Si les explications qu'on en donne ont rapport aux mœurs, c'est le sens moral.

Si les explications des passages de l'ancien Testament regardent l'Église & les mystères de notre Religion par analogie ou ressemblance, c'est le sens allégorique; ainsi le sacrifice de l'agneau pascal, le serpent d'airain élevé dans le désert, étoient autant de figures du sacrifice de la croix.

Enfin, lorsque ces explications regardent l'Église triomphante & la vie des bienheureux dans le ciel, c'est le sens anagogique; c'est ainsi que le sabat des Juifs est regardé come l'image du repos éternel des bienheureux. Ces différens sens, qui ne sont

point le sens littéral, ni le sens moral, s'appellent aussi en général *sens tropologique*, c'est à-dire, *sens figuré*. Mais come je l'ai déjà remarqué, il faut suivre dans le sens allégorique & dans le sens anagogique ce que la révélation nous en apprend, & s'appliquer surtout à l'intelligence du sens littéral, qui est la règle infallible de ce que nous devons croire & pratiquer pour être sauvés.

---

## X.

## DU SENS ADAPTÉ,

*ou que l'on donne par allusion.*

++ **Q**uelquefois on se sert des paroles de l'Écriture Sainte ou de quelque auteur profane, pour en faire une application particulière qui convient au sujet dont on veut parler, mais qui n'est pas le sens naturel & littéral de l'auteur dont on les emprunte, c'est ce qu'on appelle *sensus accommodatus*, sens adapté.

Dans les panégyriques des Saints & dans les Oraisons funèbres, le texte du discours est pris ordinairement dans le sens dont nous parlons. M. Flécher dans son oraison funèbre de M. de Turène, applique à son héros ce qui est dit dans l'Écriture à l'occasion de Judas Machabée qui fut tué dans une bataille.

Le P. le Jeune de l'Oratoire, fameux missionnaire, s'apeloit Jean; il étoit devenu aveugle: il fut nommé pour prêcher le carême à Marseille aux Acoules; voici le texte de son premier sermon: *Fuit homo missus à Deo, cui nomen erat Joannes; non erat ille lux, sed ut testimonium perhiberet de lumine.* On voit qu'il fesoit allusion à son nom & à son aveuglement.

Joann. c. 1.  
v. 6.

*Remarques sur quelques passages adaptés à contre-sens.*

Il y a quelques passages des auteurs profanes qui sont come passés en proverbes, & auxquels on done comunément un sens détourné qui

n'est pas précisément le même sens que celui qu'ils ont dans l'auteur d'où ils sont tirés : en voici des exemples :

1. Quand on veut animer un jeune homme à faire parade de ce qu'il fait , ou blâmer un savant de ce qu'il se tient dans l'obscurité , on lui dit ce vers de Perse :

Perf. Sat. 1. Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat  
v. 27. alter ?

Toute votre science n'est rien , si les autres ne savent pas combien vous êtes savant. La pensée de Perse est pourtant de blâmer ceux qui n'étudient que pour faire ensuite parade de ce qu'ils savent. *O tems ! ô mœurs ! s'écrie-t-il, est-ce donc pour la gloire que vous pâlissez sur les livres ! Quoi donc ? croyez-vous que la science n'est rien , à moins que les autres ne sachent que vous êtes savant ?*

Perf. Sat. 1. En pallor , seniúmque : O mores ! usque  
v. 27. adeóne

Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat  
alter ?

Il y a une interrogation & une surprise dans le texte, & l'on cite le vers dans un sens absolu.

2. On dit d'un homme qui parle avec emphase, d'un style empoulé & recherché, que

Próject ampúllas & sesquipedália verba :

Hor. Art.  
Poët. v. 97.

il jète, il fait sortir de sa bouche des paroles enflées & des mots d'un pié & demi. Cependant ce vers a un sens tout contraire dans Horace. » La tragédie, dit ce Poëte, ne s'exprime pas toujours d'un style pompeux & élevé : Télèphe & Pelée, tous deux pauvres, tous deux chassés de leurs pays, ne doivent point recourir à des termes enflés, ni se servir de grands mots : il faut qu'ils fassent parler leur douleur d'un style simple & naturel, s'ils veulent nous toucher, & que nous nous intéressions à leur mauvaise fortune ; ainsi *próject*, dans Horace, veut dire il rejète.

Et trágicus plerúmque dolet sermóne pedésstri  
Téléphus & Peleus, cum pauper & exul uter-  
que

Hor. Art.  
Poët. v. 97.

Próicit ampúllas & sesquipedália verba ;  
Si curat cor spectántis tetigísse queréla.

M. Boileau nous done le même précepte :

Art. Poët. Que devant Troie en flame , Hécube désolée  
chant 3. Ne viène pas pouffer une plainte empoulée.

Cette remarque , qui se trouve dans la plúpart des Comentateurs d'Horace , ne devoit point échaper aux auteurs des Dictionnaires sur le mot *projicere*.

3. Souvent pour excuser les fautes d'un habile home , on cite ce mot d'Horace :

Hor. Art. . . . . Quandóque bonus dormítat Homérus ;  
Poët. v. 359.

Come si Horace avoit voulu dire que le bon Homère s'endort quelquefois , Mais *quandóque* est là pour *quandocúnque* , toutes les fois que ; & *bonus* est pris en bone part. » Je suis fâché » dit Horace , toutes les fois que je » m'aperçois qu'Homère , cet excèlent Poète , s'endort , se néglige , » ne se soutient pas.

Indigné quandóque bonus dormítat Homé-  
rus.

M. Danet s'est trompé dans l'expli-  
cation qu'il donne de ce passage dans  
son Dictionnaire latin-françois sur ce  
mot *quandóque*.

4. Enfin pour s'excuser quand on  
est tombé dans quelque faute, on cite  
ce vers de Térence :

Homo sum , humáni nihil à me aliénium  
puto , Heaut. act.  
I. sc. I. v. 252

Come si Térence avoit voulu dire ,  
*je suis home , je ne suis point exempt des*  
*foiblesses de l'humanité* , ce n'est pas là  
le sens de Térence. Chrémès touché  
de l'affliction où il voit Ménédème son  
voisin , vient lui demander quelle  
peut être la cause de son chagrin &  
des peines qu'il se donne : Ménédème  
lui dit brusquement , qu'il faut qu'il  
ait bien du loisir pour venir se mêler  
des affaires d'autrui. » Je suis home ,  
» répond tranquillement Chrémès ;  
» rien de tout ce qui regarde les au-  
» tres homes n'est étranger pour moi ,  
» je m'intéresse à tout ce qui regarde  
» mon prochain.



» On doit s'étonner, dit Madame  
 » Dacier, que ce vers ait été si mal  
 » entendu, après ce que Cicéron en  
 » a dit dans le premier livre des Offi-  
 » ces.

1. Off. n. 29.  
 aliter IX.

Voici les paroles de Cicéron : *Est enim difficilis cura rerum alienarum, quanquam Terentiánus ille Chremes humani nihil à se alienum putat.* J'ajouterai un passage de Sénèque ; qui est un commentaire encore plus claire de ces paroles de Térence. Sénèque, ce Philosophe païen, explique dans une de ses lettres, comment les homes doivent honorer la majesté des Dieux : il dit que *ce n'est qu'en croyant en eux, en pratiquant de bones œuvres, & en tâchant de les imiter dans leurs perfections, qu'on peut leur rendre un culte agréable ;* il parle ensuite de ce que les homes se doivent les uns aux autres. » Nous  
 » devons tous nous regarder, dit il,  
 » come étant les membres d'un grand  
 » corps ; la nature nous a tous tirés  
 » de la même source, & par là nous  
 » a tous faits parens les uns des au-  
 » tres ; c'est elle qui a établi l'équité  
 » & la justice. Selon l'institution de

» la nature, on est plus à plaindre  
 » quand on nuit aux autres, que  
 » quand on en reçoit du dommage. La  
 » nature nous a donné des mains pour  
 » nous aider les uns les autres; ainsi  
 » avons toujours dans la bouche &  
 » dans le cœur ce vers de Térence,  
 » *je suis home, rien de tout ce qui re-*  
 » *garde les homes n'est étranger pour*  
 » *moi.* \*

Il est vrai en général que les cita-

\* Quómodo sint Dii coléndi solet præ-  
 cipi . . . . Deum colit qui novit. . . . . Primus  
 est Debrum cultus, Deos crédere, deinde  
 réddere illis majestátem suam, réddere boni-  
 tatem sine qua nulla majestas est : vis Deos  
 propitiare, bonus esto. Satis illos cóluit quis-  
 quis imitatus est. Ecce áltera quaestio, quó-  
 modo hominibus sit utendum. . . . . possim  
 breviter hanc fórmulam húmáni officii trá-  
 dere. . . . . membra sumus córporis magni,  
 natúra nos cognatos édedit, cum ex iisdem  
 & in idem \* gigneret. Hæc nobis amórem ín-  
 didit mútuum & sociábiles fecit ; illa æquum  
 justúmque compósuit : ex illius constitutióne  
 misérius est nocére quam lædi ; & illius im-  
 pèrio paratæ sunt ad juvándum manus. Ille  
 versus & in pèctore & in ore fit, *homo sum,*  
*humáni nihil à me aliénum puto.* Habemus in  
 commune, quod nati sumus. *Senec. Ep.*  
 LCV. \* officia.

tions & les applications doivent être justes autant qu'il est possible; puisqu'autrement elles ne prouvent rien, & ne servent qu'à montrer une fausse érudition: mais il y auroit bien du rigorisme à condâner tout sens adapté.

Il y a bien de la différence entre rapporter un passage come une autorité qui prouve, ou simplement come des paroles conues, auxquelles on donne un sens nouveau qui convient au sujet dont on veut parler: dans le premier cas, il faut conserver le sens de l'auteur; mais dans le second cas, les passages, auxquels on donne un sens différent de celui qu'ils ont dans leur auteur, sont regardés come autant de parodies, & come une sorte de jeu dont il est souvent permis de faire usage.



## SUIITE DU SENS ADAPTÉ.

*De la Parodie & des Centons.*

**L**A Parodie est aussi une sorte de sens adapté. Ce mot est grec, car les Grecs ont fait des parodies.

Athénée, l.  
14. & 15.

Parodie \* signifie à la lettre un chant composé à l'imitation d'un autre, & par extension on donne le nom de parodie à un ouvrage en vers, dans lequel on détourne, dans un sens railleur, des vers qu'un autre a faits dans une vue différente. On a la liberté d'ajouter ou de retrancher ce qui est nécessaire au dessein qu'on se propose; mais on doit conserver

\* Παρωδία, canticum. R. παρὰ, juxta; & ὄδῃ, cantus, carmen. Canticum vel carmen ad alterius similitudinem compositum, cum alterius poetæ versus jocose in aliud argumentum transferuntur.

Est etiam parodia, Hermógeni, cum quis, ubi partem aliquam versus protulit, reliquum, á se, id est, de suo, oratione soluta elóquitur, *Robertson. Th. ling. græc. v.*  
παρωδία.

autant de mots qu'il est nécessaire pour rapeler le souvenir de l'original dont on emprunte les paroles. L'idée de cet original & l'application qu'on en fait à un sujet d'un ordre moins sérieux, forment dans l'imagination un contraste qui la surprend, & c'est en cela que consiste la plaisanterie de la parodie. Corneille a dit dans le style grave, parlant du père de Chimène :

Le Cid. act  
I. sc. I.

Ses rides sur son front ont gravé ses exploits.

Racine a parodié ce vers dans les Plaideurs : l'Intimé parlant de son père qui étoit sergent, dit plaisamment :

Les Plaid.  
act. I. sc. 5.

Il gaignoit en un jour plus qu'un autre en six  
mois,

Ses rides sur son front gravoient tous ses exploits.

Dans Corneille, *exploits* signifie *actions mémorables*, *exploits militaires*; & dans les Plaideurs, *exploits* se prend pour *les actes ou procédures* que font les sergens. On dit que le grand Corneille fut ofensé de cette

plaisanterie du jeune Racine.

Au reste, l'Académie a observé que  
*les rides marquent les années : mais ne  
gravent point les exploits.*

Sentimens de  
l'Acad. Fr.  
sur les vers  
du Cid.

Les vers les plus connus , sont ceux  
qui sont le plus exposés à la parodie.  
On trouve dans les dernières éditions  
des œuvres de Boileau , une parodie  
ingénieuse de quelques scènes du Cid.  
On peut voir aussi dans les Poésies de  
Madame des Houlières une parodie  
d'une scène de la même tragédie. Le  
Théâtre Italien est riche en parodies.  
Le Poëme du VICE PUNI est rempli  
d'applications heureuses de vers de nos  
meilleurs Poètes : ces applications sont  
autant de parodies.

Tom. 2. p.  
411. édit. de  
1726.

Des Houl.  
édit. de 1725.  
p. 278.

Les Centons sont encore une sorte  
d'ouvrage qui a rapport au sens adap-  
té. *Cento* en latin signifie , dans le  
sens propre , une pièce de drap  
qui doit être cousue à quelqu'autre  
pièce , & plus souvent un man-  
teau ou un habit fait de différentes  
pièces rapportées : ensuite on a do-  
né ce nom , par métaphore , à un ou-  
vrage composé de plusieurs vers ou  
de plusieurs passages empruntés d'un

Κέντρον , cen-  
to , vestis è  
variis pannis  
confarcinata.  
κέντρον pungo.

ou de plusieurs auteurs. On prend ordinairement la moitié d'un vers, & on le lie par le sens avec la moitié d'un autre vers. \* On peut employer un vers tout entier & la moitié du suivant, mais on désapprouve qu'il y ait deux vers de suite d'un même auteur. Voici un exemple de cette sorte d'ouvrage, tiré des centons de Proba Falconia. ¶ Il s'agit de la défense que

\* Variis de locis, sensibúsque diversis; quædam carminis structúra solidátur, in unum versum ut cœant cæsi duo, aut unus & sequens cum médio: nam duos junctim locare ineptum est, & tres, unâ serie, meræ nugæ..... sensus diversi ut congruant; adoptiva quæ sunt, ut cognata videántur; aliéna ne interlúceant; hiúlca ne pateant. *Ausonius Paulo. Epist. quæ prælégitur ante Edyll. XIII.*

¶ Probæ Falconiæ vatis claríssimæ à S. Hierónymo comprobátæ centónes de Fidei nostræ mystériis, è Marónis carminibus, &c. Parisiis, Ægidium Gorbínum 1576. f. 27. in-8. *Item Parisiis, apud Francíscum Stéphanum, 1543.*

*Les centons de Proba Falconia se trouvent aussi dans Bibliothéca Patrum, Tom. 5. Lugdúni 1677. Voici ce qui est dit de cette savante & pieuse Dame dans l'Index Auctórum Bibl. Patr. Tom. I, PROBA FALCONIA*



Dieu fit à Adam & à Eve de manger du fruit défendu : Proba Falconia fait parler le Seigneur en ces termes, au chapitre XVI.

- Æ. 2. 712. Vos fámuli quæ dicam ánimis  
advértite vestrís :
2. 21. Est in conspectu \* ramis felici- G. 2. 81.  
bus arbor
7. 692. Quam neque fas igni cuiquam  
nec stérne ferro ,
7. 608. Relligióne sacrá\* nunquam con- Æ. 3. 700.  
cessa movéri.
11. 591. Hác quicumque sacros\* decérp- 6. 141.  
ferit árbore fœtus ,
11. 849. Morte luet méritâ, \* nec me sen- 1. 241.  
téntia vertit ;
- G. 2. 315. Nec tibi tam prudens quisquam  
persuádeat autor

uxor non Adélphi Procónsulis, ut scribit Isidórus, sed Anícií Probi Præfécti Prætório, póstèa Cónsulis, mater Probini, Olíbríi, & Probi, simíliter Cónsulum. De quâ multa Hierónymus Epíst. 8. & Barónius, Tom. 4. & 5. Annálium. Scripsit Virgilio-centónes qui extant fol. 1218. Flóruit non sub Theodósio junióre, ut vult Sixtus Senénsis, sed sub Gratiáno.

3.461. Ec. 8. 48. Commaculâre manus. \* Líceat  
te voce monéri

G. 3. 216. Fémina, \* *nullius te blanda sua-  
sio vincat*,

G. 1. 168. Si te digna manet divini glória  
ruris.

Aufon. Ep.  
ante Edyll.  
XIII.

Nous avons aussi les centons d'Etiène de Pleurre \* & de quelques autres. L'Empereur Valentinien, au rapport d'Aufone, s'étoit aussi amusé à cette sorte de jeu : mais il vaut mieux s'occuper à bien penser, & à bien exprimer ce qu'on pense, qu'à perdre le tems à un travail où l'esprit est toujours dans les entraves, où la pensée est subordonnée aux mots, au lieu que ce sont les mots qu'il faut toujours subordonner aux pensées.

Ce n'étoit pas assez pour quelques écrivains, que la contrainte des centons : nous avons des ouvrages où l'auteur \*\* s'est interdit successive-

\* Stéphani Pleurrei Æneis sacra continens acta Dómini N. J. C. & primórum Mártyrum Virgílio-centónibus conscripta. Parisiis, apud Adriánum Taupinart, 1618. in-4<sup>o</sup>.

\*\* Liber absque litteris, de Ætátibus mundi & hóminis ; autóre Fábio, Cláudio, Gor-

ment par chapitres, & selon l'ordre de l'alphabet l'usage d'une lettre, c'est-à-dire, que dans le premier chapitre il n'y a point d'*a*, & dans le second point de *b*, ainsi de suite. Un autre \* a fait un Poëne dont tous les mots comencent par un *p*.

Plaudite porcëlli ; porcórum pigra propago  
 Progréditur , plures porci pinguédine pleni  
 Pugnántes pergunt. Pécudum pars prodigiósa  
 Perturbat pede petrósas plerúmque platéas ;  
 Pars portent sè populórum prata profánat.

Dans le IX<sup>e</sup>. siècle , Hubaud Re-

diáno , Fulgéntio. *Edidit*. P. Jacóbus Hommey Augustiniánus, Pictavii. Prostat Parisiis apud Viduam Cároli Coignard , 1696, *Le titre du manuscrit promet ad A usque in Z. mais l'Imprimeur n'a mis au jour que XIV. chapitres , c'est-à-dire , jusqu'à l'O inclusivement ; & il déclare que le copiste a égaré le reste.* Huc usque codex , cujus scriptor addit : ii decem de quibus fit méntio in titulo , nescio ubi sunt.

\* Pugna Porcórum per P. Pórcium. *Ce Poëme est composé de 248. vers. Je l'ai vu dans un recueil qui a pour titre : Nugæ Venalés. Moréri attribue ce Poëme à Leó Placentius. V. PLAISANT, dans l'édition de Moréri de 1718.*

ligieux Bénédictin de S. Amand ;  
 dédia à l'Empereur Charles le Chau-  
 ve un Poëme composé à l'honneur des  
 chauves , dont tous les mots comen-  
 cent par la lettre *c*.

*Cármina , clarísonæ , calvis cantáte Caménæ :*

\* Un autre s'est mis dans une con-  
 trainte encore plus grande ; il a fait  
 un Poëme de 2956. vers de six piés ,  
 dont le dernier seul est un spondée ,  
 les cinq autres sont autant de dacty-  
 les. Le second pié rime avec le qua-  
 trième , & le dernier mot d'un vers  
 rime avec le dernier mot du vers qui  
 le suit , à la manière de nos vers fran-  
 çois à rimes suivies ; en voici le co-  
 mencement :

*Hora novíssima , témpora pésíma sunt , vi-  
 gilémus.*

*Ecce mináciter imminet arbiter ille supre-  
 mus.*

\* Bernardi Morlanensis , Mónachi órdinis  
 Cluniacensis , ad Petrum Cluniacensem Ab-  
 bátem qui cláruit anno 1140. de Contemptu  
 Mundi , libri tres , ex vetéribus næbránis  
 recens descripti. Bremæ , anno 1595.

Imminet, *imminet* ut mala *términet*, æqua  
corónet,

Recta *remúneret*, *ánxia líberet*, æthera do-  
net :

Aúferat *áspera*, duráque *póndera* méntis  
onústa,

Sóbria *múniat*, *ímproba púniat*, útraque *justè*;

Ille *piíssimus*, ille *gravíssimus* ecce venit *Rex*.

Surgat *homoreus*, *instat* homo *Deus*, à pa-  
tre *judex*.

Les Poëmes dont je viens de parler  
font aujourd'hui au même rang que  
les acrostiches & les anagrammes.\* Le

\* L'acrostiche est une sorte d'ouvrage en vers, dont chaque vers comence par chacune des lettres qui forment un certain mot. A la tête de chaque comédie de Plaute, il y a un argument fait en acrostiche : c'est le nom de la pièce qui est le mot de l'acrostiche ; par exemple : *Amphitruo* : le premier vers de l'argument comence par un *A*, le second par une *M*, ainsi de suite. Ces argumens sont anciens, & Madame Dacier dans ses remarques sur celui de l'*Amphitryon*, fait entendre que Plaute en est l'auteur.

Cicéron nous apprend qu'Ennius avoit fait des acrostiches ; *αποστίχης dicitur, cum deinceps ex primis versuum litteris aliquid conñectitur, ut in quibusdam Enniânis.* Cic. de Divinatione l. 2. n. III, áliter LIV.

S. Augustin de Civ. Dei, l. XVII. c. 23.

goût de toutes ces sortes d'ouvrages ; heureusement , est passé. Il y a eu un tems où les ouvrages d'esprit tiroient leur principal mérite de la peine qu'il y avoit à les produire , & souvent la montagne étoit récompensée de n'enfanter qu'une souris , pourvu qu'elle eût été long-tems en travail. Aujourd'hui le tems & la difficulté ne font rien à l'affaire ; on aime ce qui est vrai , ce qui instruit , ce qui éclaire , ce qui intéresse , ce qui a un objet raisonnable ; & l'on ne regarde plus les mots

Molière ,  
Misan. act. 1.  
sc. 2.

parle d'un acrostiche de la Sibyle Erythrée , dont les lettres initiales formoient ce sens ,  
Ἰνὸς Ἰσθμοῦ Χερσίδος Θεῶν Ἰδὸς Σωτῆρος.

Au reste , acrostiche vient de deux mots grecs ἀρπός , *tummus* , qui est à une des extrémités ; & ἀρχή , *versus* , ordo. ἀρπός ἀρχὴς ἢ ἀρπός ἀρχὴς ἢ ; *initium versus*.

A l'égard de l'*anagramme* , ce mot est encore grec : il est composé de la préposition ἀνα qui dans la composition des mots , répond souvent à *retro* , *re* ; & de ἀναμνήσκω , lettre. L'anagramme se fait lorsqu'en déplaçant les lettres d'un mot , on en forme un autre mot , qui a une signification différente ; par exemple , de *Lorraine* on a fait *Alérion*.

Il ne paroît pas que les anagrammes aient jamais été en usage parmi les Latins.

que come des signes auxquels on ne s'arête que pour aler droit à ce qu'ils signifient. La vie est si courte, & il y a tant à aprendre à tout âge, que si l'on a le bonheur de surmonter la paresse & l'indolence naturelle de l'esprit, on ne doit pas le mettre à la torture sur des riens, ni l'apliquer en pure perte.

---

## X I.

SENS ABSTRAIT, SENS  
CONCRET.

CE mot *abstrait* vient du latin *abstractus*, paticipé d'*abstrahere*, qui veut dire *tirer, aracher, séparer de*.

Tout corps est réèlement étendu en longueur, largeur & profondeur, mais souvent on pense à la longueur sans faire attention à la largeur ni à la profondeur, c'est ce qu'on apèle faire abstraction de la largeur & de la profondeur; c'est considérer la longueur dans un sens abstrait: c'est ainsi qu'en géométrie on considère le



point , la ligne , le cercle , sans avoir égard ni à un tel point , ni à une telle ligne , ni à un tel cercle physique.

Ainsi en général le sens abstrait est celui par lequel on s'occupe d'une idée , sans faire attention aux autres idées qui ont un rapport naturel & nécessaire avec cette idée.

1. On peut considérer le corps en général sans penser à la figure ni à toutes les autres propriétés particulières du corps physique : c'est considérer le corps dans un sens abstrait , c'est considérer la chose sans le mode , come parlent les Philosophes , *res absque modo*.

2. On peut au contraire considérer les propriétés des objets sans faire attention à aucun sujet particulier auquel elles soient attachées , *modus absque re*. C'est ainsi qu'on parle de la blancheur , du mouvement , du repos , sans faire aucune attention particulière à quelque objet blanc , ni à quelque corps qui soit en mouvement ou en repos.

L'idée dont on s'occupe par abs;

traction, est tirée, pour ainsi dire, des autres idées qui ont rapport à celle-là, elle en est come séparée, & c'est pour cela qu'on l'apèle idée abstraite.

L'abstraction est donc une sorte de séparation qui se fait par la pensée. Souvent on considère un tout par parties, c'est une espèce d'abstraction, c'est ainsi qu'en anatomie on fait des démonstrations particulières de la tête, ensuite de la poitrine, &c. mais c'est plutôt diviser qu'abstraire, on apèle plus particulièrement *faire abstraction*, lorsque l'on considère quelque propriété des objets sans faire attention ni à l'objet, ni aux autres propriétés, ou lorsque l'on considère l'objet sans les propriétés.

Le sens concret, au contraire, c'est lorsque l'on considère le sujet uni au mode, ou le mode uni au sujet; c'est lorsque l'on regarde un sujet tel qu'il est, & que l'on pense que ce sujet & sa qualité ne font ensemble qu'une même chose, & forment un être particulier; par exemple: *ce pa-*

*pier blanc, cette table quarrée, cette boîte ronde; blanc, quarrée, ronde,* sont dits alors dans un sens concret.

Ce mot *concret* vient du latin *concretus*, participe de *concreſcere*, croître ensemble, s'épaissir, se coaguler, être composé de; en effet, dans le sens concret, les adjectifs ne forment qu'un tout avec leurs sujets, on ne les sépare point l'un de l'autre par la pensée.

Le concret renferme donc toujours deux idées, celle du sujet, & celle de la propriété.

Tous les substantifs qui sont pris adjectivement, sont alors des termes concrets, ainsi quand on dit *Petrus est homo*; *homo* est alors un terme concret, *Petrus est habens humanitatem*.

Observez qu'il y a de la différence entre faire abstraction & se servir d'un terme abstrait. On peut se servir de mots qui expriment des objets réels, & faire abstraction, come quand on examine quelque partie d'un tout, sans avoir égard aux autres parties: on peut au contraire se

fervir de termes abstraits , sans faire abstraction , come quand on dit que la fortune est aveugle.

*Des termes abstraits.*

Dans le langage ordinaire , *abstrait* se prend pour *subtil* , *métaphysique* : ces idées sont *abstraites* , c'est-à-dire , qu'elles demandent de la méditation , qu'elles ne sont pas aisées à comprendre , qu'elles ne tombent point sous le sens.

On dit aussi d'un homme , qu'il est *abstrait* quand il ne s'occupe que de ce qu'il a dans l'esprit , sans se prêter à ce qu'on lui dit. Mais ce que j'entens ici par *termes abstraits* , ce sont les mots qui ne marquent aucun objet qui existe hors de notre imagination.

Que les hommes pensent au soleil , ou qu'ils n'y pensent point , le soleil existe , ainsi le mot de soleil n'est point un terme abstrait.

Mais *beauté* , *laideur* , &c. sont des termes abstraits. Il y a des objets qui nous plaisent & que nous trouvons

*beaux*, il y en a d'autres au contraire qui nous affectent d'une manière désagréable, & que nous apelons *laid*; mais il n'y a aucun être réel qui soit la beauté ou la laideur. Il y a des hommes, mais *l'humanité* n'est point, c'est-à-dire, qu'il n'y a point un être qui soit *l'humanité*.

Les abstractions ou idées abstraites suposent les impressions particulières des objets, & la méditation, c'est-à-dire, les réflexions que nous faisons naturellement sur ces impressions. C'est à l'occasion de ces impressions que nous considérons ensuite séparément, & indépendamment des objets, les différentes affectations qu'elles ont fait naître dans notre esprit, c'est ce que nous apelons les propriétés des objets: je ne considérerois pas le mouvement en lui-même, si je n'avois jamais vu de corps en mouvement.

Nous sommes acoutumés à doner des noms particuliers aux objets réels & sensibles, nous en donons aussi par imitation aux idées abstraites, come si elles représentoient des êtres

réels ; nous n'avons point de moyen plus facile pour nous communiquer nos pensées.

Ce qui a sur tout donné lieu aux idées abstraites, c'est l'uniformité des impressions qui ont été excitées dans notre cerveau par des objets différens, & pourtant semblables en un certain point : les homes ont inventé des mots particuliers pour exprimer cette ressemblance, cette uniformité d'impression dont ils se sont formé une idée abstraite. Les mots qui expriment ces idées nous servent à abréger le discours, & à nous faire entendre avec plus de facilité ; par exemple, nous avons vu plusieurs objets blancs, ensuite pour exprimer l'impression uniforme que ces différens objets nous ont causée, & pour marquer *le point dans lequel ils se ressemblent*, nous nous servons du mot de *blancheur*.

Nous sommes acoutumés dès notre enfance à voir des corps qui passent successivement d'une place à une autre ; ensuite pour exprimer cette propriété & la réduire à une sorte d'i-

dée générale, nous nous servons du terme de *mouvement*. Ce que je veux dire s'entendra mieux par cet exemple.

Les noms que l'on donne aux tropes ou figures dont nous avons parlé, ne représentent point des êtres réels ; il n'y a point d'être, point de substance, qui soit une métaphore, ni une métonymie ; ce sont les différentes expressions métaphoriques, & les autres façons de parler figurées qui ont donné lieu aux maîtres de l'art d'inventer le terme de *métaphore*, & les autres noms des figures : par là ils réduisent à une espèce, à une classe particulière les expressions qui ont un tour pareil selon lequel elles se ressemblent, & c'est sous ce rapport de ressemblance qu'elles sont comprises dans chaque sorte particulière de figure, c'est-à-dire, dans la même manière d'exprimer les pensées : toutes les expressions métaphoriques sont comprises sous la métaphore, elles s'y rapportent ; l'idée de métaphore est donc une idée abstraite qui ne représente aucune expression métaphorique



métaphorique en particulier, mais seulement cette sorte d'idée générale que les homes se sont faite pour réduire à une classe à part les expressions figurées d'une même espèce, ce qui met de l'ordre & de la netteté dans nos pensées, & abrège nos discours.

Il en est de même de tous les autres noms d'arts & de sciences : la physique, par exemple, n'existe point, c'est-à-dire, qu'il n'y a point un être particulier qui soit la physique : mais les homes ont fait un grand nombre de réflexions sur les différentes opérations de la nature ; & ensuite ils ont donné le nom de *science physique* au recueil ou assemblage de ces réflexions, ou plutôt à l'idée abstraite à laquelle ils rapportent toutes les observations qui regardent les êtres naturels.

Il en est de même de *douceur*, *amertume*, *être*, *néant*, *vie*, *mort*, *mouvement*, *repos*, &c. Chacune de ces idées générales, quoiqu'on en dise, est aussi positive que l'autre, puisqu'elle peut être également le sujet d'une proposition.

Come les diférens objets blancs ont doné lieu à notre esprit de se former l'idée de *blancheur*, idée abstraite, qui ne marque qu'une sorte d'affecton de l'esprit; de même, les divers objets, qui nous affectent en tant de manières diférentes, nous ont doné lieu de nous former l'idée d'être, de *substance*, d'*existence*; surtout, lorsque nous ne considérons les objets que come existans, sans avoir égard à leurs autres propriétés particulières: c'est le point dans lequel les êtres particuliers se ressemblent le plus.

Les objets réels ne sont pas toujours dans la même situation, ils changent de place, ils dispaissent, & nous sentons réèlement ce changement & cette absence: alors il se passe en nous une affecton réelle, par laquelle nous sentons que nous ne recevons aucune impression d'un objet dont la présence excitoit en nous deux éfets sensibles; de là l'idée d'*absence*, de *privation*, de *néant*: de sorte que quoique le néant ne soit rien en lui-même, cependant ce mot marque

une affection réelle de l'esprit, c'est une idée abstraite que nous acquérons par l'usage de la vie, à l'occasion de l'absence des objets, & de tant de privations qui nous font plaisir ou qui nous affligent.

Dès que nous avons eu quelque usage de notre faculté de consentir ou de ne pas consentir à ce qu'on nous proposoit, nous avons consenti, ou nous n'avons pas consenti, nous avons dit *oui*, ou nous avons dit *non*: ensuite à mesure que nous avons réfléchi sur nos propres sentimens intérieurs, & que nous les avons réduits à certaines classes, nous avons appelé *affirmation* cette manière uniforme dont notre esprit est affecté quand il acquiesce, quand il consent; & nous avons appelé *négation* la manière dont notre esprit est affecté quand il sent qu'il refuse de consentir à quelque jugement.

Les termes abstraits, qui sont en très-grand nombre, ne marquent donc que des affections de l'entendement; ce sont des opérations naturelles de l'esprit, par lesquelles nous

nous formons autant de classes différentes des diverses sortes d'impressions particulières, dont nous sommes affectés par l'usage de la vie. Tel est l'homme. Les noms de ces classes différentes ne désignent point de ces êtres réels qui subsistent hors de nous : les objets blancs sont des êtres réels ; mais la blancheur n'est qu'une idée abstraite : les expressions métaphoriques sont tous les jours en usage dans le langage des hommes, mais la métaphore n'est que dans l'esprit des Grammairiens & des Rhéteurs.

Les idées abstraites que nous acquérons par l'usage de la vie, sont en nous autant d'idées exemplaires qui nous servent ensuite de règle & de modèle pour juger si un objet a ou n'a pas telle ou telle propriété, c'est-à-dire, s'il fait ou s'il ne fait pas en nous une impression semblable à celle que d'autres objets nous ont causée, & dont ils nous ont laissé l'idée ou affection habituelle. Nous réduisons chaque sorte d'impression que nous recevons, à la classe à laquelle il nous paroît qu'elle se rapporte ; nous

rapportons toujours les nouvelles impressions aux anciennes ; & si nous ne trouvons pas qu'elles puissent s'y rapporter , nous en faisons une classe nouvelle ou une classe à part , & c'est de là que viennent tous les noms appellatifs , qui marquent des genres ou des espèces particulières , ce sont autant de termes abstraits quand on n'en fait pas l'application à quelque individu particulier ; ainsi quand on considère en général le cercle , une ville , *cercle* & *ville* sont des termes abstraits ; mais s'il s'agit d'un tel cercle , ou d'une telle ville en particulier , le terme n'est plus abstrait.

Ce que nous venons de dire , que nous aquérons ces idées exemplaires par l'usage de la vie , fait bien voir qu'il ne faut point élever les jeunes gens dans des solitudes , & qu'on doit ne leur montrer que du bon & du beau autant qu'il est possible. C'est un avantage que les enfans des grands ont au-dessus des enfans des autres homes ; ils voient un plus grand nombre d'objets , & il y a plus de choix dans ce qu'on leur montre ; ainsi ils

ont plus d'idées exemplaires, & c'est de ces idées que se forme le goût. Un jeune homme qui n'auroit vu que d'excellens tableaux, n'admireroit guère les médiocres.

En termes d'arithmétique, quand on dit *trois louis*, *dix homes*, en un mot, quand on applique le nombre à quelque sujet particulier, ce nombre est appelé *concret*, au lieu que si l'on dit *deux & deux font quatre*, ce sont là des nombres abstraits, qui ne sont unis à aucun sujet particulier. On considère alors par abstraction le nombre en lui-même, ou plutôt l'idée de nombre que nous avons acquise par l'usage de la vie.

Tous les objets qui nous environent & dont nous recevons des impressions, sont autant d'êtres particuliers que les Philosophes appellent des individus. Parmi cette multitude inombrable d'individus, les uns sont semblables aux autres en certains points : de là les idées abstraites de genre & d'espèce.

Remarquez qu'un individu est un être réel que vous ne sauriez diviser

en un autre lui-même : Platon ne peut être que Platon. Un diamant de mille écus peut être divisé en plusieurs autres diamans, mais il ne sera plus le diamant de mille écus : cette table, si vous la divisez, ne sera plus cette table ; de là l'idée d'unité, c'est-à-dire, l'affectation de l'esprit qui conçoit l'individu dans un sens abstrait.

Observez encore qu'il n'est pas nécessaire que j'aie vu tous les objets blancs pour me former l'idée abstraite de blancheur ; un seul objet blanc pouroit me faire naître cette idée, & dans la suite je n'appèlerois blanc que ce qui y feroit conforme, come le peuple n'attribue les propriétés du soleil qu'à l'astre qui fait le jour. Ainsi il n'est pas nécessaire que j'aie vu tous les cercles possibles, pour vérifier si dans tout cercle les lignes tirées du centre à la circonférence sont égales ; un objet qui n'a pas cette propriété, n'est point un cercle, parce qu'il n'est pas conforme à l'idée exemplaire que j'ai acquise du cercle, par l'usage de la vie, & par les réflexions que cet usage a fait naître dans mon esprit.



La Fortune, le Hazard & la Destinée, que l'on personifie si souvent dans le langage ordinaire, ne sont que des termes abstraits. Cette multitude d'évènemens, qui nous arrivent tous les jours, sans que la cause particulière qui les produit nous soit connue, a affecté notre esprit de manière, qu'elle a excité en nous l'idée indéterminée d'une cause inconnue que le vulgaire a appelée *Fortune*, *Hazard*, ou *Destinée* : ce sont des idées d'imitation formées à l'exemple des idées que nous avons des causes réelles.

Les impressions que nous recevons des objets, & les réflexions que nous faisons sur ces impressions par l'usage de la vie & par la méditation, sont la source de toutes nos idées, c'est-à-dire, de toutes les affectations de notre esprit quand il conçoit quelque chose, de quelque manière qu'il la conçoive : c'est ainsi que l'idée de Dieu nous vient par les créatures qui nous anoncent son existence & ses perfections : \* *Cæli enarrant glóriam Dei.* \*\* *Invisibilia enim ipsius per ea*

\* Psal. 18.

v. 1.

\*\* Ad Rom.

1. v. 20.

*quæ facta sunt intellecta conspiciuntur*,  
*sempiterna quoque ejus virtus & divini-*  
*tas.* Une montre nous dit qu'il y a  
 un ouvrier qui l'a faite, l'idée qu'elle  
 fait naître en moi de cet ouvrier,  
 quelque indéterminée qu'elle soit,  
 n'est point l'idée d'un être abstrait,  
 elle est l'idée d'un être réel qui doit  
 avoir de l'intelligence & de l'adresse:  
 ainsi l'Univers nous apprend qu'il y a  
 un Créateur qui l'a tiré du néant,  
 qui le conserve, qu'il doit avoir des  
 perfections infinies, & qu'il exige de  
 nous de la reconnoissance & des ado-  
 rations.

Les abstractions sont une faculté  
 particulière de notre esprit, qui doit  
 nous faire reconnoître combien nous  
 sommes élevés au dessus des êtres pu-  
 rement corporels.

Dans le langage ordinaire, on  
 parle des abstractions de l'esprit co-  
 me on parle des réalités, les termes  
 abstraits n'ont même été inventés  
 qu'à l'imitation des mots qui expri-  
 ment des êtres physiques. C'est peut-  
 être ce qui a donné lieu à un grand

nombre d'erreurs où les homes font tombés, faute d'avoir reconu que les mots dont ils se servoient en ces occasions, n'étoient que les signes des affections de leur esprit, en un mot, de leurs abstractions, & non l'expression d'objets réels; de là l'ordre idéal confondu avec l'ordre physique; de là enfin l'erreur \* de ceux qui croient savoir ce qu'ils ignorent, & qui parlent de leurs imaginations métaphysiques avec la même assurance que les autres homes parlent des objets réels.

Les abstractions sont un pays où il y a encore bien des découvertes à faire, & dans lequel on feroit quelques progrès, si l'on ne prenoit pas pour lumière ce qui n'est qu'une séduction délicate de l'imagination, & si l'on pouvoit se rapeler, sans prévention, la manière dont nous avons aquis nos idées & nos conoissances dans les premières années de notre vie; mais cela n'est pas maintenant de mon sujet.

\* Absit error opinantium se scire quod nesciunt.

Aug. in Enchirid. ad Laur. de Fide, Spe, & Char. cap.

59. T. VI. p. 218. Paris, 1685.

*Réflexions sur les abstractions, par rapport à la manière d'enseigner.*

Come c'est aux Maîtres que j'adresse cet ouvrage, je crois pouvoir ajouter ici quelques réflexions par rapport à la manière d'enseigner. Le grand art de la Didactique, \* c'est de savoir profiter des connoissances qui sont déjà dans l'esprit de ceux qu'on veut instruire, pour les mener à celles qu'ils n'ont point; c'est ce qu'on apèle aler du connu à l'inconnu. Tout le monde convient du principe, mais dans la pratique on s'en écarte, ou faute d'attention, ou parce qu'on suppose dans les jeunes gens des connoissances qu'ils n'ont point encore acquises. Un Métaphysicien qui a médité sur l'infini, sur l'être en général, &c. persuadé que ce sont là autant d'idées innées, parce qu'elles sont faciles à acquérir, & qu'elles lui sont familières, ne doute point que ces connoissances ne soient aussi familières au

\* La Didactique; c'est l'art d'enseigner. *Διδασκτικὸς*, aptus ad docendum. *Διδάσκω*, doceo.

jeune home qu'il instruit , qu'elles le font à lui-même ; sur ce fondement , il parle toujours ; on ne l'entend point , il s'en étone ; il élève la voix , il s'épuise , & on l'entend encore moins. Que ne se rapèle-t-il les premières années de son enfance ? Avoit-il à cet âge des conoissances auxquelles il n'a pensé que dans la suite , par le secours des réflexions , & après que son cerveau a eu aquis un certain degré de consistance ? En un mot , conoissoit-il alors ce qu'il ne conoissoit pas encore , & ce qui lui a paru nouveau dans la suite , quelque facilité qu'il ait eue à le concevoir ?

Nous avons besoin d'impressions particulières , & pour ainsi dire , préliminaires , pour nous élever ensuite par le secours de l'expérience & des réflexions , jusqu'à la sublimité des idées abstraites : parmi celles ci , les unes sont plus faciles à aquérir que les autres , l'usage de la vie nous mène à quelques unes presque sans réflexion , & quand nous venons ensuite à nous apercevoir que nous les avons acqui-

ses, nous les regardons come nées avec nous.

Ainsi il me paroît qu'après qu'on a aquis un grand nombre de conoissances particulières dans quelque art ou dans quelque science que ce soit, on ne sauroit rien faire de plus utile pour soi-même, que de se former des principes d'après ces conoissances particulières, & de mettre par cette voie, de la nèteté, de l'ordre, & de l'arangement dans ses pensées.

Mais quand il s'agit d'instruire les autres, il faut imiter la Nature; elle ne comence point par les principes & par les idées abstraites: ce seroit comencer par l'inconu; elle ne nous done point l'idée d'*animal* avant que de nous montrer des oiseaux, des chiens, des chevaux, &c. Il faut des principes: oui sans doute; mais il en faut en tems & lieu. Si par principes vous entendez des règles, des maximes, des notions générales, des idées abstraites qui renferment des conoissances particulières, alors je dis qu'il ne faut point comencer par de tels principes.



Que si par principes vous entendez des notions communes , des pratiques faciles des opérations aisées qui ne suposent dans votre élève d'autre pouvoir ni d'autres conoissances que celles que vous savez bien qu'il a déjà ; alors je conviens qu'il faut des principes , & ces principes ne sont autre chose que les idées particulières qu'il faut leur doner , avant que de passer aux règles & aux idées abstraites.

Les règles n'apprenent qu'à ceux qui savent déjà , parce que les règles ne sont que des observations sur l'usage : ainsi comencez par faire lire les exemples des figures avant que d'en doner la définition.

Il n'y a rien de si naturel que la Logique & les principes sur lesquels elle est fondée ; cependant les jeunes Logiciens se trouvent come dans un monde nouveau dans les premiers tems qu'ils étudient la Logique , lorsqu'ils ont des maîtres qui comencent par leur doner en abrégé le plan général de toute la Philosophie ; qui parlent de *science* , de *perception* , d'*idée* , de *jugement* , de *fin* , de *cause* ,



de catégorie, d'universaux, de degrés métaphysiques, &c. come si c'étoient là autant d'êtres réels, & non de pures abstractions de l'esprit. Je suis persuadé que c'est se conduire avec beaucoup plus de méthode, de commencer par nième, pour ainsi dire, devant les yeux quelques-unes des pensées particulières, qui ont doné lieu de former chacune de ces idées abstraites.

J'espère traiter quelque jour cet article plus en détail, & faire voir que la méthode analytique est la vraie méthode d'enseigner, & que celle qu'on apèle synthétique ou de doctrine, qui comence par les principes, n'est bonne que pour mètre de l'ordre dans ce qu'on fait déjà, ou dans quelques autres occasions qui ne sont pas maintenant de mon sujet.



## X I I.

## D E R N I E R E O B S E R V A T I O N.

*S'il y a des mots Synonymes.*

Nous avons vu qu'un même mot peut avoir par figure d'autres significations que celle qu'il a dans le sens propre & primitif: *voiles* peut signifier *vaisseaux*. Ne suit-il pas de là qu'il y a des mots synonymes, & que *voiles* est synonyme à *vaisseaux*?

Monfieur l'Abbé Girard a déjà examiné cette question, dans le discours préliminaire qu'il a mis à la tête de son *Traité de la justesse de la langue françoise*. Je ne ferai guère ici qu'un extrait de ses raisons, & je prendrai même la liberté de me servir souvent de ses termes, me contentant de tirer mes exemples de la langue latine. Le Lecteur trouvera dans le livre de M. l'Abbé Girard de quoi se satisfaire pleinement sur ce qui regarde le françois.

» On entend comunément par *synonymes* les mots qui ne diférant que par l'articulation de la voix, sont semblables par l'idée qu'ils expriment. Mais y a t il de ces sortes de mots? Il faut distinguer :

» Si vous prenez le terme de *synonyme* dans un sens étendu pour une simple ressemblance de signification, il y a des termes synonymes, c'est-à dire, qu'il y a des mots qui expriment une même idée principale : « *ferre, bajulâre, portâre, tollere, sustinere, gèrere, gestâre,* feront en ce sens autant de synonymes.

Id. p. 26. &  
27.

Mais si par *synonymes*, vous entendez des mots qui ont une ressemblance de signification si entière & si parfaite, que le sens pris dans toute sa force & dans toute ses circonstances soit toujours & absolument le même, enforte qu'un des synonymes ne signifie ni plus ni moins que l'autre; qu'on puisse les employer indifféramment dans toutes les occasions, & qu'il n'y ait

p. 28.

» pas plus de choix à faire entre eux  
 » pour la signification & pour l'éner-  
 » gie, qu'entre les gouttes d'eau d'une  
 » même source pour le goût & pour  
 » la qualité : dans ce second sens,  
 » il n'y a point de mots synonymes  
 » en aucune langue. « Ainsi *ferre*,  
*bajulâre*, *portâre*, *tôllere*, *sustinère*,  
*gêrere*, *gestâre*. auront chacun leur  
 destination particulière: en éfet,

*Ferre*, signifie porter, c'est l'idée  
 principale.

*Bajulâre*, c'est porter sur les épau-  
 les ou sur le cou.

*Portâre* se dit proprement lorf-  
 qu'on fait porter quelque chose sur  
 des bêtes de sôme, sur des charètes  
 ou par des crocheteurs. *Portâri dici-*  
*mus ea quæ quis juménto secum ducit.*  
 Voyez le titre XVI. du cinquantième  
 livre du Digeste *de verbêrum signifi-*  
*catione.*

*Tôllere*, c'est lever en haut; d'où  
 vient le substantif *tolléno*, *ónis*, c'est  
 une machine à tirer de l'eau d'un  
 puits.

*Sustinère*, c'est soutenir, porter

Tite-Live, l.  
 XXXVIII. n.  
 s. Festus, v.  
 Tolléno.

pour empêcher de tomber.

*Gérere*, c'est porter sur soi: *Gáleam* Corn. Nep;  
14. 3.  
*gérere in cápite.*

*Gestáre* vient de *gérere*, c'est faire parade de ce qu'on porte.

Malgré ces différences, il arrive souvent que dans la pratique on emploie ces mots l'un pour l'autre par figure, en conservant toujours l'idée principale, & en ayant égard à l'usage de la langue; mais ce qui fait voir qu'à parler exactement, ces mots ne sont pas synonymes, c'est qu'il n'est pas toujours permis de mettre indifféremment l'un pour l'autre. Ainsi quoiqu'on dise *morem gérere*, on ne diroit pas *morem ferre* ou *morem portáre*, &c. Les Latins sentoient mieux que nous ces différences délicates, dans le tems même qu'ils ne pouvoient les exprimer, *nihil inter factum & gestum interest, licet videátur quædam subtilis différentia*, dit un ancien Jurisconsulte. D'autres ont remarqué que *acta própria ad togam spectant, gesta ad militiam*. Varron dit que c'est une erreur de confondre *ágere, fácere & gérere*, & qu'ils

L. licet. 52.  
Digest. de  
verbórum si-  
gnificatióne,

ont chacun leur destination particulière. \*

Nous avons quelques recueils des anciens Grammairiens, sur la propriété des mots latins; tels sont *Festus de verborum significatiōe*; *Nonius Marcellus de variâ significatiōe sermōnum*. Voyez *Grammatici veteres*.

On peut encore consulter un autre recueil qui a pour titre: *Autōres linguæ latinæ*. De plus, nous avons un grand nombre d'observations répandues dans *Varron de linguâ latinâ*; dans les *Comentaires de Donat & de Servius*: elles font voir les différences qu'il y a entre plusieurs mots que l'on prend comunément pour synony-

\* *Propter similitudinem agendi, & faciendi, & gerendi, quidam error his qui putant esse unum: potest enim quis aliquid facere & non agere: ut poëta facit fabulam & non agit; contra actor agit & non facit, & sic à poëta fabula fit & non agitur, ab actōre agitur & non fit: contra Imperator qui dicitur res gerere, in eo neque agit, neque facit, sed gerit, id est sustinet: translatum ab his qui onera gerunt quod sustinent. Varr. de ling. lat. l. v. sub finem.*

mes. Quelques auteurs modernes ont fait des réflexions sur le même sujet, tels sont le P. Vavasseur, Jésuite, dans ses remarques sur la langue latine, Scioppius, Henri Etienne, de *latinité falsò suspectá*, & plusieurs autres.

On tire aussi la même conséquence de plusieurs passages des meilleurs auteurs; voici deux exemples tirés de Cicéron, qui font voir la différence qu'il y a entre *amare* & *diligere*.

*Quis erat qui putáret ad eum amorem quem erga te habebam, posse aliquid accédere? Tantum accessit, ut mihi nunc denique amare videar, antea dilexisse.*

» Qui l'auroit pu croire, dit Cicéron, que l'affection que j'avois pour vous eût pu recevoir quelque degré de plus: cependant elle est si fort augmentée, que je sens bien qu'à la vérité vous m'étiez cher autrefois, mais qu'aujourd'hui je vous aime tendrement.

Et au livre 13. Ep. 47. *Quid ego tibi commendem eum quem tu ipse diligis: sed tamen, ut scires eum non à me diligi solum, verum etiam amari, ob*

Cicer. Ep.  
ad fam. l. 9.  
Ep. 14.



*eam rem tibi hæc scribo.* » Vous l'aimez , mais je l'aime encore davantage ; & c'est pour cela que je vous le recomande. «

Tuscul. l. 2.  
n. 15.

Voilà une différence bien marquée entre *amare* & *diligere* ; Cicéron observe ailleurs qu'il y a de la différence entre *dolere* & *laborare* , lors même que ce dernier mot est pris dans le sens du premier : *Interest aliquid inter laborem & dolorem ; sunt finitima omnino , sed tamen differt aliquid : labor est functio quædam vel animi vel corporis , gravioris operis vel muneris ; dolor autem motus asper in corpore . . aliud inquam est dolere , aliud laborare. Cum varices secabantur Cn. Mario , dolébat : cum æstu magno ducébat agmen , laborábat.*

Les savans ont observé de pareilles différences entre plusieurs autres mots , que les jeunes gens & ceux qui manquent de goût & de réflexion regardent come autant de synonymes. Ce qui fait voir qu'il n'est peut-être pas aussi utile qu'on le pense de faire le thème en deux façons.

M. de la Bruyère remarque » qu'en-  
 » tre toutes les différentes expressions qui  
 » peuvent rendre une seule de nos pen-  
 » sées, il n'y en a qu'une qui soit la  
 » bone : que tout ce qui ne l'est point est  
 » foible, & ne satisfait pas un home  
 » d'esprit. « Ainsi ceux qui se sont  
 doné la peine de traduire les au-  
 teurs latins en un autre latin, en  
 affectant d'éviter les termes dont ces  
 auteurs se sont servis, auroient pu  
 s'épargner un travail qui gâte plus le  
 goût qu'il n'aporté de lumière. L'une  
 & l'autre pratique est une fécondité  
 stérile qui empêche de sentir la pro-  
 priété des termes, leur énergie, & la  
 finesse de la langue, come je l'ai re-  
 marqué ailleurs.

Caract. des  
 Ouv. de l'es-  
 prit.

*Lucus* veut dire un bois consacré  
 à quelque divinité; *Sylva*, un bois  
 en général: Virgile ne manque pas  
 à cette distinction; mais le Traduc-  
 teur latin est obligé de s'écarter de  
 l'exactitude de son original.

Ne quis sit lucus quo se plus jactet Apóllo.

Virg. Ecl.  
 6. v. 73.

Ainsi parle Virgile. Voici coment on  
 le traduit, *Ut nulla sit sylva, quâ magis  
 Apóllo gloriétur.*

*Nex*, *necis*, vient de *necare*, & se dit d'une mort violente; au lieu que *mors* signifie simplement la mort, la cessation de la vie. Virgile dit parlant d'Hercule:

Æn. 8. v. . . . . Nece Geryonis spoliisque superbus ;  
202.

Mais son traducteur est obligé de dire *morte Geryonis*.

Je pourois rapporter un grand nombre d'exemples pareils: je me contenterai d'observer que plus on fera de progrès, plus on reconoitra cet usage propre des termès, & par conséquent l'utilité de ces versions qui ne sont ni latines ni françoises. Ce n'est que pour inspirer le goût de cette propriété des mots, que je fais ici cette remarque.

Voici les principales raison pour lesquelles il n'y a point de synonymes parfaits.

1. S'il y avoit des synonymes parfaits, il y auroit deux langues dans une même langue. Quand on a trouvé le signe exact d'une idée, on n'en cherche pas un autre. Les mots anciens, & les mots nouveaux d'une langue

langue sont synonymes : *maints* est synonyme de *plusieurs* ; mais le premier n'est plus en usage : c'est la grande ressemblance de signification qui est cause que l'usage n'a conservé que l'un de ces termes , & qu'il a rejeté l'autre come inutile. L'usage , ce tyran des langues , y opère souvent des merveilles que l'autorité de tous les souverains ne pouroit jamais y opérer.

2. Il est fort inutile d'avoir plusieurs mots pour une seule idée ; mais il est très-avantageux d'avoir des mots particuliers pour toutes les idées qui ont quelque rapport entre elles.

3. On doit juger de la richesse d'une langue par le nombre des pensées qu'elle peut exprimer , & non par le nombre des articulations de la voix. Une langue sera véritablement riche , si elle a des termes pour distinguer , non-seulement les idées principales , mais encore leurs différences , leurs délicatesses , le plus & le moins d'énergie , d'étendue , de pré-

cision, de simplicité, & de composition.

4. Il y a des occasions où il est indifférent de se servir d'un de ces mots qu'on apèle synonymes, plutôt que d'un autre; mais aussi il y a des occasions où il est beaucoup mieux de faire un choix: il y a donc de la différence entre ces mots; ils ne sont donc pas exactement synonymes.

Lorsqu'il ne s'agit que de faire entendre l'idée comune, sans y joindre ou sans en exclure les idées accessoi-res, on peut employer indistinctement l'un ou l'autre de ces mots, puisqu'ils sont tous deux propres à exprimer ce qu'on veut faire entendre: mais cela n'empêche pas que chacun d'eux n'ait une force particulière qui le distingue de l'autre; & à laquelle il faut avoir égard selon le plus ou le moins de précision que demande ce que l'on veut exprimer.

Ce choix est un effet de la finesse de l'esprit, & suppose une grande conoissance de la langue.

F I N.

---

# TABLE

---

## PREMIERE PARTIE.

### Des Tropes en général

ART. I. <b>I</b> Dée générale des figures.	pag. 1.
ART. II. Division des figures.	14.
ART. III. Division des figures de mots.	15.
ART. IV. Définition des Tropes.	17.
ART. V. Le <i>Traité</i> des Tropes est du ressort de la Grammaire ; on doit connoître les tropes pour bien entendre les auteurs & pour avoir des connoissances exactes dans l'art de parler & d'écrire.	22.
Réponse à une objection.	24.
ART. VI. Sens propre, Sens figuré.	26.
ART. VII. Réflexions générales sur le sens figuré.	30.
I. Origine du sens figuré.	ibid.
II. Usages ou effets des tropes.	31.
III. Ce qu'on doit observer, & ce qu'on doit éviter dans l'usage des tropes, & pourquoi ils plaisent.	39.

# T A B L E.

IV. Suite des réflexions générales sur le sens figuré.	42.
V. Observations sur les Dictionnaires latins-françois.	45.

---

## S E C O N D E P A R T I E.

### Des Tropes en particulier.

I. <b>L</b> A Catachrèse , abus , extension ou imitation.	52.
II. La Metonymie.	76.
III. La Métalepse.	104.
IV. La Synecdoque.	113.
V. L'Antonomase.	132.
VI. La Communication dans les paroles.	143.
VII. La Litote.	145.
VIII. L'Hyperbole.	147.
IX. L'Hypotypose.	151.
X. La Métaphore.	155.
Remarques sur le mauvais usage des métaphores.	170.
XI. La Syllepse Oratoire.	176.
XII. L'Allégorie.	178.
XIII. L'Allusion.	188.
XIV. L'Ironie.	199.
XV. L'Euphémisme.	201.



## T A B L E.

XVI. <i>L'Antiphrase.</i>	216.
XVII. <i>La Périphrase.</i>	220.
XVIII. <i>L'Hypallage.</i>	229.
XIX. <i>L'Onomatopée.</i>	242.
XX. <i>Qu'un même mot peut être doublement figuré.</i>	245.
XXI. <i>De la subordination des tropes, ou du rang qu'ils doivent tenir les uns à l'égard des autres, &amp; de leurs caractères particuliers.</i>	248.
XXII. I. <i>Des tropes dont on n'a point parlé.</i>	
II. <i>Variété dans la dénomination des tropes.</i>	253.
XXIII. <i>Que l'usage &amp; l'abus des tropes sont de tous les tems &amp; de toutes les langues.</i>	258.

## T R O I S I É M E P A R T I E.

*D*Es autres sens dans lesquels un même mot peut être employé dans le discours. 263.

I. *Substantifs pris adjectivement, adjectifs pris substantivement, substantifs & adjectifs pris adverbialement.* 264.

# T A B L E.

II. Sens déterminé, sens indéterminé.	271.
III. Sens actif, sens passif, sens neutre.	272.
IV. Sens absolu, sens relatif.	279.
V. Sens collectif, sens distributif.	281.
VI. Sens équivoque, sens louche.	282.
VII. Des jeux de mots & de la Paronomase.	288.
VIII. Sens composé, sens divisé.	290.
IX. Sens littéral, sens spirituel.	293.
Division du sens littéral.	294.
Division du sens spirituel.	303.
Sens moral.	ibid.
Sens allégorique.	304.
Sens anagogique.	308.
X. Du sens adapté, ou que l'on donne par allusion.	310.
Remarques sur quelques passages adaptés à contre-sens.	311.
Suite du sens adapté. De la Parodie & des Centons.	319.
XI. Du sens abstrait, sens concret.	329.
Des Termes abstraits.	333.
Réflexions sur les abstractions par rapport à la manière d'enseigner.	334.
XII. Dernière observation. S'il y a des mots synonymes.	352.
Fin de la Table.	

---

*Approbation du Censeur Royal.*

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, l'excellent *Traité des Tropes*, ou *des différens sens dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue* : il fait partie des autres *Œuvres grammaticales* de M. DU MARSAIS, & mérite à tous égards l'honneur d'une réimpression. Donnée à Paris, ce 28 1773. PHILIPPE DE PRETOT.

---

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement & Conseils-Supérieurs, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Pré-vôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieu-tenans Civils & autres nos Justiciers qu'il ap-partiendra ; S A L U T. Notre bien amé le sieur Pascal PRAULT, Nous a fait exposer qu'il dé-sireroit faire imprimer & donner au Public le *Traité des Tropes*, de M. DU MARSAIS, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de six années con-

ſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes: Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns Extraits, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de conſiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères; conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilège: qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée. ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le ſieur DE MAUREOU;

qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit sieur DE MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucuns troubles ou empêchemens: V O U L O N S que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original: COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires: C A R tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le vingt-septième jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cent soixante-quatorze, & de notre Règne le premier. Par le Roi en son Conseil, *Signé*, LE BEGUE

*Registré sur le Registre XIX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 2832. fol. 282. conformément au Règlement de mil sept cent*

*vingt-trois. A Paris, ce trente Juillet mil  
sept cent soixante-quatorze.*

C. A. JOMBERT pere, Syndic.

---

# CATALOGUE

## DES LIVRES

Qui se trouvent chez le même

Libraire.

- G**uide complet , pour le gouvernement des Abeilles , pendant toute l'année ; trad. de l'Anglois de Wildman , par M. Schwarz , Interpréte Juré au Châtelet. 1774. *in-8°*. fig. 1 l. 10 s.
- On ne s'y atendoit pas ; par M. de Cerfvol , *in-12*. 2 vol. 1773. 2 l. 8 s.
- Béthulie délivrée , Tragédie ; *in-8°*. 1 l. 10 s.
- Le Temple de la Critique ; *in-12*. broché. 12 s.
- Lettre écrite à Madame la Comtesse Tation , par le sieur de Bois-Flotté , *Étudiant en Droit-fil* ; *in-8°*. fig. 1 l. 4 s.
- Vereingentorix , Trag. en Calambourg , par l'Auteur de la Contestation , M. de M. de B. *in-8°*. fig. 1 l. 10 s.



## CATALOGUE.

- La Fête de la Rose, Poëme, par  
l'Abbé Giraud; *in-8°*. fig. 10 f.
- Dictionnaire de la prononciation de  
la langue Angloise; *in-8°*. 1 vol. 7 l.
- Des Tropes, par M. du Marfais,  
*in-12*. 1 vol. 3 l.







